This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NOX LIBRARY

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astoin Collection.
Presented in 1884.

RARY.

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astoin Collection.
Presented in 1884.

UN

PRÉTENDANT

PAR

Jules A. David.

Bruxelles et Leipzig.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1841

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

I

En l'année 1745, un individu de la race perdue des apothicaires, dont Molière est l'historiographe le plus complet, exerçait son honorable état dans une ville du nord de l'Écosse. C'était un petit homme, en tout

conforme à la tradition : le chapeau à larges bords, la perruque poudrée, l'habit noir ondulant autour d'une maigre échine, la baguette à tête d'ivoire, la voix flûtée, l'air rogue et patelin à la fois, le respect le plus profond de lui-même et de sa profession, rien ne lui manquait de tout cela. Mais, outre ses prétentions de caste, l'apothicaire émérite, master Cromby, en avait qui tenaient à son époque. Ainsi, il se glorifiait d'avoir toujours été le partisan sincère de la révolution de 1688, ou, pour nous servir de ses propres expressions, d'être *whig* et du plus pur *whigisme*. Du reste, sous cet étalage de doctrines, la vanité personnelle perçait encore. Master Cromby était dévoré du désir de jouer un rôle et de trancher du personnage; or, la constitution de Guillaume d'Orange satisfaisait admirablement toutes les exigences de sa vanité bourgeoise. Pour sa part, master Cromby était alderman et offi-

cier dans l'unique compagnie de garde urbaine qui paradait tous les mois sur la place d'armes. Il avait gagné à la révolution son picotin d'honneurs, son lopin d'influence, il avait sa part du trône de Jacques II.

Seulement, tout en se faisant un mérite de sa constance en politique, master Cromby n'exprimait ses opinions qu'à huis clos et quand il était bien sûr des oreilles qui l'écoutaient. Cette réserve d'ailleurs pouvait s'exprimer autrement qu'au préjudice de sa fermeté. La petite ville que master Cromby habitait était située à deux lieues de cette longue chaîne d'îlots et de rochers qui forme la côte d'Écosse, et par conséquent au milieu de ces clans belliqueux et jacobites qui, sous le gouvernement de George II, regrettaient toujours la dynastie légitime de leurs princes proscrits : en dépit du bill de désarmement, les montagnards écossais étaient encore assez redoutables pour venir faire la

police des opinions dans une petite ville défendue seulement par une compagnie de garde urbaine, et le cas échéant, master Cromby se souciait peu d'être surpris par eux en contravention.

Depuis quelque temps surtout la réserve qu'il s'imposait semblait commandée par les circonstances. De vagues rumeurs circulaient dans les clans restés fidèles. Les bardes d'Écosse qui avaient chanté en vers élégiaques le sommeil de la claymore annonçaient hardiment son réveil ; les fils de Gaël commençaient à lever fièrement la tête ; on entendait parler de rassemblements armés, que les dragons anglais du colonel Gardiner ne parvenaient pas toujours à dissiper. En un mot, sans être alarmiste, on pouvait croire que le mois de juin de l'année 1745 ne se passerait pas sans amener quelque grave événement.

Or, au commencement de ce mois de juin,

master Cromby achevait de dîner dans une étroite arrière-boutique qui servait à la fois de salon de réception et de salle à manger. En face de lui était assis un grand garçon qu'à son appétit plus encore qu'à son costume et à son air d'humilité respectueuse, il était aisé de reconnaître pour un apprenti. Ce grand garçon venait de remplir pour la troisième fois son assiette d'un mélange de pois, de pommes de terre et de lard fumé, lorsque master Cromby se leva tout à coup, interrogea le cadran de sa montre, et s'adressant à son élève, qui continuait à manger, lui dit avec un accent d'ironie :

— Si j'attends pour sortir que vous n'ayez plus la bouche pleine, je cours grand risque d'arriver trop tard au conseil des aldermen, où ma présence est si nécessaire dans les circonstances graves où nous sommes. Doublez donc les morceaux, car je n'aime pas

que l'officine soit déserte, et je vous la confie pour la soirée.

Tout en parlant, master Cromby avait pris sa canne et s'était affublé de son chapeau à larges bords; mais sur le point de sortir il s'arrêta, comme un officier qui se reproche de n'avoir pas suffisamment expliqué la consigne à son sergent.

— Tom, reprit-il, faites bonne garde, et n'oubliez pas les diverses préparations que je vous ai recommandées. S'il vous vient du monde, soyez poli, et tâchez de reconnaître au premier coup d'œil à quelle espèce de gens vous avez affaire. Cela est difficile, je le sais, dans un temps où tous les rangs sont confondus et où l'on compte autant d'opinions que d'individus. Écoutez-moi donc, si vous voulez acquérir ce discernement qui est une nécessité de notre profession. Quand vous verrez un homme jeune encore, portant haut la tête, mais essayant de corriger

la hauteur de son maintien à l'aide d'un vernis de politesse affectée, dites-vous : Cet homme est un tory. Tory ! vous souviendrez-vous de ce mot-là ? Voulez-vous que je vous en apprenne l'étymologie ? Tory signifie en irlandais voleur ; entendez-vous ? Mais ne vous arrêtez pas trop au sens présumé de cette insolente qualification, ceux qui la portent sont des gens haut placés, grands propriétaires pour la plupart, nobles de vieilles races, et qui comprenant que la cause de l'ancienne dynastie était désormais perdue se sont franchement ralliés à notre glorieuse révolution. Traitez donc ces gens-là le plus respectueusement que vous pourrez ; servez-les promptement et tendez la main pour recevoir les guinées qu'ils vous donneront, car les torys payent bien, en belle monnaie et sans marchander. Vient-il au contraire un homme vêtu comme moi, l'air sans façon, mais non sans dignité, et portant

sur sa figure la conscience de sa valeur personnelle et la majesté de son titre de citoyen constitutionnel, affirmez sans hésiter que cet homme est un whig! Le mot whig signifie *aller;* comprenez-vous, mon garçon? Les whigs sont les hommes du mouvement. Vous pouvez donc avoir aussi toute confiance en eux; seulement, surfaites un peu le prix de ce que vous leur vendez, les whigs ont l'habitude bourgeoise de marchander. Quant aux partisans de la dynastie proscrite, vous les reconnaîtrez facilement, soit qu'ils se présentent avec le costume des anciens cavaliers, c'est-à-dire l'habit à la française et les cheveux tombant en boucles autour du cou, soit qu'ils portent le tartan des highlanders, le plaid national et la plume flottante qui se balance sur une toque de velours; dans ce dernier cas, Tom, il faut encore être poli; les highlanders ont parfois une manière toute particulière de faire des

emplettes ; ils ne marchandent pas comme les whigs, ils ne payent pas généreusement comme les torys, ils prennent tout simplement ce qui leur convient, sauf, si l'on crie, à jouer du poignard. J'imagine, mon cher Tom, que vous êtes trop prudent pour vouloir faire connaissance avec le kirt d'un montagnard. Nous avons encore quelques pauvres diables qu'on nomme les camérониens et les covenantaires ; ceux-là portent des habits troués, savent par cœur la Bible, et citent à tout propos la lampe de Gédéon et l'épée de Saül. Ne relevez pas leurs sottises, Tom, il faut toujours prendre garde de fâcher les fous, mais ne leur donnez à crédit que les denrées qui nous coûtent le moins cher, en leur persuadant que Dieu sait bien guérir ses serviteurs sans le secours de la science humaine.

Cette statistique des différents partis qui divisaient alors l'Angleterre paraissait inté-

resser médiocrement celui à l'usage de qui elle était faite, car à peine master Cromby eut-il mis le pied dehors qu'il s'écria en faisant un geste de mauvaise humeur :

— Voilà bien la centième fois que master Cromby me répète les mêmes choses, et il est probable que dans une minute je les aurai encore oubliées. Torys ! whigs ! highlanders ! caméroniens ! Du diable si je comprends rien à un pareil grimoire !

Tout maugréant de la sorte, l'élève apothicaire roulait autour de ses reins et de son cou un tablier d'étoffe noire à bavolet montant, et introduisait ses bras dans des bouts de manche de même étoffe ; ainsi affublé, il était véritablement bon à peindre. Il avait environ vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et sa personne aurait paru mieux que passable, n'eût été un air de naïveté et de gaucherie qui déparait ses traits et ôtait toute grâce à ses mouvements. Ses cheveux blonds

et naturellement frisés étaient fins, soyeux, et s'harmonisaient à merveille avec les teintes délicates et rosées d'une carnation presque féminine ; ses yeux, du plus beau bleu, s'ouvraient gracieusement sous l'arc bien dessiné des sourcils ; sa bouche était petite et finement modelée, son front haut et fuyant, l'ovale de son visage régulier et presque parfait. Malheureusement tous ces avantages n'avaient que la moitié de leur valeur, l'expression du regard manquait de netteté ou d'énergie, la bouche se contractait quand elle voulait sourire, le front était trop lisse, jamais une pensée virile n'avait dû le plisser. L'élève de master Cromby avait une taille svelte, dégagée et bien prise ; mais emprisonnée comme il l'était dans sa veste de ratine qui remontait jusqu'au milieu du dos, empêtré dans les plis de son tablier, qui lui ôtait le libre usage de ses jambes, il représentait exactement, malgré

la correction de sa figure et l'ensemble agréable de ses proportions, quelque chose de moins qu'Apollon chez Admète, un Antinoüs garçon apothicaire.

Quand il eut achevé sa toilette officielle, Tom passa de l'arrière-boutique dans le laboratoire, et, à l'aide d'un lourd pilon de fer, il se mit à labourer les parois d'un grand mortier de granit. Mais sa mauvaise humeur augmentait à chaque instant ; le mouvement de son bras n'avait pas la régularité voulue et observait mal la cadence, si bien que par forme de compensation notre jeune homme se prit de nouveau à grommeler entre ses dents.

— Maudit métier ! disait-il ; ne vaudrait-il pas mieux être bœuf de labour que manivelle à pétrir des onguents ! Mon digne patron, master Cromby, a beau me répéter que sans sa profession on ne peut pas savoir ce que l'humanité deviendrait. Je me mo-

que parbleu bien de l'humanité ! Ce que je sais, c'est que je n'ai pas le moindre goût pour la profession de master Cromby.

Ici Tom abandonna tout à fait le pilon malencontreux qui depuis un instant ne retentissait qu'à peine, et croisant ses deux bras sur sa poitrine, il s'écria du ton d'un aventurier ambitieux qui consulte un oracle :

— Après tout, qui suis-je? Si master Cromby m'entendait, il ne manquerait pas de me répondre : « Vous êtes un pauvre enfant que j'ai rencontré nu et mourant de froid sur la grande route, que j'ai recueilli par commisération et élevé par charité. » Grand merci, master Cromby ; mais suis-je obligé de vous croire sur parole? Enfant trouvé ! je le veux bien, mais quand on ne connaît pas précisément son père, on peut être également le fils d'un prince ou le fils d'un mendiant. O miss Ketty, poursuivit le

victorieux dialecticien en changeant tout à coup l'accent de sa voix, vous aviez raison hier, et moi j'ai eu tort de m'emporter; et puisque je ne peux pas vous voir, je vais au moins vous écrire pour confesser mes torts.

Tom était en pleine insurrection. Sans se préoccuper des préparations que son patron lui avait si vivement recommandées, le voilà qui se mettait en devoir d'écrire à une petite ouvrière de la ville. La lettre, qu'il écrivit de son mieux, était à peu près ainsi conçue :

« Ma chère miss Ketty,

« Vous êtes déjà la plus jolie des ouvrières en tulle, et je ne demande pas mieux que de vous croire la plus sage, quoique vous me parliez un peu trop souvent de votre cousin qui est brigadier dans le régiment de dragons du colonel Gardiner. Hier, comme je vous parlais de mon amour et que je vous répétais mon éternelle question : « Ketty, voulez-vous être ma femme? » vous

m'avez répondu en riant et en me toisant de la tête aux pieds : « Regardez-vous donc, est-ce que cela est possible ! » Ces paroles étaient cruelles, Ketty, sur le moment elles m'ont vivement blessé ; mais aujourd'hui que je suis de sang-froid, j'en reconnais la justesse. Oui, il est impossible qu'une jeune fille jolie comme vous soit la femme d'un homme qui porte un tablier et des bouts de manches ; aussi j'ai un projet, Ketty, je veux vous mériter, je veux que vous puissiez m'accepter pour mari sans rougir. Avant huit jours, vous apprendrez du nouveau, soyez-en sûre. »

Pendant que Tom était occupé à cacheter sa lettre, il ne s'aperçut pas qu'une vieille femme venait d'entrer dans la boutique et semblait attendre avec une sorte d'impatience qu'il eût fini son travail épistolaire.

Au moment où Tom se levait, son regard tomba sur la vieille femme qui se tenait de-

bout devant lui, de l'autre côté du comptoir.

L'aspect de cette vieille femme accusait l'incurie plus encore que la misère. Elle portait un jupon de laine déchiré par places dont il eût été impossible de distinguer la couleur primitive; un corsage de velours rouge usé jusqu'à la trame qui défendait à peine contre les intempéries de l'air sa poitrine et ses épaules amaigries, et enfin un bonnet d'étoffe de coton semblable à ceux dont le peuple affuble les enfants, d'où s'échappaient en désordre quelques mèches de cheveux grisonnants. Ses pieds étaient nus et s'appuyaient sur deux semelles de cuir retenues au moyen d'une ficelle enroulée autour de la cheville. Quant à sa figure, elle offrait ce caractère d'exaltation fébrile et d'orgueil extatique qui caractérisaient encore les débris de la secte caméronienne. Son teint avait la couleur du parchemin, et

ses petits yeux, sans cesse agités dans leur orbite, semblaient louches comme ceux d'une chouette qui fuit la lumière.

— Ah! c'est vous, Marthe, dit le jeune homme en reconnaissant l'étrange cliente qui rendait assez fréquemment des visites intéressées à l'office de son patron ; eh bien, que voulez-vous encore? Venez-vous demander un penny pour compléter la ration de gin que vous allez boire, ou bien avez-vous besoin d'une potion calmante pour corriger l'effet du gin que vous avez bu?

— Du gin! il s'agit bien de gin, dit la vieille en roulant de droite et de gauche ses yeux effarés; et comment songerais-je à m'humecter les lèvres quand le seigneur Dieu frappe de ses coups les plus terribles sa fidèle Église, quand la seule lampe de salut qui brillait encore au milieu de nous dans ces temps de ténèbres, vacille au souffle de la mort et semble prête à s'éteindre?

— Vous savez bien, Marthe, que je ne comprends rien à vos paroles ; de quelle lampe voulez-vous parler, et comment la fidèle Église du seigneur Dieu est-elle ébranlée jusque dans ses fondements? Voyons, n'ayez pas l'air de vouloir me dévorer parce que je ne suis pas à la hauteur de votre éloquence ! expliquez-vous clairement : avez-vous envie de gagner quelques pence? Voici une lettre que vous allez porter à son adresse, et je vous payerai la commission au retour.

— Certainement, je ne refuse pas les pence que vous m'offrez, dit la vieille en adoucissant quelque peu l'éclat nasillard de sa voix, et je ferai avec plaisir la commission dont vous me chargez. Mais ne me comprenez-vous pas quand je vous annonce qu'un grand malheur menace Israël? La fidèle servante du Très-Haut, le bouclier de la foi, le dernier flambeau du covenant sur

cette terre, mon amie, ma compagne fidèle, la très-digne Meggy, comme l'appellent les hommes, et Meg tout court comme l'appellent les anges...

— Elle est morte? demanda Tom en faisant un geste qu'on pouvait traduire ainsi : Que me fait à moi la mort d'une vieille folle?

— Elle se meurt, mon enfant, continua vivement l'amie du bouclier de la foi, et voilà pourquoi je viens à vous. N'est-ce pas, mon fils, que vous ne me refuserez pas un flacon de cet élixir qui, comme le répète à chaque instant master Cromby, ressusciterait un mort?

Pour comprendre parfaitement ce qui précède, il faut savoir que master Cromby avait composé, selon l'usage, un élixir particulier auquel il avait donné son nom, et dont il ne manquait pas de faire sonner très-haut la vertu. Pour Tom, il comprenait trop

bien le sens de ce que Marthe disait ; aussi lui répondit-il sèchement :

— Oui-da, je vous donnerai un flacon d'élixir si vous voulez me compter quatre schellings et six pence en monnaie ayant cours.

Marthe fut atterrée au point qu'elle ne répliqua pas immédiatement ; seulement on l'entendit grommeler entre ses dents :

— Qui l'aurait cru ! cela est-il possible ! Le loup dévorant a revêtu la peau de l'agneau timide ! Je trouve le cœur d'un Amalécite sous les traits du jeune Daniel !

A la suite de cette oraison mentale, Marthe reprit un peu de sang-froid, et pour ne pas perdre le fil de ses idées, elle continua en s'adressant directement à Tom :

— Oui, le jeune Daniel ! vous ressemblez véritablement au jeune Daniel, tel qu'il est apparu en songe à notre grand Allan Caméron. Aussi, je ne puis croire que vous ayez

parlé sérieusement tout à l'heure, quand vous m'avez demandé quatre schellings et six pence ; ne savez-vous pas que mes richesses ne sont pas de ce monde, et qu'on trouverait plutôt une rose de Saarons au milieu des bruyères de l'Écosse qu'un dollar dans les poches percées de ma jupe.

— En ce cas, ne parlons plus d'élixir. Mais voulez-vous, oui ou non, faire ma commission ?

La vieille Marthe avait les yeux levés, et, pour nous servir de son langage figuré, elle semblait chercher au plafond la colonne de feu qui guida autrefois les Hébreux dans le désert. Tout à coup un éclair de satisfaction illumina la surface crèvassée de son visage.

— Je veux bien vous pardonner vos scrupules, dit-elle à Tom ; vous êtes nourri dans les principes des infidèles, et vous êtes accoutumé à pratiquer cette maxime mondaine : rien pour rien. Il faut donc désinté-

resser votre conscience en offrant un appât à votre curiosité; qu'il en soit ainsi.

— Voyons, dit Tom en allongeant la main d'un air ironique, comme s'il se fût apprêté à palper des espèces.

— Écoutez ce que j'ai à vous proposer, continua Marthe sans paraître s'apercevoir de ce mouvement. D'abord je ferai votre commission aussi lestement que mes jambes fatiguées pourront me le permettre; ensuite...

Ici la vieille caméronienne appliqua son index sur ses deux lèvres comme pour recommander la discrétion à son auditeur, puis elle ajouta à voix basse :

— Voulez-vous savoir qui vous êtes et ce qui vous attend? Croirez-vous payer trop cher la connaissance de votre passé et de votre avenir, au prix d'un misérable flacon d'élixir? Oui, je peux vous dérouler le mystère de votre destinée, continua-t-elle en

reprenant le ton nasillard et la prononciation emphatique qu'elle avait appris dans les prêches presbytériens.

Si l'on se rappelle les réflexions antérieures de Tom et la présomption que lui inspirait l'obscurité de sa naissance, on comprendra le désir superstitieux que venaient d'éveiller en lui ces paroles. D'ailleurs l'aspect de Marthe réalisait parfaitement l'idée que le peuple se faisait d'une sorcière. Aussi Tom ne résista-t-il pas longtemps à l'instinct de curiosité qui l'entraînait, et abandonnant sa main à Marthe, il lui dit naïvement :

— Allez, je vous donnerai un flacon d'élixir.

Soit que celle-ci fût une habile comédienne, soit qu'elle obéît véritablement à un de ces vagues mouvements de foi mêlés d'orgueil que les sectaires ont toujours pris assez volontiers pour des inspirations d'en haut, toujours est-il qu'elle procéda à l'exer-

cice de son nouvel emploi avec toute la gravité d'une illuminée. Elle consulta, le plus sérieusement du monde, d'abord la figure de Tom, ensuite les lignes de sa main ; puis, après avoir hoché plusieurs fois la tête avec cette affectation de profondeur, d'étonnement et de mystère qui, dans tous les temps, a dû faire partie de la mise en scène d'une sibylle, elle dit le plus sérieusement du monde :

— Jeune homme, vous n'êtes pas né pour végéter dans la boutique obscure d'un débitant de drogues ; je viens d'apercevoir distinctement le signe caractéristique qui manquait à mes conjectures. Vous êtes de noble race, mon enfant, et un jour, bientôt peut-être, le jeune aiglon reprendra son vol à travers les nues.

— Mes pressentiments ne me trompaient donc pas ? pensa Tom en retirant brusquement sa main pour s'en frapper le front.

— Par quelle série d'intrigues ou de malheurs avez-vous été détourné frauduleusement de vos voies naturelles? Voilà ce que j'ignore, mais ce que je vais savoir avec l'assistance de Dieu.

— Je crois vraiment que M. Tom se fait dire la bonne aventure, cria en ce moment master Cromby, qui, en regardant à travers les carreaux, avait à peu près compris le sens de la scène dont il était le témoin.

L'apparition de master Cromby et son apostrophe produisirent sur Tom l'effet de la tête de Méduse. Il recula, comme s'il eût voulu éviter l'orage d'imprécations qui le menaçait.

— C'est donc à cela que vous employez votre temps! reprit master Cromby en ayant soin d'abord d'aller fermer la porte de l'arrière-boutique pour ôter tout moyen de retraite à sa victime. Ah! monsieur aime mieux écouter les sottises d'une vieille folle

que de remplir les devoirs de sa profession!... Et vous, Marthe, continua-t-il en s'adressant à la caméronienne, n'êtes-vous pas contente de psalmodier toute la journée les versets de la Bible, et de chanter les louanges de votre covenant? Faut-il encore que vous infectiez l'esprit de la jeunesse de vos contes bleus et de vos sornettes à tous les diables!... Çà vite, qu'on détale, vieille sorcière, et ne répliquez point si vous ne voulez pas que je parle de vous au conseil, et qu'on vous retire le secours de pain et de viande que la ville vous octroie.

Dans toute autre circonstance, Marthe n'aurait pas manqué de riposter aigrement et de venger comme elle savait le faire le covenant compromis en sa personne. Mais en ce moment une autre préoccupation l'absorbait, et le désir d'avoir son élexir lui donnait la patience de supporter les injures;

aussi garda-t-elle le silence et jeta-t-elle seulement un regard à la dérobée sur le malheureux Tom pour lui rappeler la promesse qu'il avait faite.

— Ne m'avez-vous pas entendu, Marthe? reprit encore master Cromby; détalez donc, ou je vous fais enlever par une escouade de la garde urbaine.

Avant d'obéir, Marthe s'approcha furtivement de Tom et lui tira vivement le coin du tablier. Tom comprit cet appel, qui, pour être silencieux, n'en était pas moins énergique. Mais, incapable de retrouver son sang-froid sous le regard ironique de master Cromby, il prit le premier flacon qui lui tomba sous la main et le remit en rougissant à Marthe.

— Qu'est-ce encore? demanda master Cromby quand Marthe eut quitté la boutique, payez-vous au moyen de ma marchandise les billevesées que Marthe vous a ven-

dues ? Ceci est trop fort, parbleu, beaucoup trop fort !

— Vous vous trompez, dit enfin Tom, à qui le sentiment de sa probité suspectée rendit enfin l'usage de la parole : Marthe m'a payé le flacon d'élixir qu'elle emporte.

Tom alors tira de sa poche quatre schellings et six pence, qu'il remit à son patron. A l'aide de cette légère saignée, le malencontreux élève pouvait espérer sinon une paix solide, au moins une trêve de quelques instants ; mais ce jour-là était décidément marqué d'avance au nombre de ses jours néfastes. Master Cromby venait d'apercevoir la lettre adressée à miss Ketty ; il en brisa sans façon le cachet et en lut lentement le contenu.

— Ah ! monsieur Tom est amoureux ! dit-il en élevant la voix au diapason des notes aiguës d'une petite flûte ; monsieur Tom passe son temps à écrire des déclarations à

une miss Ketty ! à une simple ouvrière ! monsieur Tom trouve l'honorable profession que j'exerce indigne de sa dignité ! monsieur Tom rêve les aventures et veut s'élancer dans l'espace ! monsieur Tom se croit un aigle enfin !... Vous êtes un oison, monsieur Tom, et un ingrat, ajouta master Cromby, un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein; vous devez à ma charité le pain que vous avez mangé jusqu'ici, et pour me récompenser, vous parlez de me quitter !

— Et c'est ce que je vais faire, repliqua vivement Tom, qui n'avait pu entendre sans colère le nom de miss Ketty mêlé aux invectives de son patron.

En même temps, Tom se précipita hors de la boutique et enfila lestement une allée qui conduisait à la modeste chambre qu'il habitait sous le toit. Quand il redescendit, master Cromby ne put remarquer sans étonnement la transformation qui s'était opérée

en son apprenti : son costume de ville avait remplacé son costume de laboratoire.

— Monsieur, dit-il en s'approchant de master Cromby, vous me devez, si je ne me trompe, un mois de gages, vous plairait-il m'en payer le montant?

Ces paroles, qui annonçaient une résolution formelle, produisirent sur master Cromby une impression qu'il eût été difficile de prévoir. Il regarda quelque temps son élève avec un attendrissement tant soit peu comprimé par un reste de colère et d'orgueil, et lui dit d'une voix plutôt douce qu'irritée :

— Vous voulez donc décidément me quitter, monsieur Tom?

— Décidément, oui.

Master Cromby hésita encore ; mais soit qu'il craignît d'humilier sa dignité de patron en descendant jusqu'à la prière, soit qu'il eût ses raisons pour ne pas croire la résolution de son élève définitive, il finit

par remettre à Tom le montant d'un mois de gages, en ajoutant seulement ces mots :

— Adieu donc! monsieur Tom, Dieu vous garde!

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

Lorsque Tom fut sorti de l'apothicairerie, il se dirigea d'un pas ferme vers la demeure de miss Ketty. Cette miss Ketty d'ailleurs était une honnête et sage personne, un peu rieuse. parce qu'elle était jeune et passable-

ment tournée ; un peu insouciante, parce que l'insouciance est la philosophie obligée des pauvres ; un peu coquette enfin, parce qu'elle était fille d'Ève.

A la lueur d'une petite lampe munie de son abat-jour, miss Ketty était tellement occupée à reprendre un point de tulle échappé, qu'elle leva à peine la tête au bruit que Tom avait fait en entrant, et sans ralentir le mouvement de son aiguille, elle lui dit sans façon :

— Monsieur Tom, je n'ai pas le temps de causer ce soir avec vous, j'ai de l'ouvrage pressé à finir pour demain. Allez-vous-en, monsieur Tom ! Bonsoir !

En toute autre occasion Tom aurait obéi sans murmurer, tant il était habitué à respecter les boutades et les capricieuses saillies de la jolie ouvrière ; mais le sentiment de la démarche grave qu'il venait faire lui donna le courage de la désobéissance, et il

répondit d'une voix légèrement émue :

— Je ne vous dérangerai pas longtemps, miss Ketty, mais je vais partir et je viens vous faire mes adieux.

Ces paroles forcèrent miss Ketty à regarder Tom plus attentivement qu'elle ne l'avait fait jusqu'ici, et alors seulement elle remarqua son costume, son attitude et son air qui visait à la solennité.

— Vous partez, monsieur Tom ! demanda-t-elle en fixant sur le grand et mince jeune homme ses yeux malicieusement étonnés, et où allez-vous, s'il vous plaît ?

— A Édimbourg, dit Tom, forcé cette fois de se donner à lui-même une destination précise.

— Et qu'allez-vous faire là ?

— Attendre et chercher.

— Et qui vous a inspiré ce beau projet de départ ?

— Vous peut-être !... dit Tom.

Toute rieuse qu'elle était, miss Ketty n'eut pas la force de railler un dévouement qu'elle inspirait. Elle éprouva plutôt une sorte de remords à penser que ses imprudentes paroles de la veille avaient peut-être amené une détermination qui pouvait avoir des conséquences fâcheuse ; aussi dit-elle charitablement à l'élève de master Cromby :

— Avez-vous calculé les résultats probables de votre projet, monsieur Tom ? Si ce sont mes paroles d'hier qui vous l'ont inspiré, je les rétracte. Maintenant, sans doute, vous ne pouvez pas être mon mari, car vous savez bien que la grande dame qui est ma marraine ne voudrait pas me voir épouser un garçon qui n'a rien. Mais nous sommes jeunes encore, monsieur Tom, nous avons le temps d'attendre ; et si plus tard master Cromby consentait à vous céder sa boutique, croyez-vous qu'une pauvre petite ouvrière comme moi ne serait pas trop heureuse d'ac-

cepter la main d'un bon bourgeois comme vous le seriez? Ainsi donc, croyez-moi, monsieur Tom, n'allez pas à Édimbourg, restez chez votre patron; et venez quelquefois causer avec moi comme par le passé. Je tâcherai de ne plus vous dire de paroles blessantes.

A ces sages exhortations, miss Ketty allait en ajouter d'autres encore, si son attention n'eût pas été brusquement détournée par le retentissement d'une fanfare militaire qui fit trembler les fenêtres. Au bruit des trompettes se mêlait le piétinement d'un grand nombre de chevaux et ce cliquetis d'armes qui accompagne toujours une troupe de cavalerie en marche. Sans plus s'occuper de Tom, miss Ketty, avec cette ardeur de curiosité qui la distinguait, ouvrit lestement sa fenêtre. Un escadron de cavaliers s'avançait, musique en tête et précédé par une escouade d'avant-garde, dont les soldats por-

taient des torches allumées pour éclairer les mouvements de l'escadron. A la lueur de la résine enflammée, le cuivre des casques, l'acier des sabres, l'or des uniformes d'officiers croisaient leurs étincelles, et les habits rouges des soldats anglais serrés en colonne ressemblaient à la masse de feu compacte d'un incendie mobile. Miss Ketty, comme on peut le croire, n'avait pas trop de toute son admiration pour un spectacle si beau et si rare dans une petite ville ; aussi ne se lassait-elle pas de crier :

— Oh ! les superbes uniformes ! oh ! les beaux soldats !

Pendant que Ketty se laissait aller à cette curiosité qu'excitent les spectacles militaires, Tom, debout derrière elle, réfléchissait mélancoliquement. Mais le pauvre garçon éprouva une mortification bien plus cruelle encore lorsqu'il entendit miss Ketty s'écrier avec un redoublement d'enthousiasme :

— C'est lui ! je l'ai reconnu au premier rang ! Bonjour, mon cousin !

La curieuse jeune fille ne bougea pas de sa fenêtre avant d'avoir vu passer sous ses yeux le dernier cavalier de l'arrière-garde ; ce fut seulement lorsqu'on n'entendit plus les pas des chevaux et le bruissement des armes, qu'elle se retrouva en face de Tom, qu'elle avait complétement oublié.

Le pauvre garçon fit de son mieux pour garder son sang-froid ; mais craignant, s'il restait trop longtemps, que son émotion intérieure finît par déborder, il se contenta de dire à Ketty, en s'efforçant de retenir une larme prête à s'échapper :

— Je tiens maintenant plus que jamais à partir, et je n'ai pas à être inquiet de vous pendant mon absence.

Et il s'inclina en signe d'adieu.

Une fois dans la rue, Tom retrouva toutes ses inquiétudes et toutes ses indécisions :

une petite pluie froide et glacée lui fouettait le visage; la nuit était sombre et le ciel chargé de nuages. Tom, pourtant, allait bravement se mettre en route, lorsqu'il entendit une voix qui murmurait à son oreille : Ingrat! En même temps Tom aperçut master Cromby debout à ses côtés. Cette apparition subite de son maître rendit à l'apprenti toute sa résolution ; aussi s'apprêtait-il à répliquer vivement, lorsque l'apothicaire reprit avec plus de tendresse qu'il n'en avait jusqu'ici montré à son élève :

—Oui! vous êtes un ingrat, monsieur Tom! Quels reproches avez-vous à me faire? Ne vous ai-je pas pardonné jusqu'ici toutes vos fautes et toutes vos étourderies? Et ce n'est rien encore, monsieur Tom; je ne passais pas un jour sans m'occuper de votre avenir! Je voyais en vous mon successeur, et j'étais heureux de penser que mon apothicairerie ne périrait pas dans vos mains!

L'orgueil de Tom devait être satisfait ; les avances de master Cromby étaient assez claires, et, contre l'usage, le maître s'humiliait devant le serviteur.

— Écoutez, monsieur Tom, continua master Cromby après un instant de silence : revenez avec moi, j'ai un secret important à vous révéler. Quand vous m'aurez entendu, vous agirez ainsi qu'il vous plaira, je vous laisserai libre.

Tom était d'assez facile composition toutes les fois qu'on attaquait sa curiosité. Il suivit donc master Cromby.

Nos deux personnages n'étaient qu'à cent pas de l'apothicairerie, quand ils crurent apercevoir dans l'obscurité un groupe composé d'une trentaine de personnes ; ces trente personnes paraissaient disposées en cercle, et du milieu de ce cercle s'élevait une sorte de bourdonnement confus et menaçant que dominaient de temps en temps des exclama-

tions telles que celles-ci, proférées pour la plupart par des femmes :

— C'est une horreur ! c'est l'abomination de la désolation ! allez chercher la garde urbaine ! Forçons la porte de la boutique ! brisons-en les carreaux ! à mort les papistes !

— A qui diable ces gens-là en ont-ils ? dit master Cromby en attirant prudemment Tom dans l'enfoncement d'une allée.

— Écoutez, dit Tom, j'ai entendu la voix de la vieille Marthe.

Et au bout d'un moment on entendit en effet la voix de la vieille Marthe, qui s'écriait plus furieusement que toutes les autres :

— A mort les papistes ! les whigs, les torys ! les amalécites, et tous ceux qui n'ont pas prêté serment au covenant !

— Attendez-moi un peu, Tom, reprit master Cromby en rassurant sur son front sa perruque, je vais me présenter seul devant ces gens-là et savoir s'ils oseront méconnaî-

tre ma double qualité d'alderman et d'officier de garde urbaine.

Master Cromby n'eut pas le temps d'exécuter son héroïque résolution, car à peine avait-il avancé la tête en dehors de l'alignement des maisons, que les vociférations redoublèrent d'intensité, et cette fois le nom de master Cromby lui-même s'y trouvait mêlé.

— Ouvrez votre porte, master Cromby, criaient à la fois sur tous les tons vingt voix différentes; nous voulons l'empoisonneur!... livrez-nous l'empoisonneur!

— Voici qui devient grave! dit master Cromby en se renfonçant prudemment dans l'allée obscure qui lui servait d'observatoire, de quel empoisonneur veulent-ils parler?

— Écoutez, répliqua une seconde fois Tom, qui partageait les inquiétudes de son maître, voilà la vieille Marthe qui parle.

C'était en effet Marthe qui formait le cen-

tre du rassemblement tumultueux, et elle se croyait obligée d'expliquer à chaque nouveau venu la cause du tumulte qui se faisait dans la rue après l'heure du couvre-feu.

— Oui, mon frère, disait-elle en ce moment à un boucher de la ville, grand amateur de toutes les occasions où on pouvait faire du tapage, Meg, la dernière espérance du covenant, est morte, et elle est morte empoisonnée; l'élève du vieux papiste master Cromby m'avait donné une potion pour elle, mais la pauvre chère femme n'en a avalé que quatre ou cinq gouttes, et elle est morte sans prononcer le nom du covenant!

Et les vociférations recommencèrent.

— Qu'on nous livre Tom l'empoisonneur! reprenaient les uns; Tom, Tom, mon mignon, disaient les autres avec un mélange d'ironie et de cruauté, ta figure fera très-bon effet au bout d'une potence.

L'anxiété de Tom était à son comble. Il

se rappelait avoir confié à Marthe le premier flacon qui lui était tombé sous la main, et la crainte d'avoir commis involontairement un crime lui semblait plus terrible encore que la crainte du châtiment.

— Mon pauvre garçon, lui dit master Cromby avec une émotion véritable, dans l'état actuel des choses il serait imprudent de te montrer ce soir et peut-être même d'ici à quelques jours. Tu vas prendre la route d'Inverness; quand tu auras marché pendant une heure, tu trouveras l'auberge de la Hache du Lochaber; tu t'y arrêteras, et demain tu prendras la voiture publique qui te conduira à destination. Une fois arrivé à Inverness, tu te présenteras chez mon confrère master Borigsdale, qui te recevra comme son fils.

En parlant ainsi, master Cromby glissait dans la main de Tom une bourse assez ronde, qui pouvait contenir la valeur de

quatre ou cinq guinées, et il ajouta :

— N'oublie pas de m'écrire aussitôt que tu seras arrivé à bon port. Maintenant, en route, mon garçon. J'entends d'ici les pierres qui commencent à rebondir sur la devanture de ma boutique, et il ne faudrait qu'un méchant hasard pour livrer ta vie à la fureur de cette populace.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

Tom atteignit bientôt en courant le chemin qui conduisait à Inverness ; après avoir mis la distance de deux ou trois portées de fusil entre lui et ses ennemis, il ralentit le pas : il suivait une route unie, au niveau

de la racine des bruyères qui couvraient toute la surface du glen (vallée). La nuit était toujours obscure, et les pensées qui assiégeaient l'esprit du jeune homme étaient en harmonie avec le sombre aspect du ciel et de la terre. Maintenant Tom n'était plus un aventurier leste et présomptueux qui s'en va gaiement à la recherche de ses nobles parents et à la poursuite de ses hautes destinées; il était proscrit, sous le coup d'une accusation d'homicide. Aussi marchait-il la tête baissée et écoutant avec tristesse le frémissement du vent qui soufflait par rafales, et courbait en passant la cime des bruyères. Quand le vent se taisait, son oreille était plus inquiète encore. Il ne pouvait se défendre d'un sentiment de terreur en entendant ces mille bruits mystérieux de la nuit qui rendent la solitude si effrayante, et sa terreur redoublait chaque fois qu'un poney sauvage, réveillé par le

bruit de ses pas, traversait la route en secouant sa crinière et en prolongeant son rauque hennissement.

Un coup de sifflet retentit subitement aux oreilles de Tom, et de place en place d'autres coups de sifflet répondirent à cet appel. Tom s'arrêta et distingua à quelques pas devant lui une masse blanche qui se dressait au-dessus des bruyères. Cette masse restait immobile, et il n'était guère possible d'en déterminer la nature. Était-ce une créature vivante ou une de ces pierres grisâtres qu'on rencontre à chaque pas en Écosse? L'incertitude de Tom cessa bientôt, car la bruyère commença à s'agiter, et Tom aperçut distinctement un homme qui étendait ses bras d'un côté de la route à l'autre, dans l'intention de lui barrer le passage.

Cet homme était un véritable géant. L'obscurité le grandissait encore et lui donnait l'aspect d'un fantôme. Il avait les jambes et

les pieds nus, le corps couvert de peaux de mouton, et autour de son cou, qui ressemblait au cou d'un taureau, voltigeaient d'épaisses boucles de cheveux noirs. Cet homme n'était évidemment pas seul, car les bruyères continuaient à s'agiter, et au-dessus de leurs flots se dressaient d'instant en instant d'autres têtes. Dans une pareille situation, Tom n'avait d'autre courage à montrer que le courage de la résignation. Cependant, comme le géant qui s'était posé si brusquement à sa rencontre ne faisait encore aucun mouvement, notre aventurier se décida à faire quelques pas en avant en sifflotant entre ses dents, pour feindre un peu d'assurance, un vieil air que master Cromby lui avait appris.

— Voici un jeune merle qui siffle bien haut, dit alors le géant, qui n'avait sans doute attendu qu'un prétexte pour entamer la conversation.

En même temps il s'avança vers Tom, l'examina de la tête aux pieds, et à la suite de cet examen ajouta brusquement :

— Il me semble, mon jeune maître, que vous n'avez pas encore assez de barbe au menton pour vous permettre de chanter l'air du grand Wallace. Vous ressemblez à quelque lowlander égaré dans nos montagnes plus qu'à un enfant de la bonne race de Gaël. Mais enfin, jeune coq qui chante a ordinairement la panse bien garnie ; aussi ne refuserez-vous pas de m'octroyer quelques pièces de monnaie ; je vous promets de boire à votre santé à la plus prochaine auberge.

Pendant que le géant parlait ainsi, un de ses compagnons s'était approché et semblait remarquer avec peine la tournure que prenait la conversation. Ce nouveau venu n'avait pas l'extérieur sauvage du premier, et à son costume on pouvait le reconnaître pour

un véritable highlander. Son kilt (jupon), étroitement serré au-dessus des hanches à l'aide d'un ceinturon de cuir, dessinait ses formes robustes, et on remarquait autour de son cou et de ses épaules cette écharpe d'étoffe à carreaux qu'on nomme encore aujourd'hui le plaid montagnard.

— Vous êtes donc décidément incorrigible ! dit celui-ci à son farouche compagnon, et vous ne renoncerez jamais à faire la maraude ? Est-ce donc en attaquant les voyageurs sur les grands chemins que vous prétendez soutenir la sainte cause que nos pères ont défendue et que nous défendrons à notre tour ? Fi ! Diksdale, votre conduite est indigne d'un fidèle serviteur du légitime roi d'Écosse et d'un membre du clan des Camérons ! Allons, laissez ce jeune homme, et une autre fois ne nous éveillez plus à coups de sifflet, à moins que vous n'aperceviez sur la route une escouade d'habits rouges.

Cette mercuriale, débitée d'une voix ferme, n'était pas tout à fait du goût de celui qui l'entendait ; mais le respect qu'il semblait avoir pour son compagnon tempéra l'expression de sa mauvaise humeur, et il se contenta de répondre :

— Vous avez raison, Burke, ma conduite n'est pas parfaitement digne d'un honnête et loyal serviteur des Stuarts. Mais au lieu de vous en prendre à ma nature incorrigible, vous feriez bien d'accuser le malheur des temps. Hier ma femme m'a servi à dîner des éperons dans un plat, ce qui signifie, en bonne langue gaëlique : « Il est temps de monter à cheval, car le buffet est vide et les enfants ont faim. » Voulez-vous que je laisse mourir ces pauvres créatures, et ne puis-je pas demander quelques pièces de monnaie à l'ami inconnu que je rencontre dans nos bruyères ?

Sur la fin de cette réplique le géant écos-

sais avait un peu relevé la voix, en remarquant que les autres highlanders, qui jusque-là étaient restés à l'écart, commençaient à se rapprocher. Quand ils furent arrivés sur le lieu de la scène, le géant maraudeur retrouva son aplomb et dit à Tom :

— Voyons, jeune homme, dépêchons-nous, exhibez-moi votre bourse et fiez-vous à ma loyauté. Soyez sûr que je vous laisserai de quoi continuer largement votre route.

Cette fois, le loyal Burke ne vint pas au secours de Tom, soit qu'il désespérât de l'efficacité de ses remontrances, soit que la présence des autres highlanders ne lui laissât plus aucune chance de faire triompher la morale ; il prit le parti de s'éloigner.

Tom comprit que sa dernière espérance venait de s'évanouir, et il abandonna sa bourse à son farouche agresseur. Celui-ci versa dans le creux de sa main les pièces d'argent qu'elle contenait et les fit résonner

joyeusement à son oreille ; puis tout à coup il se baissa comme pour chercher à terre une demi-guinée qui venait de lui échapper. Probablement cette recherche ne fut pas inutile, car il se redressa bientôt, fit encore une fois tinter le métal, et dit à Tom en lui rendant sa bourse :

— J'espère que vous ne serez pas mécontent de moi, je vous restitue les trois quarts de votre fortune et n'ai gardé pour moi que les menues pièces. Maintenant, en route !

Ces derniers mots s'adressaient aux autres highlanders qui s'éloignèrent avec lui à grands pas, et disparurent bientôt dans l'obscurité.

La bourse de Tom était encore suffisamment lourde ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir de la supercherie dont il avait été dupe ; quand il la secoua, il s'aperçut que le contenu ne rendait plus qu'un son rauque ; il y enfonça ses deux doigts et ne trouva en

place des guinées absentes qu'une dizaine de petits cailloux qui grinçaient en se frottant les uns contre les autres. Cette première leçon était de nature à calmer l'humeur aventurière de Tom ; mais il avait beau regretter la paisible boutique de master Cromby, la fureur de la vieille Marthe en gardait trop soigneusement l'entrée. Il se remit donc en marche, et au bout d'une heure il se trouva en face d'une grande maison, dont une lanterne placée un peu au-dessous du toit éclairait la façade. Au moyen de cette lanterne on pouvait apercevoir, entre deux croisées, une espèce de tableau grossier qui représentait une longue gaule au bout de laquelle était attachée une faux tranchante, et au pied de cette singulière enseigne, on pouvait lire ces mots :

A la Hache du Lochaber.

Cette gaule armée de fer était en effet l'arme la plus terrible des highlanders, et à

la bataille de Killie-Krankie, elle avait fauché des régiments anglais tout entiers.

Quoique la nuit fût déjà avancée, l'intérieur de l'auberge de la *Hache du Lochaber* était aussi animé qu'en plein jour : outre que les fenêtres du rez-de-chaussée étaient éclairées, on entendait distinctement du dehors un bruit de voix diverses qui se croisaient vivement. Épuisé de fatigue et mourant de faim, mais toujours indécis et craintif, Tom s'approcha de la porte, et en ce moment une voix qu'il crut reconnaître pour celle du brigand qui l'avait dépouillé entonna le premier couplet de la chanson écossaise intitulée le *Sommeil de la Claymore*. Nous donnons au lecteur une traduction de ce couplet, en lui demandant grâce pour notre poésie de romancier :

Reste cachée, ô ma bonne claymore !
Reste cachée en attendant
Que le pibroch t'éveille encore.

Voici venir *le jeune prétendant !*
Alors, alors, ô ma bonne claymore !
Tu te réveilleras plus fière que jamais,
Et tu feras couler des flots de sang anglais
Pour étancher la soif qui te dévore.
Reste cachée, ô ma bonne claymore !

A mesure que la voix du chanteur s'élevait, son accentuation devenait plus distincte, et les doutes de Tom se changeaient en certitude. S'il entrait dans l'auberge, il allait de nouveau se trouver en face de ses agresseurs.

Cette pensée n'était guère rassurante, mais Tom se sentait cruellement fatigué, et la pluie froide qui continuait à tomber avait humecté toutes les coutures de son costume un peu trop printanier. Il se décida à pousser doucement la porte et alla s'asseoir, le plus légèrement possible, à l'extrémité du centre lumineux. L'aubergiste seul remarqua sa présence. Quant aux highlanders, ils

ne levèrent même pas la tête, occupés qu'ils étaient à écouter le chanteur et à vider un énorme bol de toddy, sorte de mélange composé de wiskey, de sucre et d'eau chaude. Placé auprès de Diksdale, le loyal Burke semblait avoir oublié sa rancune, et prenait comme les autres sa part de grog. Si sa conscience murmurait encore au souvenir de ce qui s'était passé, on peut affirmer que son gosier s'accommodait assez bien de la doctrine du fait accompli.

Diksdale venait d'achever le troisième couplet de la chanson jacobite, et Tom commençait à regarder du coin de l'œil la bière mousseuse et le lard fumé que l'aubergiste avait déposés silencieusement devant lui, lorsque le bruit des pas de plusieurs chevaux rententit au dehors.

— Les dragons ! dit Burke en se levant. Silence, Diksdale, si vous tenez à votre liberté et si vous voulez marcher avec les

hommes de votre clan, quand *celui que vous savez* aura donné le signal.

— Ne craignez rien, dit celui-ci en portant sa main à la hauteur de sa ceinture, probablement pour chercher la poignée d'un kirt; j'ai encore le moyen de répondre à une escouade de dragons anglais.

— Et si vous le faites vous commettrez une grave imprudence, et vous compromettrez une cause que vous devez servir de toutes vos forces.

— Vous avez raison, Burke, je me tairai, et quel que soit mon goût pour la conversation avec les habits rouges, je le sacrifierai aux besoins de la cause dont vous parlez.

— Les habits rouges! dit en ce moment l'hôtelier, qui était sorti sur le seuil de la porte pour juger par lui-même de la nature de l'aubaine que le piétinement des chevaux lui annonçait.

Six dragons du régiment de Garmer ve-

naient en effet de faire halte à la porte de l'auberge, et presque aussitôt le brigadier qui les commandait dit d'une voix forte à l'aubergiste :

— Holà ! maître Kerkeby, l'air de votre Écosse pousse à la soif, et voilà deux heures que nous marchons sans trouver un contrevent ouvert et un verre de vin en perspective. Vous plairait-il descendre à la cave et nous envoyer votre servante pour qu'elle ait l'œil sur nos chevaux ?

Le brigadier et ses six hommes mirent pied à terre et entrèrent dans la salle commune, non sans se donner le plaisir puéril de faire résonner sur les briques du plancher les éperons d'acier qui ornaient le talon de leurs bottes.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Le chef de cette brigade pouvait passer pour le type complet du cavalier anglais. C'était un homme de cinq pieds et quelques pouces, dont la perruque, poudrée avec le plus grand soin et selon l'ordonnance, eût fait honneur au plus ridicule et au plus fat

des petits-maîtres français. Il était tellement serré dans son uniforme, que ses mouvements semblaient pour ainsi dire artificiels ; il tournait le cou d'une seule pièce, se cassait en deux au lieu de se plier quand les exigences du service le forçaient à se baisser, et levait à chaque instant la main avec une sorte de régularité mécanique, soit pour s'assurer que sa queue, cette partie essentielle du soldat, selon le général Cope, était toujours à sa place, soit pour faire prendre au revers de son habit le pli qu'il jugeait le plus propre au développement de sa poitrine plastronnée.

En passant près des highlanders, il jeta sur eux un regard de mépris qui signifiait : Que vient faire ici cette canaille? et alla s'asseoir avec ses six hommes au plein centre de la lumière, c'est-à-dire à égale distance des enfants de la montagne et de l'élève de master Cromby.

— L'envie me prend, dit le redoutable Diksdale à l'oreille d'un de ses compagnons, d'aller couper la queue à ce pantin habillé en soldat ; vous verrez que j'aurai fini mon opération avant qu'il ait eu le temps de tourner la tête.

— Un peu de patience, dit Burke aussi à voix basse, il ne faut pas couper les queues sans les têtes, et tu sauras bientôt combien une hache du Lochaber peut faucher de têtes d'Anglais en moins d'une minute.

Pendant que les montagnards saluaient de cette façon l'entrée des dragons anglais et du gentleman qui les commandait, Tom se disait dans son coin :

— Je serais bien simple de manger mon maigre morceau de lard, en l'arrosant de quelques gouttes de mauvaise bière, quand il dépend de moi de recouvrer mon argent volé et de souper aussi confortablement que le souhaitera mon appétit !

A la suite de cette délibération intérieure, il s'approcha de la table autour de laquelle étaient assis les dragons, et glissa quelques mots à l'oreille du brigadier.

— Oui-da! mon garçon, dit celui-ci à Tom en grossissant sa voix déjà très-vibrante et en appliquant sur la table, avec la précision méthodique qui présidait à tous ses mouvements, un énorme coup de poing; oui-da! mon pauvre agneau, tu as été dépouillé par des loups de montagnes! Attends un peu et tu vas voir comment le brigadier Maxwell venge l'opprimé, châtie l'oppresseur et soutient l'honneur de ses galons!

Ces exclamations avaient attiré l'attention des highlanders, et sans savoir encore ce dont il s'agissait, ils se tournèrent tous à la fois vers le groupe en uniforme.

— Holà, mes maîtres, dit alors le brigadier après s'être levé au moyen de deux secousses parfaitement égales et en s'adres-

sant aux montagnards, lequel de vous s'est permis d'arrêter ce jeune garçon sur la grand'route et de lui enlever tout l'argent qu'il possédait ?

Les cinq montagnards jetèrent à la fois les yeux sur Tom, et Diksdale, qui le reconnut, n'hésita pas à répondre :

— C'est moi ! après ?

— Après ! infâme voleur ! dit le brigadier furieux. Veux-tu que je te fasse avaler mon sabre pour renfoncer dans ta gorge ton insolente question ? Après ! chien d'Écosse ! Et d'abord tu vas rendre à ce jeune garçon tout ce que tu lui as volé ; ensuite je te ferai prendre au collet par deux de mes hommes, et je t'enverrai dans quelque bonne prison d'Angleterre.

En parlant ainsi, le brigadier s'avança vers le géant écossais dans l'intention d'exécuter lui-même une partie de ses menaces.

— N'avance pas! cria Diksdale en portant de nouveau la main au manche de son poignard.

Mais Burke, lui arrêtant vivement le bras, lui dit en langue gaëlique :

— Diksdale, au nom de notre Charlot qui va revenir, je vous défends de bouger.

L'athlétique Écossais resta encore un instant sous l'impression de la colère qui l'animait et comme s'il n'eût pas entendu la recommandation de son compagnon ; à la fin pourtant il se laissa retomber sur sa chaise en grommelant :

— Faites donc comme il vous plaira, Burke, et parlez pour moi : votre langue est plus prudente que la mienne.

Burke s'était avancé vers le brigadier.

— Votre honneur a tort de s'emporter, lui dit-il avec politesse; les explications valent mieux que les injures, et votre uniforme est toujours respectable quand celui

qui le porte ne dépasse pas la limite de ses devoirs.

— Silence! s'écria le brigadier, et restituez ce que vous avez volé.

— Je ne restituerai rien! hurla en ce moment Diksdale, qui ne pouvait plus se contenir.

— En ce cas, je tiendrai ce que j'ai promis, dit le brigadier en tirant son sabre.

— Monsieur, dit Burke en se plaçant devant lui, ce que vous faites là est une grave imprudence.

Le brigadier n'écoutait plus rien, et ce fut avec emportement qu'il répliqua :

— Entendrai-je encore longtemps ce maudit corbeau qui croasse à mes côtés? Au large, orateur du diable, si tu tiens à ta peau de brigand!

En parlant ainsi, le brigadier avait repoussé Burke; mais celui-ci se plaça de nouveau devant lui et lui dit froidement :

— Votre honneur ne passera pas.

— Mon honneur va te couper les oreilles !

En disant cela le brigadier lança à Burke un coup de sabre ; mais celui-ci esquiva le coup, saisit le brigadier, l'enleva de terre et le renversa sur le plancher.

A la vue de leur chef étendu sans mouvement et tout d'une pièce, comme un héros dans son armure, les dragons anglais s'étaient levés précipitamment et s'apprêtaient à fondre tous ensemble sur Burke, qui, debout près du brigadier, se contentait de lui dire tranquillement :

— Relevez-vous, monsieur ; au moyen d'un coup de brosse à votre habit et d'un œil de poudre à votre perruque, personne ne s'apercevra de votre mésaventure.

De leur côté, les montagnards ne demandaient pas mieux que de charger vigoureusement les Anglais ; une lutte était imminente, et cette lutte ne pouvait manquer

d'être sanglante. Mais en ce moment un nouveau personnage entra dans la salle, et sa présence changea comme par enchantement la face des choses.

Cet individu était un homme d'une quarantaine d'années ; son visage pâle et presque blafard était animé par une expression remarquable d'intelligence et d'activité. Ses yeux creux et enfoncés dans leur orbite avaient cette puissance d'attraction qui indique les volontés supérieures et l'étude approfondie des hommes. Du reste, à son costume, il eût été difficile de deviner précisément la position de ce personnage. Ce costume se composait d'un habit à la française de couleur marron, d'une perruque et d'une culotte de soie. Par conséquent, celui qui le portait pouvait être également ou quelque employé du gouvernement anglais en tournée dans les petites villes de l'Écosse, ou quelque industriel français nou-

vellement débarqué, ou enfin quelque pasteur presbytérien voyageant dans un intérêt de propagande religieuse.

Quoi qu'il en soit, à la vue de ce mystérieux personnage, les highlanders renfoncèrent vivement leurs kirts et se rassirent, sans même remarquer que les dragons continuaient à brandir leurs sabres d'un air menaçant.

— Que se passe-t-il donc? demanda l'inconnu, qui était entré par une petite porte intérieure communiquant de la petite salle aux autres pièces.

— Il y a, dit le brigadier en rétablissant la symétrie de sa perruque un peu compromise, que ces gens-là ont dépouillé un pauvre jeune homme et ne veulent pas restituer ce qu'ils ont pris. Quant à moi, si je suis tombé, c'est que le pied m'a glissé au moment où j'allais prendre au collet l'un de ces brigands.

L'étranger arrêta successivement son regard sur le brigadier, qui parlait, sur Tom, qui appuyait de la tête cette déclaration, et sur les montagnards, que son aspect avait si fortement impressionnés.

— C'est Diksdale qui aura fait un tour de sa façon, murmura-t-il entre ses dents. Puis, s'adressant sans hésiter au géant écossais, il lui dit d'une voix impérieuse : Diksdale, rendez ce que vous avez pris !

Diksdale se leva, s'approcha de Tom avec un air de confusion enfantine et remit entre ses mains une certaine quantité de pièces de monnaie.

— Tout y est-il ? demanda l'étranger.

— Oui, votre honneur, répondit le maraudeur, sauf le prix du bol de toddy que nous venons de boire.

— Et que je payerai de bon cœur, interrompit Tom, qui venait de retrouver la parole en revoyant ses chères guinées.

Alors l'étranger fit signe à Burke d'approcher et lui parla quelque temps à voix basse. Celui-ci alla retrouver ses compagnons, leur parla de même à son tour, après quoi il sortit avec eux de l'auberge.

La soumission des montagnards pouvait assurément donner une haute idée de la position que l'étranger occupait, mais elle devait aussi éveiller certains soupçons.

— Je remercie votre honneur, dit le brigadier en s'adressant à l'étranger, d'avoir interposé son autorité entre nous et ces brigands, quoique à vrai dire nous eussions été heureux de nous faire justice. Ce devoir de politesse rempli, permettez-moi de remplir un autre devoir non moins important, et de vous demander quel est votre nom, d'où vous venez, où vous allez, et pour quel motif enfin vous voyagez dans ces montagnes.

L'étranger ne parut pas embarrassé par

cette série de questions : seulement un sourire ironique, qui d'ailleurs lui était habituel, plissa légèrement ses lèvres. Il prit dans la poche de son habit un portefeuille en cuir et en tira un papier qu'il déplia avant de le remettre au brigadier. Celui-ci en lut attentivement le contenu et le rendit à l'étranger en disant :

— Tout est en règle, monsieur ; le signalement est exact et le motif de votre voyage est parfaitement indiqué.

CHAPITRE CINQUIEME.

V

Cet étranger se nommait Maitwood sur son passe-port, il était fabricant de bière et il avait le projet de visiter toutes les petites villes de la côte d'Écosse pour y faire des opérations de commerce. A ces renseigne-

ments officiels, nous ajouterons les renseignements suivants : Il était arrivé à l'auberge de la Hache du Lochaber une demi-heure environ avant la venue des montagnards, et par conséquent une heure avant celle des dragons. Le cheval qui lui servait de monture était un de ces chevaux de petite race, mais agiles et pleins de feu, qui marchent d'un pied sûr au bord des précipices et franchissent d'un bond les ravins. En arrivant, il avait demandé à l'aubergiste une chambre pour lui seul ; et après un minutieux examen de toutes les chambres disponibles, il s'était installé dans un petit cabinet obscur et mal en ordre, mais qui avait vue sur le glen. Une fois délivré de la présence de son hôte, il avait fermé en dedans la porte du cabinet et s'était abandonné sans contrainte à l'impression d'une mauvaise humeur dont il eût été difficile de préciser la cause.

Tantôt il s'avançait vers la fenêtre qui avait vue sur la bruyère, et là, l'œil en arrêt, l'oreille tendue, il semblait chercher à percer l'épaisseur des ténèbres et appeler avec avidité un bruit particulier qui se faisait trop longtemps attendre ; tantôt, las de ses efforts inutiles, il se laissait retomber sur sa chaise en murmurant des exclamations vagues telles que celles-ci :

— Personne encore ! et cependant tout délai est impossible !... Demain tous ceux que j'ai réunis se disperseront ; je ne pourrai plus les retenir ! L'affaire sera manquée !

Enfin il tira de son portefeuille plusieurs lettres et les parcourut des yeux, en analysant à demi-voix une partie de leur contenu, et en intercalant dans son monologue le nom des signataires.

— Lord Lovat ! dit-il d'abord ; qui peut savoir ce que ce vieux renard a dans l'âme, et comment deviner les intentions d'un

homme qui ne s'avance que pour reculer, qui n'affirme qu'à moitié, ne s'exprime qu'à demi-mot et ne se sert de la parole que pour mieux déguiser sa pensée ? « Mon cher mon-
« sieur, m'écrit-il, vous ne pouvez pas dou-
« ter de l'intérêt que je prends à l'affaire
« dont vous me parlez ; mais mes jambes
« sont bien vieilles, mon bras bien faible,
« et vous savez que je suis à peu près rat-
« taché à la *nouvelle combinaison*. Je n'ai
« jamais oublié mes anciens amis, mais je
« ne voudrais pas me brouiller ouvertement
« avec les nouveaux. Cependant, mon cher
« monsieur, je me rendrai auprès de vous
« au jour indiqué ; nous causerons, et peut-
« être serai-je assez heureux pour faire
« goûter à celui que vous représentez les
« conseils de mon expérience. »

Ici l'étranger interrompit sa lecture et murmura avec amertume :

— *Les conseils de son expérience !* qu'il dise

donc les inspirations de son égoïsme et les observations lâches d'un dévouement qui craint la gloire du martyre.

« Ce serait folie d'entreprendre une aussi « vaste affaire que celle qui nous occupe « avec les faibles ressources dont nous pou- « vons disposer. La France avait promis son « concours ; mais au moment d'agir, la « France a changé d'avis, et on ne peut « rien sans la France. »

— Voilà ce qu'ils disent tous, et pour dissimuler leur mollesse sous un faux air de prudence ils ajoutent : « Attendons ! un « changement de ministère peut amener un « changement dans les résolutions du gou- « vernement français ; que la France nous « aide et nous agirons. » La France ne nous aidera pas, messieurs, c'est moi qui vous le déclare ; la France a coutume de payer ses alliés de belles paroles et de les abandonner au moment du danger. Mais ne

pouvons-nous pas nous passer de l'appui du gouvernement français? Ne pouvons-nous pas agir par nous-mêmes?

Ici l'étranger prêta de nouveau l'oreille aux bruits qui pouvaient venir du dehors, puis prenant une seconde lettre, il lut ce qui suit :

« Mon cher monsieur, je me trouverai au « rendez-vous; mais n'attendez pas que je « prenne part à l'affaire épineuse dont vous « m'entretenez. Je verrai celui que vous « m'annoncez, mais pour lui dire : Dans « l'intérêt de votre sûreté, retournez aux « lieux d'où vous venez, nous vous aime- « rons, nous vous plaindrons toujours; mais « nous ne pouvons plus vous défendre. »

— Et c'est Caméron de Lochiel qui écrit cela! dit l'étranger en froissant avec colère la lettre dont il venait de lire une partie. Celui qui parle ainsi est le petit-fils d'un homme qui a combattu à Killie Krankie aux

côtés du vicomte de Dundée! Et tous, le duc de Perth, sir James Campbell, James Stuart parlent comme lui. Tous ces hommes semblent endormis, et le pibroch ne les réveillerait pas! Pourtant, ajouta l'étranger après une pause d'un instant, une dernière espérance me restait encore; ils verront, me disais-je, celui qu'ils repoussent de loin, ils retrouveront dans ses traits les traits de ceux au service de qui leurs ancêtres sont morts; la voix si puissante des souvenirs réchauffera leurs cœurs glacés, et peut-être ne s'en rencontrera-t-il plus un seul qui hésite, au moment suprême, à tirer son épée.

Les yeux de l'étranger s'étaient animés d'un éclat extraordinaire tandis qu'il prononçait ces derniers mots; mais cette lueur d'illusion n'eut que la durée d'un éclair. Le glen était toujours silencieux, les ténèbres qui enveloppaient les bruyères étaient

toujours compactes, et l'étranger reprit avec une profonde tristesse :

— Cette nuit, tous ceux que j'ai convoqués seront au rendez-vous, mais celui qu'ils viendront chercher n'y sera pas!

En parlant ainsi, l'étranger se laissa de nouveau tomber sur sa chaise, et il était plongé dans une sombre rêverie lorsque le bruit de la querelle survenue entre les montagnards et les dragons anglais frappa son oreille. Nous savons quel effet produisit son intervention et nous pouvons maintenant reprendre notre récit au point où nous l'avons laissé.

— En selle, messieurs! dit le brigadier de dragons à ses soldats, après avoir vidé un énorme verre d'aile, pour se remettre sans doute des émotions de sa chute.

Les dragons anglais se levèrent, et le brigadier, s'approchant du soi-disant marchand de houblon, lui dit amicalement :

— Si nous nous rencontrons jamais, monsieur, j'espère que nous ferons plus ample connaissance ; pour le moment, notre service nous réclame, et nous avons déjà perdu trop de temps.

— On dit en effet qu'en ce moment votre service est très-pénible, observa l'étranger.

— Oui, oui, répliqua le brigadier, ces damnés Écossais veulent relever la tête ; mais pardieu ! il suffira de quatre dragons et d'un brigadier pour les mettre à la raison.

— Croyez-vous ? dit l'étranger en mélangeant dans son sourire l'ironie et la tristesse.

Le brigadier ne remarqua pas ce sourire, occupé qu'il était à rassurer la boucle de son ceinturon.

— Au revoir, dit-il en tendant la main au marchand de houblon, et tâchez de faire de bonnes affaires dans ces contrées.

L'étranger ne parut pas avoir entendu ces dernières paroles; son regard avait repris son expression de vague inquiétude; il fit quelques pas avec agitation, croisa les bras, et resta quelque temps immobile dans cette attitude, pendant qu'on entendait au dehors le hennissement des chevaux, qui broyaient en s'éloignant les cailloux de la route. Pour arracher l'étranger à ses tristes réflexions, la présence de Tom ne suffisait pas, et il ne fallut rien moins que la voix retentissante de l'aubergiste.

— Le souper de son honneur est prêt, dit celui-ci.

L'étranger promena quelque temps ses yeux autour de lui, comme si les paroles de l'aubergiste eussent frappé son oreille sans arriver à son esprit; et en ce moment il rencontra la figure étonnée et naïve de Tom au bout de la ligne que parcouraient ses regards.

— Jeune homme, lui dit-il avec une certaine vivacité dont nous allons expliquer le sens, voulez-vous me faire le plaisir de souper avec moi?

Il était évident qu'en adressant à Tom cette invitation, l'étranger ne cédait qu'au désir intérieur de donner le change à ses inquiétudes; il voulait entendre un bruit quelconque qui couvrît le bruit de sa pensée; aussi, reprit-il sans même prendre la peine de regarder celui à qui il parlait;

— Venez, jeune homme; mon souper est certainement meilleur que le souper qui vous attend, et nous boirons du vin de France.

Tom n'avait pas de raisons pour refuser une semblable proposition; aussi suivit-il l'étranger et entra-t-il avec lui dans le cabinet. L'étranger fit apporter un couvert de plus pour son convive et ferma de nouveau la porte en dedans; la fenêtre qui avait vue

sur le glen était toujours ouverte, et la brise qui par instant s'y engouffrait faisait vaciller la lumière. Du reste, le souper était aussi succulent que Tom pouvait le désirer. Sur une petite table recouverte d'une nappe éblouissante de blancheur apparaissait un magnifique canard sauvage bardé d'aiguillettes de lard fumé qui répandait le plus délicieux arome. En outre, le gourmet le plus expérimenté eût remarqué avec satisfaction la bonne mine d'une demi-douzaine de côtelettes évidemment dérobées à un mouton des lowlands; enfin, aux deux bouts de la table, deux bouteilles poudreuses dressaient leurs cols longs et effilés qui disaient mieux que ne l'aurait pu faire une étiquette : vin de France, cru de Bordeaux. Tom ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Il fit honneur à tout ce que son hôte lui offrit, surtout au vin de France, qui lui parut bien supérieur à l'ale que master Cromby

lui administrait parcimonieusement. Pour l'étranger, au contraire, il ne touchait à rien, et de temps en temps il s'agitait sur sa chaise, comme si l'immobilité de son corps lui eût rendu plus insupportable l'agitation de son esprit.

— Êtes-vous muet, jeune homme? dit-il à Tom, et ne sauriez-vous me raconter quelque histoire; la vôtre, par exemple?

Tom avait trop à se louer jusqu'à présent des manières de son hôte pour lui refuser une si légère satisfaction, d'ailleurs le vin de Bordeaux commençait à le mettre en belle humeur, et sa langue remuait joyeusement dans son palais. Il ne se fit donc pas prier pour entamer l'histoire de sa vie, sans omettre les particularités de sa naissance, l'éducation qu'il avait reçue chez master Cromby, et comment il avait pris la résolution d'aller à la recherche de ses pa-

rents inconnus, qui ne pouvaient manquer d'être d'illustres personnages. Pendant que Tom racontait tout cela, l'étranger l'écoutait à peine, et à voir sa physionomie vaguement émue, on pouvait affirmer qu'il n'entendait rien qu'un bourdonnement confus, sans signification et sans portée : c'était du reste tout ce qu'il paraissait vouloir ; car de temps en temps, quand Tom s'interrompait, il lui disait vivement :

— Continuez, mon garçon, continuez.

— Mais vous ne m'écoutez pas, répondit Tom qui avait fini par remarquer la distraction de son auditeur.

— Si fait ! je vous écoute.

L'étranger n'eut pas le temps d'achever sa phrase. En ce moment le son d'un pibroch s'éleva des profondeurs du glen, et monta d'écho en écho. L'étranger se leva vivement, s'approcha de la fenêtre entr'ouverte, et Tom le vit se pencher en avant, sans doute

pour considérer de plus près le musicien de la vallée.

L'étranger siffla lentement une mélodie, et le pibroch se tut tant que cette mélodie dura; mais lorsque sa dernière note eut glissé sur la cime des bruyères, le pibroch résonna de nouveau et répéta avec la même lenteur la même mélodie.

— Voilà du nouveau! s'écria l'étranger sans songer seulement que Tom était derrière lui; et, s'adressant au joueur de cornemuse qui s'était avancé à la portée de sa voix :

— Eh bien! vient-il? l'avez-vous vu? demanda-t-il en langue gaélique.

— Je n'ai rien vu, répondit dans la même langue une voix du dehors que Tom ne connaissait pas. Toute la journée, je me suis promené sur la côte, comme vous me l'aviez ordonné, et je n'ai pas aperçu une voile à l'horizon.

Tom n'avait pas compris la question, mais il put deviner que la réponse n'avait pas été favorable, quand il vit l'étranger refermer brusquement la fenêtre, et se frapper la poitrine en s'écriant avec une sorte de désespoir :

— Allons ! c'est une affaire décidément manquée... En ce moment, pour la première fois, son regard tomba d'aplomb sur Tom et s'y arrêta.

A la suite de ce premier examen sa figure changea par degrés d'expression. D'abord elle exprima une sorte d'étonnement, l'étonnement d'un homme qui saisit tout à coup un rapport fugitif entre des objets de nature diverse. Bientôt, et à mesure que l'examen devenait plus attentif, l'étranger sembla éprouver cette espèce de satisfaction qu'un mathématicien éprouve en trouvant justes toutes les quantités de son problème.

— Voilà qui est extraordinaire, mur-

mura-t-il tandis que Tom rongeait insoucieusement l'os d'une côtelette.

Lorsque l'étranger eut enfin détaillé avec un soin minutieux tous les traits de Tom, il réfléchit, puis se frappant le front, il prononça ce seul mot :

— Peut-être !...

Si l'étranger avait l'intention de renouer conversation, de son côté Tom ne demandait pas mieux que de trouver des oreilles qui voulussent bien l'écouter. Le vin de Bordeaux bouillonnait dans sa cervelle et voulait une issue. L'étranger n'eut donc pas de peine à lancer de nouveau notre jeune homme et il montra cette fois autant d'attention qu'il en avait peu montré auparavant. C'était surtout l'ignorance profonde du jeune aventurier qui semblait lui être agréable, et quand Tom lui raconta ses disputes perpétuelles avec master Cromby à propos des différentes dénominations politiques, l'é-

tranger ne put s'empêcher de rire franchement et de dire :

— Ainsi vous ne connaissez pas plus la famille régnante que la famille déchue ?

— Ma foi non ! répondit Tom gaiement.

A la suite de cet épanchement l'étranger garda quelque temps le silence, puis il reprit avec un accent de bonhomie ou parfaitement naturel ou parfaitement étudié :

— Mon jeune garçon, j'aime assez que la jeunesse soit ambitieuse, et le désir que vous avez de faire fortune ne me déplaît pas. Venez avec moi. D'abord je vous procurerai un excellent gîte, ce qui est à peu près la seule chose dont vous ayez besoin actuellement ; ensuite je trouverai peut-être moyen de vous aider à débrouiller les mystères de votre avenir.

Les manières cordiales de l'étranger et son ton affectueux produisirent sur Tom l'effet qu'on en pouvait attendre ; la propo-

sition qu'on lui faisait ne lui parut qu'un bon procédé, aussi l'accepta-t-il sans hésitation.

L'étranger prit gravement une valise en cuir qu'il avait apportée avec lui, la déposa sur la table, et avant de tourner la clef dans l'ouverture du cadenas qui la fermait :

— Il serait imprudent, dit-il à Tom, de vous aventurer dans le pays que nous avons à traverser avec les habits que vous portez. J'ai dans cette valise un costume de montagnard dont vous allez vous revêtir, après quoi nous pourrons nous mettre en route sans danger.

La physionomie de l'étranger était à la fois si simple et si sérieuse, qu'il eût été impossible d'y découvrir une arrière-pensée de ruse ou seulement de moquerie ; il tira de sa valise un habillement complet de montagnard qu'il étala avec complaisance aux yeux de Tom. Cet habillement était tout

neuf et plus élégant qu'il ne convenait à un obscur highlander. Il se composait d'une veste de tartan à carreaux, sur laquelle on avait pris soin d'attacher l'étoile nationale de l'ordre de Saint-André; d'une écharpe mi-partie en soie et or, pouvant servir de baudrier et soutenir l'épée à poignée ciselée qui était jointe au costume; d'une toque de velours bleu sur laquelle se détachait une cocarde blanche et dont une plume flottante ombrageait la passe; d'un kilt ou jupon également d'étoffe de tartan, dont les plis ondulaient gracieusement; et enfin d'une paire de boghes, ou sandales de cuir non tanné, garnies de rubans de soie.

— Habillez-vous, dit l'étranger, nous n'avons pas de temps à perdre.

Tom obéit, et son cicerone inconnu mit lui-même la main au travestissement. Ce fut lui qui ajusta les boghes et plaça convenablement la toque de velours de façon à

laisser à la plume qui la rehaussait toute la liberté et la grâce de ses ondulations.

Quant la toilette de Tom fut achevée, son compagnon l'examina avec le soin qu'un peintre mettrait à regarder son œuvre avant d'y apposer sa signature. Il corrigea quelques irrégularités, rajusta certains détails et finit par contempler sa toile vivante avec une satisfaction visible, dont on eût pu traduire le sens par ces mots empruntés à la langue des ateliers modernes :

— C'est nature.

En ce moment deux coups légèrement frappés à la porte annoncèrent un nouvel incident.

— Je viens prévenir son honneur que le cheval est sellé et ne demande qu'à partir, dit l'aubergiste à travers la serrure.

Tom n'eut que le temps d'enfermer dans un mouchoir la défroque qu'il venait de quitter, et il suivit son guide qui, avant de

monter à cheval, lui jeta un manteau sur les épaules, soit pour le garantir du froid de la nuit, soit pour conserver dans toute sa fraîcheur son nouveau costume, et lui dit en enfourchant le premier son vigoureux poney :

— Montez derrière moi, tenez-moi bien, et ne vous effrayez pas si de temps en temps notre équipage *tangue* de l'avant et de l'arrière ; nous avons de mauvais endroits à passer. En route maintenant !

L'étranger enfonça la pointe de ses éperons dans les flancs de sa monture, qui s'élança au galop.

Les avertissements qu'il avait donnés à Tom n'étaient pas inutiles. A chaque instant on quittait la route battue pour prendre des chemins de traverse mal frayés et coupés par de nombreuses tranchées ; la course du cheval de montagne ressemblait plutôt à l'essor saccadé d'un chamois qu'à l'allure

régulière d'un honnête trotteur anglais. Tom se tenait prudemment cramponné au buste de son guide, et chaque fois qu'un mouvement de ressac le faisait soubresauter en arrière ou plonger en avant, il resserrait avec énergie les étreintes de ses mains crispées.

Malgré les difficultés du terrain, l'espace disparaissait rapidement, et Tom, étourdi par de continuelles secousses, distinguait à peine les bruyères épaisses à travers lesquelles le cheval de l'étranger poussait sa pointe mystérieuse.

Au bout d'une demi-heure à peu près, le poney ralentit un peu sa course et renifla comme font tous les animaux qui sentent un obstacle ou flairent quelque danger.

— Lâchez-moi! dit l'étranger à Tom; penchez-vous le plus que vous pourrez en arrière sur la croupe de mon cheval, et ne bougez pas; en ce moment un seul mouve-

ment de frayeur, une seule inclinaison à droite ou à gauche nous perdrait tous les trois : nous roulerions dans le torrent.

Le terrain en cet endroit était coupé brusquement par une crevasse, de façon à former un escarpement presque à pic de vingt toises de hauteur. A la chute de cet escarpement, les montagnards de la contrée avaient pratiqué un sentier, large de trois pieds environ, qui longeait le torrent. La première difficulté était donc de retenir le poney sur le tranchant d'une pente rapide et sans point d'arrêt ; la seconde, de lui faire prendre son élan sur place, vu la largeur insuffisante du sentier ; la troisième, de lui faire franchir d'un bond le torrent. Toutes les difficultés d'une course au clocher étaient réunies dans cet étroit espace.

— Si vous avez peur, fermez les yeux, ajouta l'étranger avant de lâcher la bride de son cheval.

Alors, pour montrer l'exemple à Tom, il se pencha lui-même en arrière, abandonna tout à fait les rênes et prononça seulement en langue gaélique un mot que l'intelligent poney était sans doute habitué à entendre. L'animal commença à descendre lentement, entremêlant ses jambes de façon à former un perpétuel arc-boutant, s'arrêtant de temps en temps, grattant doucement la terre avec son sabot comme pour juger de la qualité du sol, se remettant en marche toujours avec la même lenteur et s'arrêtant de nouveau lorsque son pied avait détaché quelques petits cailloux qui ricochaient en se précipitant. Il y eut un moment d'anxiété terrible ! Le poney s'arrêta plus longtemps que de coutume, et l'étranger crut remarquer que ses jambes de derrière vacillaient.

— Vous avez fait un mouvement et nous sommes perdus ! dit-il à Tom avec calme.

Tom, en effet, par suite d'un mouvement de frayeur assez naturel, avait serré avec force les flancs du cheval entre ses deux jambes : l'animal, contrarié dans sa marche, avait changé tout à coup d'allure et dévié de la ligne qu'il avait suivie jusqu'ici avec tant de circonspection et de sagacité. Heureusement, Tom, inspiré par cet instinct de la conservation qui produit quelquefois des miracles, reprit aussitôt sa position première ; redevenu libre, le poney se remit en marche et plaça si bien chacun de ses pas, qu'au bout de quelques minutes ses quatre pieds étaient appuyés sur le sol uni du sentier qui bordait le torrent.

— Maintenant penchez-vous en avant et tâchez de bien conserver votre équilibre, dit l'étranger à Tom.

Il se pencha lui-même sur le cou de sa monture, s'assura que Tom avait la position voulue, et donna un vigoureux coup d'é-

perons. L'animal ramassa son corps, puis roidissant ses deux pieds de derrière, s'élança vivement et alla d'aplomb imprimer ses quatre fers sur le sable de la rive opposée.

— Nous sommes sauvés! dit l'étranger en se redressant et en reprenant les rênes.

Tom se redressa à son tour, et un peu plus tranquille, le poney ayant repris son allure ordinaire, il ne put s'empêcher, en songeant aux dangers qu'il venait de courir, d'adresser cette question à son guide :

— Le chemin que nous avons pris est-il donc le seul qui conduise à notre destination?

L'étranger ne répondit pas; mais son sourire légèrement ironique reparut sur ses lèvres; il caressa doucement le cou de son cheval, regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, et finit par dire au bout de quelques instants :

— Nous voilà arrivés.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Nos deux voyageurs n'étaient en effet qu'à une centaine de pas d'une habitation dont la toiture de brique et les pignons anguleux se découpaient à travers les ténèbres. Autant que l'obscurité permettait d'en

juger, cette habitation ressemblait à un de ces austères manoirs du temps de Douglas le Noir : aux deux côtés de la façade se dressaient des tourelles dont la silhouette assombrissait encore l'aspect déjà si sombre du ciel qu'elles entr'ouvraient. On n'apercevait aucune lumière aux croisées, on n'entendait aucun bruit aux alentours, et il semblait que les échos de la vieille demeure fussent endormis à tout jamais. Docile aux commandements muets de son maître, le poney s'arrêta devant la grille d'entrée de l'habitation solitaire, et Tom mit pied à terre. L'étranger, qui avait sauté le premier à bas de son cheval, se mit alors à siffler d'une façon particulière ; mais rien ne bougeait encore dans l'intérieur des appartements.

— Que diable veut dire ceci ? murmura l'étranger sans prendre la peine de dissimuler son mécontentement.

Et il recommença à siffler. Ce second appel obtint un meilleur résultat que le premier : une croisée du rez-de-chaussée s'illumina, une porte s'ouvrit, et un homme, qu'à sa démarche on pouvait prendre pour un vieillard, s'approcha de la grille, muni d'une lanterne sourde dont la botte masquait son visage. Le vieillard passa la tête entre les barreaux de la grille, et parut examiner avec attention celui dont le signal venait sans doute de l'éveiller ; puis, comme s'il se fût défié de ses yeux et n'eût pas cru devoir prendre trop de précautions, il prononça en forme de qui-vive ces mots mystérieux empruntés à la Bible :

— Êtes-vous celui qui crie dans le désert : « Préparez les voies du Seigneur et rendez droits ses sentiers? »

— Ouvrez-moi, dit l'étranger, car il a été écrit : « Demande, et tu obtiendras, frappe, et l'on t'ouvrira. »

Le vieillard, satisfait de cette réponse, livra enfin passage aux deux voyageurs, et Tom se trouva derrière son guide dans une petite cour, à l'extrémité de laquelle on pouvait apercevoir le vestibule du principal corps de logis.

Notre jeune homme avait remarqué, non sans trouble, les pratiques mystérieuses de son guide et l'échange d'une espèce de mot de passe évidemment convenu. Le mouvement de la route et l'humidité de la nuit avaient dissipé les fumées du vin de Bordeaux, et il reprenait son sang-froid, c'est-à-dire son penchant naturel à la frayeur et à la défiance. Aussi, sans trop s'expliquer la nature de ses craintes, ne suivit-il son guide qu'avec hésitation, et comme un homme qui, le moment de l'enthousiasme passé, se repent d'avoir montré trop d'héroïsme ou d'imprudence. L'étranger qui marchait à côté de Tom monta lentement

un escalier tournant qui aboutissait à un palier. Arrivé sur ce palier, il frappa doucement à une porte ; cette porte s'ouvrit en glissant sans bruit sur ses gonds, et une voix de femme, qui parut à Tom aussi mystérieuse que le reste, prononça ces mots :

— Dieu soit loué ! je commençais à craindre quelque malheur !

Celle qui exprimait ainsi ses craintes rétrospectives pouvait avoir soixante ans ; elle était assise dans un grand fauteuil à roulettes, et malgré la simplicité de son costume, tout son extérieur annonçait une femme de haute distinction. Ses traits réguliers avaient conservé sous les rides cet air de noblesse naturelle que la vieillesse respecte et que la jeunesse ne donne pas. Ses cheveux d'un blanc d'argent s'épanouissaient en mèches bien fournies sous les barbes d'un bonnet monté dans le haut goût. Elle avait les mains d'une blancheur remar-

quable, les doigts d'une finesse excessive, et les ongles rosés comme ceux d'une marquise française.

En voyant Tom, la vieille dame se leva et parut examiner le jeune homme avec une ardente curiosité, curiosité qui probablement allait éclater, lorsque l'étranger s'approcha d'elle et lui parla quelque temps à voix basse. Il fut impossible à Tom de saisir un seul mot de ce colloque mystérieux ; mais il remarqua que la vieille dame le regardait encore de temps en temps à la dérobée et que chacun de ces regards paraissait amener une question à laquelle l'étranger se chargeait probablement de répondre.

— Comme j'ai l'honneur de vous le faire observer, dit celui-ci à voix haute, mon compagnon en ce moment n'a besoin que de repos, et vous le désobligeriez, j'en suis sûr, si vous le forciez à prolonger une veille déjà trop fatigante.

La vieille dame inclina la tête en signe d'acquiescement, prit une petite lampe de cristal qui brûlait sur une table en marqueterie, et, s'adressant à Tom :

— Voulez-vous me faire l'honneur de me suivre, monsieur! dit-elle avec une hésitation marquée et comme si ce mot *monsieur* lui eût été pénible à prononcer.

Tom suivit la vieille dame, qui le conduisit dans une chambre spacieuse et richement meublée, et avant de se retirer, elle le salua en jetant de nouveau sur lui un regard plein de respectueuse ferveur.

La chambre dans laquelle Tom se trouvait avait été nouvellement remise à neuf; le vernis des boiseries avait l'éclat d'une couche récente; le plafond fraîchement badigeonné, les meubles passés à l'encaustique, le lustre du tapis qui couvrait le parquet et dont les fleurs se détachaient en relief, tout portait les traces d'une complète et habile

restauration. Les boiseries de l'alcôve qui occupait le fond de la chambre étaient sculptées. Le long de la frise s'enroulaient en guirlandes des armes de toute espèce, sabres, claymores, lances antiques, et aussi ces légers boucliers ronds et garnis de peau dont les hihglanders se servaient. Au milieu de cette panoplie, le ciseau de l'artiste avait dessiné une couronne royale, supportée par deux léopards, et sur cette couronne une rose qui peut-être, dans la pensée du sculpteur, devait rappeler la rose de la maison d'York. Les rideaux d'attache à la frise étaient façonnés d'une étoffe de damas mipartie soie et or, et enveloppaient dans les ombres de leurs plis massifs un superbe lit de parade, orné, comme il convenait, de ses courtines et d'un couvre-pied de brocart.

Tom examinait avec étonnement tous les riches détails que nous venons de décrire, et foulait avec une sorte de stupeur le tapis

moelleux qui s'étendait sous ses pieds, lorsqu'il aperçut devant lui l'homme mystérieux qui lui avait procuré un gîte si confortable. L'étranger tenait dans une de ses mains une bouteille poudreuse, et dans l'autre deux verres du plus beau cristal. Si Tom eût été aussi bon physionomiste que son guide était habile à composer ses traits, il eût remarqué que celui-ci, en entrant, avait eu soin de comprimer un sourire équivoque et de se composer un visage sérieux.

— Maintenant, dit l'étranger, vous ne me reverrez plus que demain ; mais j'ai pensé que nous ne devions pas déroger aux vieilles habitudes, et que vous ne refuseriez pas de boire un dernier verre de vin de France avec moi, avant de nous séparer.

Cette proposition, toute simple qu'elle était, réveilla vaguement dans l'esprit de Tom l'idée d'un piége. Depuis quelque temps il ressemblait à un homme qui mar-

che sur des fleurs et craint de rencontrer un serpent sous ses pas. En admettant que ses soupçons fussent fondés, il était difficile, pour ne pas dire impossible, de repousser sèchement la proposition qu'on venait de lui faire ; mais Tom se rappelait néanmoins avec défiance que pendant le souper l'étranger avait à peine mouillé ses lèvres, et il s'étonnait de cet amour un peu tardif pour le vin de France.

Sans prendre la peine de remarquer cette hésitation, l'étranger avait rempli les deux verres, et il présentait l'un des deux à notre jeune aventurier. Tom le prit, y porta ses lèvres et remarqua que l'étranger se contentait de le regarder faire.

— Mais buvez donc, monsieur, dit Tom.

— Qu'à cela ne tienne! dit l'étranger, et il vida son verre d'un seul trait.

Tom, à son tour, ne put faire autrement

que de vider le sien. L'étranger s'inclina et sortit. Quand Tom fut de nouveau seul, il reprit l'examen de la chambre qui était sienne pour cette nuit. Sur les quatre faces de la boiserie, de grands cadres dorés étaient alignés à distance égale les uns des autres et à cinq ou six pieds au-dessus du plancher. Mais les peintures que devaient contenir les cadres étaient couvertes de toiles, de façon qu'on eût dit des rideaux noirs dans des bordures d'or. Tom chercha vainement l'explication de cette singularité, et, las de poursuivre le mot d'une énigme insaisissable, il finit par se laisser tomber dans un vaste fauteuil, avec le parti pris d'un homme qui veut s'interroger, faire le bilan exact de sa situation, se demander enfin : Qui suis-je? où suis-je? où vais-je?

Tout en réfléchissant, Tom continuait à regarder machinalement la galerie des tableaux masqués, lorsqu'il lui sembla que

l'un d'eux s'agitait et que la partie du mur qui le supportait s'gitait aussi.

Pour la première fois Tom se souvint qu'il avait en sa possession une arme défensive, et porta vivement la main à la garde de son épée.

— Qui va là ? cria-t-il d'une voix plutôt effrayée qu'effrayante.

— Ne craignez rien ! lui répondit une voix douce qu'il reconnut aussitôt pour celle qui l'avait reçu à son arrivée. Vous êtes en sûreté ici, reprit la vieille dame, après avoir refermé la porte secrète par laquelle elle venait de s'introduire ; vous n'avez aucun péril à redouter. Il y a longtemps que je vous attendais, et depuis un mois j'ai renvoyé tous les domestiques qui auraient pu vous trahir ou vous compromettre par leurs indiscrétions ; il n'y a en ce château que moi et un vieil intendant dont je réponds comme de moi-même. Outre cela, grâce au

rôle que je joue dans cette contrée, vous êtes à l'abri de toute investigation : je passe pour une excellente whig, et le plus furieux Hanovrien se garderait bien de suspecter lady Mitliden. Lady Mitliden est mon nom, ajouta la vieille dame, et je serais bien heureuse de penser que ce nom-là ne vous est pas tout à fait inconnu. Si votre illustre père a daigné quelquefois m'octroyer généreusement un de ses souvenirs, il aura pu vous dire que lady Mitliden a toujours été et sera toujours la plus humble, mais aussi la plus fidèle servante de votre royale maison.

Tom n'avait pas, ne pouvait pas avoir la volonté d'interrompre son interlocutrice. Les paroles qu'il entendait ressemblaient pour lui à ces bruits vagues qu'on entend en rêve ; il en percevait le son sans en déchiffrer le sens. Cependant comme lady Mitliden s'était arrêtée et gardait le silence, il laissa

tomber machinalement un mot qui exprimait son embarras et son étonnement.

— Madame ! murmura-t-il.

— Je vous comprends, reprit vivement lady Mitliden, se méprenant sur le sens de cette interruption, et je me suis déjà adressé les reproches que vous voulez me faire. J'avais promis de respecter votre incognito et de garder religieusement le secret qui m'a été imposé. Mais il m'est impossible de refouler les sentiments qui m'animent et d'imposer silence à la voix de mon cœur ! Je suis venue à vous malgré ma promesse, j'ai voulu vous voir, vous parler, et maintenant je suis à moitié satisfaite. Voulez-vous que je me retire, ou accorderez-vous à votre obscure servante la permission d'achever ce qu'il lui reste à vous dire ?

— Achevez, madame, dit gravement Tom, qui, revenu de sa première suprise, se dressait par degrés sur ses talons, comme un

homme qui s'apprête à escalader toutes les hauteurs de la terre.

Lady Mitliden se recueillit quelques instants, et elle reprit en donnant à ses paroles l'accentuation du dévouement le plus pur, de l'enthousiasme le plus chaleureux :

— Prince !

— Prince? répéta intérieurement Tom, pendant que lady Mitliden s'arrêtait sur ce mot avec une intention marquée d'humilité, d'abnégation et de respect.

— Prince, répéta la vieille dame, il est enfin arrivé ce jour que j'appelais depuis si longtemps de mes vœux ; et béni soit Dieu qui m'a donné la consolation de voir le fils du roi d'Écosse de retour dans le pays de ses pères ! Bientôt, je l'espère, vous aurez reconquis la haute position dont l'injustice et l'usurpation vous ont dépouillé ; bientôt vous aurez quitté le nom obscur que vous portez depuis votre enfance, pour reprendre

le nom glorieux de vos ancêtres; bientôt votre vaillante épée aura dissipé tous les ennemis de votre sainte cause et rendu à l'Écosse le bonheur et la gloire ! Prince, la mission que vous allez accomplir est grande, mais aussi elle est difficile ! Pour la mener à bien, vous aurez besoin du dévouement de tous, riches et pauvres, grands et petits. Je ne suis qu'une femme, et ce que je puis pour votre cause est peu de chose ; mais il me sera doux de remplir mon devoir de bonne Écossaise, et j'espère que vous ne repousserez pas ma modeste offrande.

Lady Mitliden délia les cordons d'une bourse en tapisserie qu'elle avait jusque-là tenue cachée dans sa main, et la présentant respectueusement à notre héros, elle ajouta :

— Prince, voilà cent guinées ; cette somme est le fruit de dix années d'économies. Prenez-les pour vous aider à subvenir aux frais de votre entreprise. Ne me remerciez pas,

prince ; je ne mérite pas vos remercîments : seulement, il m'est doux de penser qu'un jour, quand vous serez assis sur le trône de vos pères, vous accorderez quelquefois un souvenir à cette vieille Écossaise qui vous a reçu dans son château et qui a été la première à vous offrir l'hommage de son respectueux dévouement.

La surprise de Tom était au comble. Il brûlait du désir de questionner lady Mitliden et de lui demander des renseignements précis sur lui-même. A quel titre était-il prince ? De quelle glorieuse entreprise voulait-on lui parler ? Comment parviendrait-il à remonter sur le trône de ses pères, de ses pères qu'il ne connaissait pas ? Toutes ces questions, Tom se les posait à lui-même sans oser les formuler à haute voix. Il était dans la situation d'un homme qui ne veut pas paraître ignorer ce qu'il est supposé savoir, et il aimait mieux accepter sa desti-

née sans la comprendre que de la gâter en voulant la déchiffrer. Les ténèbres qui s'épaississaient autour de lui se dissiperaient sans doute d'elles-mêmes ; il ne fallait que prendre patience et remettre à un autre moment le chapitre des éclaircissements. Tom prit donc le parti des gens faibles et crédules, qui ne demandent pas mieux que de se laisser tromper et se taire. Après tout, était-il trompé ? La vieille Marthe ne lui avait-elle pas répété à plusieurs reprises : « Tu seras riche et puissant un jour ! » Les paroles équivoques de lady Mitliden ne s'appliquaient-elles pas parfaitement à ses antécédents ? N'avait-il pas vécu longtemps dans l'obscurité et porté un de ces noms banals qui peuvent servir à cacher le mystère d'une illustre origine ?

Dans cette dernière hypothèse, master Cromby avait l'emploi du traître, et Tom n'était pas homme à s'arrêter devant la

crainte de suspecter à faux la loyauté de son ancien patron. — « Après tout, murmurait-il intérieurement, j'ai toujours pensé que master Cromby me cachait à dessein mon véritable nom ! Le coquin aura été payé par mes ennemis pour m'entretenir dans l'ignorance de ma destinée légitime, et sans doute lady Mitliden veut parler de ces ennemis encore intéressés à ma perte, quand elle me représente les dangers attachés à l'œuvre glorieuse que je vais entreprendre. »

Tous ces idées se pressaient pêle-mêle dans la cervelle de Tom, et peut-être même n'avaient-elles pas la netteté de développement qu'elles ont prises sous notre plume. Littéralement, il voyait trouble et ses suppositions s'agitaient dans son esprit comme des fantômes dans le brouillard d'une nuit d'hiver. D'ailleurs il n'avait pas le temps de coordonner les mouvements contradictoires de son imagination ; lady Mitliden était de-

vant lui, attendant une réponse aux paroles qu'elle venait de prononcer en dernier lieu et avec une émotion si vraie. Tom se décida à faire une réponse diplomatique, c'est-à-dire qu'il prit la bourse, sans mot dire, et la faufila entre sa ceinture et son kilt.

Lady Mitliden s'inclina humblement pour prendre congé du prince qui venait de combler ses vœux les plus chers en ne refusant pas ce qu'elle appelait sa modeste offrande. Mais, avant de s'éloigner, elle reprit :

— Prince, permettez-moi de vous adresser encore un mot : vous êtes ici chez vous, veuillez avoir la bonté de vous en souvenir. Tout ce qui est ici vous appartient; les meubles de cette chambre ont été copiés sur ceux que j'ai vus autrefois dans la chambre de votre père, à White-Hall; j'ai fait sculpter votre chiffre et vos armes sur la frise de cette alcôve; enfin vous n'avez qu'à ôter les toiles qui couvrent ces tableaux, et

vous serez au milieu de vos ancêtres.

Lady Mitliden s'inclina de nouveau avec le plus profond respect, et comme Tom avançait sa main vers elle avec l'intention de la reconduire, la vieille dame prit cette main et la baisa avec toute l'ardeur du loyalisme le plus enthousiaste. Alors elle se retira en marchant à reculons et disparut derrière la porte secrète, après s'être inclinée une troisième fois.

— Qui suis-je? se demanda Tom à haute voix quand il fut seul, et en se tâtant pour constater son identité; tout ceci est-il un rêve ou une réalité? Voyons donc mon chiffre, voyons donc mes armes!

Il monta sur une chaise pour atteindre à la frise de l'alcôve, dont il ne pouvait point d'en bas distinguer assez nettement les sculptures. Ces sculptures reproduisaient, outre les armes d'Angleterre, le dessin d'une médaille frappée depuis une vingtaine d'an-

nées et dont voici la description exacte : un enfant assis dans un berceau et tenant dans chacune de ses mains un serpent qu'il étrangle entre ses doigts serrés ; plus bas, la légende : *Monstris dant funera cunæ ;* plus bas encore, le chiffre C. E., encadré dans un écusson supporté par deux griffons ailés.

Tom examina attentivement les différents détails qui pouvaient l'aider (au moins l'espérait-il ainsi) à débrouiller le chaos de ses souvenirs. Malheureusement il ne savait pas assez bien le latin pour comprendre le sens de la légende, et quant aux lettres qui formaient le chiffre, il lui était impossible encore de s'en faire l'application.

Tom mit pied à terre, décidé à poursuivre son enquête. Il jeta les yeux sur les grands cadres couverts de toile grise qui contenaient, selon lady Mitliden, les portraits de ses aïeux ; et en ce moment on eût pu traduire trivialement ses réflexions intérieures

par ces mots : Je ne serais pas fâché de connaître mes aïeux. En conséquence, il débarrassa lestement de leurs chemises les cadres mystérieux, et il fut presque effrayé de la multitude d'images guerrières qui s'offrait à ses yeux. Tous ceux que le pinceau avait reproduits étaient des hommes robustes bardés de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, et appuyés qui sur une lance, qui sur une épée, qui sur une claymore. Au bas de chaque portrait on lisait un nom, une légende et le titre des dignités qui avaient appartenu au guerrier en peinture. Ainsi, au bas du portrait d'un homme remarquable par son air farouche et par la barbe inculte qui lui cachait à moitié le visage, on lisait *Robert Bruce, roi d'Écosse.*

Plus loin, et comme pour faire contraste avec cette image des temps héroïques, apparaissait un homme de moyenne taille vêtu simplement et ayant plutôt l'air d'un bour-

gedis que d'un personnage couronné. Celui-ci pourtant avait deux couronnes au lieu d'une, et sous ses pieds on découvrait cette inscription : *Jacques Ier, roi d'Angleterre et d'Écosse.*

L'un des portraits qui fixa pendant quelque temps l'attention de Tom était celui d'un homme couvert de son armure et dont la physionomie se faisait remarquer par un air de profonde tristesse. Le nom qui se trouvait au bas de ce tableau était celui de Jacques III, et autour du nom s'enroulait en guirlande cette légende expressive : *Bis venit, vidit, non vicit, flensque recessit.*

Évidemment cette légende faisait allusion aux deux expéditions de Jacques III, dont la dernière avait été si désastreusement conduite en 1715 par le brave mais inhabile comte de Mar.

En examinant un à un tous les personnages qui composaient cette galerie de rois,

Tom fut véritablement étourdi: Roi d'Écosse ! roi d'Écosse ! roi d'Écosse ! répétait-il à chaque fois qu'il dépouillait un cadre de son enveloppe. Puis son étourdissement faillit aller jusqu'à l'ivresse, lorsqu'il fixa les yeux sur le portrait qui s'offrit à lui le dernier. Ce portrait en pied était celui d'un jeune homme de vingt-cinq ans environ, qui portait exactement le costume que Tom portait lui-même. Comme Tom, il avait le plaid de tartan, le kilt des montagnes, les brogues de cuir non tanné, et la croix de Saint-André. Ainsi vêtu et avec ses cheveux blonds qui tombaient en boucles sur ses épaules, ce jeune homme ressemblait à Tom presque à s'y méprendre. Sur le tranchant de la claymore que le jeune homme tenait dans sa main, l'artiste avait écrit deux noms : *Charles-Édouard !* Cette étrange coïncidence frappa vivement Tom. D'abord il examina comparativement tous les détails du costume re-

présenté sur la toile et de celui qu'il portait, pour s'assurer de leur exacte conformité. Ensuite il se posa devant une glace, afin d'établir la même comparaison entre ses traits et les traits inanimés de sa copie. Le résultat de cette double épreuve fut cette conclusion :

— Je suis donc Charles-Édouard ! Et comme l'a dit fort bien la noble dame qui s'appelle modestement ma servante, je suis ici au milieu de mes aïeux ! Mes aïeux étaient rois d'Écosse !

Le lecteur se rappelle ce porteur d'eau que le calife Haroun-al-Raschid trouve un jour endormi dans les rues de Bagdad, et fait emporter dans son palais. Que le réveil du pauvre diable dut être sublime de bouffonnerie ! Le voilà mollement étendu sur un magnifique divan. Près de lui sont alignés deux rangs d'esclaves qui attendent respectueusement ses ordres. Il demande ses ha-

bits, ses habits de la veille, tout déchirés et souillés de boue : on lui apporte un magnifique turban, semé de pierres précieuses, un caftan garni d'émeraudes, une pelisse du plus beau travail et des pantoufles à faire envie au calife lui-même. Il a faim : voici qu'une table magnifiquement servie et couverte de mets odorants se dresse devant lui comme par enchantement. Il veut boire : on lui verse à pleine coupe une liqueur exquise, à lui qui s'était grisé la veille de mauvais opium. Le pauvre diable se demande à peu près comme Sosie : « Suis-je bien sûr d'être moi? » Ses idées s'embrouillent, sa tête déménage : porteur d'eau, mon ami, vous deviendrez fou infailliblement!

Il en était à peu près de Tom comme du porteur d'eau de Bagdad. Étourdi et comme ivre, il s'était de nouveau laissé tomber dans un fauteuil. Des horizons inconnus se déroulaient à ses yeux, de fantastiques mer-

veilles se promenaient pêle-mêle dans tous les coins de son imagination ; couronnes et sceptres dansaient devant lui. Il répétait, mais cette fois avec une sorte d'égarement, les mots sacramentels de la prophétie de Marthe : « Tu seras riche et puissant un jour ! »

Cependant cet état d'ébranlement cérébral ne dura pas longtemps. Au grand étonnement de Tom, une espèce de frisson léthargique s'insinua dans tous ses membres ; ses yeux se fermaient malgré lui, sa tête appesantie s'affaissait sur ses épaules, en dépit de ses efforts pour la maintenir.

— Oh ! le vin que l'étranger m'a fait boire ! s'écria-t-il presque en sursaut, et déjà succombant à l'engourdissement qui paralysait tout son être. Si pourtant j'avais bu du poison !

Tom agita encore faiblement sa main crispée, puis il laissa tomber sa tête sur le

coussin, et l'on n'entendit plus que le bruit régulier d'une haleine paisible. Le roi d'Écosse en perspective dormait d'un sommeil aussi profond que le plus obscur bourgeois des trois royaumes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

En ce moment, l'étranger, qui jusqu'ici semble jouer le principal rôle dans les événements que nous racontons, entra doucement, et après avoir contemplé quelque temps Tom endormi, il s'approcha de lui sur

la pointe du pied, le souleva dans ses deux bras et l'alla déposer sur le lit de parade. Cela fait, il tira avec soin les rideaux de façon à cacher complétement le dormeur et se retira comme il était venu. Au bout de quelques instants il rentra suivi de sept personnages vêtus comme lui et dont il eût été impossible de définir la condition.

Ces sept hommes étaient les chefs des principaux clans jacobites, c'est-à-dire, outre le vieux lord Lovat et le jeune Lochiel, que nous avons déjà nommés, Clanranald et Boisdole son frère, Donald de Sleat et le lord de Macleod, les deux plus riches propriétaires de l'île de Skie, et enfin le chef du clan des Stewarts, ou Stuarts. Pendant que les nobles highlanders s'asseyaient et formaient un cercle dont l'étranger occupait le centre, un simple montagnard, le seul de tous qui portât le costume national, se plaçait debout, sa claymore en main, sur le seuil de la

porte, comme pour défendre le passage et protéger le secret de la délibération qui allait avoir lieu. Ce simple montagnard n'était autre que notre vieille connaissance, le héros de l'auberge de la Hache du Lochaber, le compagnon intrépide du gigantesque Diksdale, le brave et loyal Burke.

— Monsieur, vous voyez que nous sommes gens de parole, dit le premier le vieux lord Lovat en fixant sur l'étranger son regard perçant qui révélait les habitudes cauteleuses et l'excessive finesse de ce Mohican des montagnes de l'Écosse. Nous vous avions promis de venir : nous voici. Mais permettez-moi de vous prévenir que cette réunion sera la dernière, et que pour mon compte je ne veux plus exposer ma vie dans l'intérêt d'une cause dont jusqu'ici vous êtes le seul agent responsable. Je ne prétends pas suspecter votre loyauté, entendez-vous, sir Murray ; mais n'est-il pas extraordinaire que

depuis quinze jours vous nous reteniez dans ces contrées, au milieu de mille périls, en nous persuadant que le prince est débarqué et qu'il veut nous voir, ne fût-ce que pour entendre de notre bouche les objections que nous opposons à ses desseins? Êtes-vous en mesure ce soir de tenir votre promesse si souvent démentie par l'événement? Le prince est-il réellement débarqué sur sa terre d'Écosse? Où se cache-t-il? Nous irons le chercher et nous lui porterons respectueusement les conseils de notre expérience. Mais ne comprenez-vous pas, sir Murray, que nous ne pouvons pas exposer plus longtemps notre liberté et notre vie sur la foi d'un homme...

Lord Lovat s'arrêta. L'astucieux vieillard affectait très-souvent de suspendre une phrase commencée, comme pour chercher ses mots, mais en réalité pour dissimuler sous une apparence de bonhomie la cruauté

de ses réticences. Celle qu'il venait de se permettre offensa vivement l'étranger, à qui nous restituerons désormais son véritable nom.

— Que voulez-vous dire, milord ? demanda sir Murray de Broughton en rougissant.

— Rien qui ne soit honorable pour vous, monsieur, répliqua lord Lovat, qui ne jouait jamais le rôle d'agresseur sans avoir ménagé d'avance ses moyens de retraite ; laissez-moi achever ma phrase et en rétablir le véritable sens. D'un homme, voulais-je dire, très-honorable, mais qui enfin n'a que sa valeur personnelle, et n'a sans doute pas la prétention de représenter suffisamment le fils de Jacques III.

La figure de sir Murray avait repris son calme habituel, et la rougeur qui l'avait un instant couverte s'était rapidement effacée.

— Ce que vous dites, milord, est parfai-

tement raisonnable, répondit-il avec un sang-froid qui n'avait d'égal que le sang-froid de lord Lovat, et je confesse que je me suis trop hâté d'interpréter le sens de votre pensée. Quant à ces questions que vous m'adressez, milord, avant d'y répondre je désire connaître les intentions précises de ceux qui m'écoutent. Pour les vôtres, milord, je les connais déjà.

— Et moi aussi, je connais les vôtres, dit lord Lovat toujours impassible. En prolongeant cette délibération, vous voulez encore gagner du temps, nous leurrer encore une fois à l'aide de fausses espérances, et finir par nous dire : « Le prince n'est pas encore arrivé, mais attendez quelques jours, il arrivera. » Nous avons assez attendu, sir Murray ; voilà l'opinion de ceux qui vous écoutent.

— Vous n'attendrez pas plus longtemps, milord.

Ces paroles, prononcées par sir Murray de Broughton avec une assurance mêlée de colère, causèrent dans l'assemblée ce frémissement que produit l'attente d'un grave événement.

— Le prince est-il ici ? demanda le jeune Lochiel, qui, malgré son parti pris d'impassibilité, se sentait déjà ému à l'idée de cette supposition.

Sir Murray de Broughton ne répondit pas à cette question, mais il s'approcha de l'alcôve et en tira brusquement les rideaux.

Tom conservait toujours l'attitude que sir Murray de Broughton lui avait fait prendre ; il était couché sur le côté, la tête penchée un peu en avant, et le visage tourné vers les spectateurs. Sa main droite reposait sur son cœur, tandis que sa main gauche semblait s'appuyer sur la garde de son épée. Ses cheveux blonds ruisselaient en cascades soyeuses autour de son col et jusque sur ses

épaules, et l'ombre de ses longs cils abaissés donnait à son visage une expression de sérénité charmante.

Ce spectacle parut causer une vive émotion aux nobles highlanders, et lord Lovat lui-même ne put s'empêcher de la partager. L'aspect de ce jeune homme endormi et confiant leur rappelait mille souvenirs tristes et doux, et ressuscitait en eux le sentiment toujours si vivace de leur vieille nationalité écossaise. Ce jeune homme, c'était le dernier rejeton d'une race de rois légitimes, c'était le dernier représentant de l'Écosse indépendante et glorieuse, et comme pour mieux parler à leur imagination, on eût dit que ce jeune homme avait voulu résumer dans son costume toutes ces légendes héroïques, toutes ces superstitions des temps écoulés, toutes ces chères et fraîches illusions, qui vivaient encore au cœur de tous les Écossais. La croix de Saint-André, le plaid de tartan

et l'épée, signifiaient la royauté, la patrie, la gloire.

— Vos intentions sont toujours les mêmes ? demanda sir Murray de Broughton au jeune Lochiel, dont l'émotion paraissait plus vive encore que celle de ses compagnons. Quand votre prince vient vous confier sa fortune et sa tête, abandonnerez-vous l'une et livrerez-vous l'autre aux Anglais, qui la payeraient au poids de l'or ? N'êtes-vous plus le petit-fils d'Évan Caméron ?

Ces paroles firent tressaillir douloureusement le jeune chef. Il porta vivement la main à ses yeux pour contenir une larme près de s'échapper ; mais raffermissant sa voix autant que possible, il répondit à sir Murray :

— Ce que je vous ai dit, je suis prêt à vous le répéter : nous ne pouvons plus rien pour la cause des Stuarts. Sans le secours du gouvernement français toute tentative de

restauration serait une folie inutile et coupable!.

— Ainsi le petit-fils d'Évan Caméron, reprit sir Murray avec une généreuse chaleur, refuse de combattre sous les drapeaux du fils de Jacques III! Le jeune Lochiel craint de verser inutilement quelques gouttes de son sang pour une cause qui compte des martyrs dans sa famille; cela est-il vrai? Est-il possible! continua sir Murray en prenant la main du jeune chef qui trembla dans la sienne. Quoi! c'est vous qui vous chargerez de répéter froidement à votre prince : « L'Écosse ne peut plus rien pour vous, les Écossais n'ont plus de sang à répandre en votre nom! » Et si le prince s'éveillait en ce moment, s'il se dressait devant vous, s'il vous disait comme il vous le dira : « Ne « suis-je plus votre prince, votre compa- « triote, votre ami? Abandonnez-moi donc, « puisque vous le voulez. Je combattrai, je

« triompherai ou je mourrai sans vous. J'ai « déjà autour de moi quelques amis ; encore quelques jours, et avec eux j'arbore « l'étendard royal et j'annonce à la Grande-« Bretagne que Charles Stuart est venu réclamer la couronne de ses ancêtres, prêt « à vaincre ou à périr. Lochiel, dont mon « père m'avait si souvent vanté la fidèle « amitié, peut rester chez lui. Il apprendra « par la gazette le sort de son prince. »

Sir Murray s'interrompit pour laisser le temps à la sanglante ironie qui terminait cette prosopopée de s'enfoncer jusqu'au cœur du jeune Lochiel, puis il reprit avec entraînement :

— Eh bien ! si le prince vous parlait ainsi, que lui répondriez-vous ?

— Je ne sais ! balbutia le jeune chef ; mais je ne veux pas avoir à lutter contre ma propre faiblesse, ajouta-t-il après une pause. En conséquence, je n'attendrai pas le réveil

de son altesse royale : je vous charge de lui remettre cette protestation, que presque tous les chefs de clans ont signée avec moi, et qui contient l'expression respectueuse, mais sincère, de nos résolutions immuables.

La protestation que le jeune Lochiel présentait à sir Murray exprimait sommairement la résolution, prise en effet par la grande majorité des chefs de clans, de ne pas armer un seul homme si Charles ne venait pas en Écosse avec des troupes régulières.

Le vieux lord Lovat donna le premier son assentiment à la détermination que le jeune Lochiel venait de prendre ; Clanranald et Boisdole, son frère, l'imitèrent. Sir Murray jeta alternativement les yeux sur tous les assistants ; au lieu de l'enthousiasme qui les avait un instant animés, il ne trouva plus sur leurs figures que l'expression d'une compassion stérile et d'un dévouement sans efficacité.

— O mon prince! est-il donc décidé, s'écria-t-il, que dans toute l'Europe tu ne trouveras pas un seul homme prêt à s'armer pour ta défense!

En parlant ainsi, il continuait à promener son regard autour de lui. Ce regard s'arrêta sur Burke, qui depuis le commencement de la scène avait donné les marques de la plus vive sensibilité. Le montagnard serrait la poignée de sa claymore comme s'il eût été prêt à marcher au combat; ses yeux brillaient, sa bouche se crispait, sa belle et noble figure respirait l'entraînement belliqueux, l'élan chevaleresque.

— Et vous, dit sir Murray, qui avait remarqué l'agitation extraordinaire du montagnard, ne combattrez-vous pas pour votre roi?

— Oui! oui! répondit Burke; et quand bien même je serais le seul dans Albyn qui tirerais l'épée, je serais prêt à mourir pour mon roi et pour la bonne cause.

Ces énergiques paroles du montagnard opérèrent une rapide et puissante diversion en faveur de Charles-Édouard. Les chefs de clans furent entraînés, et l'étincelle électrique échauffa lord Lovat lui-même.

— Et moi aussi, s'écria le jeune Lochiel, je partagerai la destinée de mon prince, heureux ou malheureux; et ainsi feront tous ceux sur qui la nature ou la fortune m'a donné quelque autorité.

La joie avait reparu sur les traits de sir Murray; mais il était encore besoin de quelque adresse pour modérer l'ardeur de fraîche date des nobles highlanders. Ceux-ci parlaient d'attendre le réveil du prince; ils voulaient conférer avec lui sans délai. Sir Murray allégua à plusieurs reprises la fatigue excessive du prétendant, et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint un ajournement.

— A demain! lui dirent les chefs écos-

sais, après s'être inclinés en passant devant Charles-Édouard.

— A demain ! répondit sir Murray.

Et quand il fut seul, il ajouta en regardant Tom, qui dormait toujours :

— A demain !... Dieu veuille que d'ici là j'apprenne du nouveau ! Demain, il serait impossible de répéter la scène que nous avons jouée ce soir.

Le lendemain, quand Tom s'éveilla, il avait la tête lourde et ne parvint pas sans effort à mettre en ordre ses souvenirs de la veille. Cependant la vue de la chambre dans laquelle il se trouvait, et surtout des tableaux dont il avait passé la revue, lui rendit peu à peu le sentiment de la situation, sentiment que l'entrée de lady Mitliden fortifia bientôt.

— Prince, dit la noble dame, en l'absence de mes domestiques, que j'ai renvoyés, et dans la nécessité où se trouve mon inten-

dant d'avoir continuellement l'œil sur les issues de cette demeure, j'aurais peut-être dû me charger moi-même, et toute seule, des soins que réclame le service de votre table ; mais je n'ai plus ma vivacité de vingt ans, et votre altesse royale pourrait s'impatienter de ma lenteur. Permettez-moi de vous présenter une jeune fille, ma filleule, que j'ai fait venir de la ville voisine, et qui vous servira pendant les quelques jours que votre altesse passera probablement ici. Encore faut-il que cette jeune fille vous agrée pour que je la garde.

— Présentez-la-moi, dit Tom avec le plus grand sérieux.

Sur un signe de lady Mitliden, une jeune fille entra, la tête baissée et le regard fixé à terre. On l'avait probablement prévenue qu'elle allait se trouver en face d'un illustre personnage, et elle comprenait d'instinct que les grands sont comme le soleil, qu'on

ne peut regarder en face. Pour Tom, qui n'avait pas les mêmes raisons de discrétion révérencieuse, il venait de jeter les yeux sur la personne chargée du service de sa table, et sa figure accusait un embarras étrange. Dans la jeune fille si timide et si craintive qui baissait les yeux devant lui, il avait reconnu miss Ketty en personne.

— Eh bien ! prince ? demanda lady Mitliden, sollicitant par cette interrogation l'agrément de son hôte.

Tom, dont l'embarras redoublait, ne savait que répondre. Il pensait très-judicieusement que s'il articulait une parole, Ketty allait le reconnaître, et il sentait vaguement que le coup de théâtre qui suivrait cette reconnaissance ne pouvait avoir rien de flatteur pour sa vanité. Son silence ne le sauva pourtant pas. Lasse de compter les fleurs du tapis que foulaient ses pieds, miss Ketty avait fini par lever les yeux, et son regard

rapide comme l'éclair avait enveloppé Tom de la tête aux pieds. La figure bouleversée de celui-ci, son attitude gênée, son costume, la décoration qui brillait sur sa poitrine, l'épée qu'il portait au côté, rien ne lui échappa. D'abord l'étonnement la rendit muette, mais une fois le premier moment passé, une vive hilarité se manifesta dans les plis de sa bouche ; et cédant à son irrésistible besoin d'expansion, elle s'écria en poussant un de ces immenses éclats de rire par lesquels Nicole salue le bourgeois gentilhomme en costume de marquis :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? pourquoi êtes-vous déguisé de la sorte, monsieur Tom ? Par saint André, votre ancien patron, master Cromby, l'apothicaire, rirait bien s'il vous voyait dans cet accoutrement !

Un nouvel éclat de rire empêcha miss Ketty de continuer.

Sous le coup de ces exclamations précipi-

tées, Tom pâlissait et rougissait tour à tour. Pour lady Mitliden, elle perdait absolument la tête, et son étonnement égalait sa fureur.

— Qu'a donc cette petite sotte? disait-elle en lançant sur miss Ketty des regards courroucés. Oh ! mon Dieu ! quelle irrévérence ! quel crime ! Traiter ainsi le prince dans ma maison !

Et elle continua en s'adressant à Tom d'un ton suppliant :

— Prince, je supplie votre altesse de croire que je suis complétement étrangère à tout ce qui se passe. Certainement, si j'avais pu prévoir un pareil scandale, je me serais bien gardée d'introduire auprès de votre altesse cette malheureuse, qui ne sait que rire et blasphémer.

— Voilà que je blasphème ! dit miss Ketty en exagérant le son naturellement aigre de sa voix. Voyons, murmura-t-elle, de quel

prince voulez-vous parler? Est-ce de monsieur? Mais monsieur n'est pas plus prince que je ne suis reine. Monsieur se nomme Tom. Hier encore il était apothicaire et chargé de nettoyer tous les matins les carreaux de la boutique. Cela n'est-il pas vrai? Répondez-moi donc, monsieur Tom? Ne voulez-vous pas me reconnaître? Alors il fallait me prévenir.

— Sortez! dit lady Mitliden avec énergie.

— Je désire parler sans témoins à cette jeune fille, dit Tom, qui venait enfin de prendre un parti.

— Quoi! prince, vous voulez descendre jusqu'à parler *vous-même* à cette petite effrontée! objecta lady Mitliden avec étonnement. Toutefois, si cela convient ainsi à votre altesse...

— Cela convient ainsi à mon altesse, dit Tom gravement.

—Son altesse! répéta ironiquement Ketty.

— Miss Ketty, reprit Tom quand lady Mitliden se fut retirée, je veux bien me rappeler que j'ai eu autrefois quelque affection pour vous; mais il n'en est pas moins vrai que vous venez de commettre une grave imprudence. Parce que vous m'avez connu dans une position humble et indigne de moi, est-ce une raison pour me traiter aussi peu convenablement que vous l'avez fait? Sávez-vous si ma position n'est pas changée et si je n'ai pas droit maintenant à votre respect?

Ici miss Ketty lança un nouvel éclat de rire à travers l'allocution de notre prétendant.

— Silence! continua Tom sévèrement, si vous ne voulez pas que je vous punisse cruellement de votre manque de savoir-vivre. Il serait imprudent peut-être de vous renvoyer d'ici, et dans la position délicate où je me trouve placé, vos indiscrétions

pourraient me compromettre. Mais on peut vous enfermer dans ce vieux château. Ne me forcez pas, miss Ketty, à user de rigueur, et écoutez-moi. Vous devez oublier que vous m'avez connu : si lady Mitliden vous interroge, répondez-lui qu'une vague ressemblance a causé votre méprise. Enfin, obéissez-moi, servez-moi et taisez-vous. A ces conditions, miss Ketty, mais seulement à ces conditions, je puis encore vous pardonner.

Le ton flegmatique de Tom, ses menaces d'emprisonnement, avaient fini par opérer une réaction ; miss Ketty devenait plus sérieuse.

— Prenez-vous l'engagement de vous conformer à mes ordres ?

— Je le prends, dit miss Ketty.

Promesse téméraire, et que la jeune fille ne pouvait pas tenir. L'envie lui prit de jeter un nouveau regard sur Tom, et tout son sérieux s'évanouit :

— Vous êtes incorrigible, miss Ketty, reprit Tom avec mauvaise humeur; est-ce ainsi que vous remplissez vos promesses?

— Qu'on me mette en prison, soit, dit miss Ketty entre deux éclats de rire; je ne pourrai jamais vous prendre pour une altesse.

Tom rappela lady Mitliden et lui dit :

— Mademoiselle est décidément folle; ma volonté est qu'on la tienne enfermée jusqu'à nouvel ordre.

Celle-ci conduisit l'incorrigible rieuse dans un petit cabinet qui servait de fruitier et l'y enferma. La prisonnière d'État ne s'y trouva pas mal, car une demi-heure après son incarcération, elle riait encore de toute la force de ses poumons.

La foi de lady Mitliden n'avait pas été ébranlée par cette scène de reconnaissance bouffonne, et elle n'eut pas de peine à se figurer que la plus inexplicable des méprises avait

en effet causé le malheureux scandale dont elle avait été le témoin. Cette merveilleuse confiance de lady Mitliden était d'ailleurs autorisée par l'allégation si positive de sir Murray, qui lui avait dit la veille en lui présentant le highlander improvisé qu'il ramenait avec lui :

— Milady, voici celui que nous attendons depuis quinze jours. Seulement, je dois vous prévenir que le prince désire garder pour quelque temps encore le plus strict incognito, et vous le désobligeriez en ne gardant pas le secret que je vous confie.

Quand la vieille dame revint auprès de Tom, sa figure exprimait donc bien plus la tristesse du regret que le soupçon du doute, et celui-ci remarqua avec plaisir que sa loyale et généreuse hôtesse paraissait toujours disposée à le traiter avec la même considération qu'auparavant.

— Prince, dit-elle à Tom, le déjeuner de

votre altesse royale est prêt, et puisque la petite folle que je vous ai présentée s'obstine dans son inconcevable oubli des convenances, j'aurai l'honneur de vous servir moi-même.

— Et jamais prince n'aura été servi par des mains plus dignes et plus belles, ajouta galamment Tom en déposant un baiser respectueux sur la main de la vieille dame.

Précédé par son hôtesse, dont cette faveur précieuse avait doucement ému la vanité, Tom passa dans la salle à manger, où un déjeuner servi avec tout le soin et tout le luxe possibles l'attendait.

Avant que Tom prit la place à la table, dans un grand fauteuil couvert de velours d'Utrecht, lady Mitliden voulut encore donner à son prince une dernière marque du dévouement de son loyalisme.

— Prince, dit-elle, le couvert dont vous allez vous servir ne doit jamais servir qu'à

vous : toute l'argenterie qui couvre cette table vous appartient, et je vous supplie de permettre qu'elle fasse désormais partie de vos bagages. Peut-être vous sera-t-elle de quelque utilité pendant la guerre terrible que vous allez entreprendre.

C'était la première fois que le mot de guerre résonnait aux oreilles de Tom. Jusqu'à présent lady Mitliden avait parlé de dangers à courir, de hasards à éprouver, mais sans préciser exactement la nature de ces dangers et de ces hasards. En ce moment Tom éprouva plus que jamais le désir d'avoir des renseignements positifs, et regretta vivement que l'absence de l'étranger, qui mieux que personne devait savoir les secrets de l'avenir, se prolongeât si à contretemps. En attendant ces éclaircissements officiels, Tom prit le parti d'interroger lady Mitliden en dissimulant le but véritable de ses questions. Le mot de guerre l'avait ef-

frayé. Les instincts pacifiques de sa nature bourgeoise entraient en lutte avec les entraînements de son orgueil.

— Le métier de roi, pensait-il, a donc aussi son mauvais côté?

— Ainsi, vous croyez, demanda-t-il à lady Mitliden, que la guerre que je vais entreprendre offre de graves dangers?

— Vous savez cela mieux que moi, et sir Murray de Broughton n'a pas dû vous laisser ignorer les difficultés que vous rencontrerez sous vos pas.

Cette fois Tom faillit se compromettre en demandant à lady Mitliden quel était le personnage qu'elle venait de nommer. Heureusement un éclair de perspicacité lui montra l'inconséquence d'une pareille question. Il réfléchit que sir Murray de Broughton devait nécessairement être son guide de la veille, et il se contenta de répondre avec aplomb :

— Quelles que soient les difficultés que

nous ayons à surmonter, j'espère que nous les surmonterons avec l'aide de Dieu et l'assistance de ceux qui s'intéressent à ma cause.

Lady Mitliden, qui se tenait debout à quelque distance de Tom, s'approcha doucement du fauteuil où celui-ci se carrait, s'appuya sur le dossier et elle reprit mystérieusement :

— Peut-être ne me sied-il pas de me mêler des graves affaires qui vous occupent ; mais vous êtes si bon que je me sens presque le courage de commettre une indiscrétion. Vous avez vu vos plus puissants amis. Êtes-vous content de l'accueil qu'ils vous ont fait ?

Lady Mitliden faisait allusion à ce qui s'était passé pendant le sommeil de Tom. Celui-ci se retourna vivement et parvint, non sans effort, à refouler cette question qui lui venait naturellement sur les lèvres :

— De quels amis voulez-vous parler ?

— Le vieux lord Lovat, continua lady Mitliden, est un homme dont il est difficile de pénétrer les secrets desseins, mais votre altesse doit savoir combien il est essentiel d'avoir l'appui d'un personnage aussi influent dans nos montagnes, et possesseur d'une aussi grande fortune. Êtes-vous content du vieux renard?

— Du vieux renard?... Oui, assez content! dit Tom à tout hasard.

— Quant au jeune Lochiel, ajouta lady Mitliden, je suis bien sûre qu'à votre vue il aura chaleureusement exprimé les intentions généreuses d'un loyalisme éprouvé; vous pouvez compter sur lui comme sur vous-même, n'est-il pas vrai, prince? Le chef du clan des Stewarts, le chef du clan Ranald et Boisdole, son frère, Donald de Sleat et le laird de Macleod vous ont-ils aussi promis leur appui?

Les fils de l'imbroglio dont il était le mo-

bile pivot se resserraient de plus en plus autour de Tom, et lui ôtaient toute liberté d'agir et de parler. Dans cette perplexité, il se décida à employer un moyen pareil à celui dont Molière s'est servi pour donner un dénouement à son Impromptu de Versailles.

— Milady, dit-il doucement, vous plairait-il de me verser à boire?

La vieille dame se retira vivement, comme une personne qui vient de se brûler les doigts.

— Je comprends votre altesse, dit-elle à Tom en se pinçant les lèvres, et j'avoue que j'ai mérité la leçon que je reçois : il ne m'appartenait pas d'interroger votre altesse sur le résultat de négociations fort au-dessus de ma portée.

Depuis ce moment, la vieille dame n'ouvrit plus la bouche et s'occupa exclusivement de remplir le verre de Tom. Le silence durait depuis quelque temps lorsque le fi-

dèle intendant chargé de faire faction à la porte du château entra dans la salle à manger. Il parla à voix basse à sa maîtresse, et celle-ci lui répondit aussi à voix basse ; puis, comme Tom exprimait du regard le désir de connaître le sujet de ce mystérieux colloque, elle ajouta en s'adressant à lui et en élevant la voix :

— Prononcez vous-même. Mon intendant vient me prévenir qu'un voyageur se présente à la grille du château et réclame la permission de se reposer quelques instants. Ce voyageur est fatigué, et la poussière qui couvre ses vêtements atteste qu'il a fait à pied une assez longue route. Mon intendant ajoute qu'il n'a l'air ni d'un espion ni d'un vagabond, et que la noblesse naturelle de ses traits donne une certaine autorité à ses paroles. Dans un temps ordinaire, ces raisons seraient suffisantes, et Dieu merci, l'on sait que jamais lady Mitliden n'a refusé

l'hospitalité ; mais dans les circonstances critiques où nous sommes, la présence d'un étranger pourrait compromettre la sûreté de votre royale personne.

— Croyez-vous, milady?

— Je devine vos intentions, s'écria la vieille dame, qui se méprenait sur le sens de cette question, je reconnais la générosité de votre race! Comme tous vos ancêtres, en présence d'un malheureux à secourir, vous oubliez volontiers le soin de votre conservation. Il en sera du reste ce qu'il vous plaira, ô mon prince; vos volontés ne sont-elles pas des ordres? Voulez-vous que je laisse entrer le voyageur?

— Laissez entrer, dit Tom, que le généreux vin de France disposait à la compassion plus efficacement que sa royale origine.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

Au bout de quelques instants un jeune homme de vingt-cinq ans s'inclinait devant lady Mitliden d'un air modeste, mais qui ne manquait pas d'assurance. Il portait le costume des prêtres irlandais, le chapeau rond,

la perruque ornée d'une large tonsure, l'habit noir à la française, ouvert par devant et laissant voir les plis du jabot, la culotte de soie rattachée au-dessous du genou à l'aide d'une boucle d'acier bruni, les bas de laine et les souliers à boucles d'argent. La figure de ce jeune homme était belle, et malgré la légère altération causée par la fatigue, ses traits conservaient un grand air. Comme Tom, il avait le nez bien dessiné, les yeux du plus beau bleu, la bouche petite, l'ovale du visage parfaitement correct. La ressemblance eût été plus remarquable encore, si au lieu de la perruque qui s'aplatissait jusque sur ses yeux, il eût laissé flotter en liberté les magnifiques cheveux blonds dont quelques mèches rebelles voltigeaient autour de son front. Le jeune ecclésiastique avait en outre la beauté morale qui manquait à la physionomie de Tom; ses yeux étaient vifs, brillants, intelligents, et

la finesse des lèvres accusait, même quand elles étaient en repos, la grâce du sourire. L'expression générale de cette physionomie était plutôt gaie que triste, et cependant en l'examinant avec attention, on y remarquait ce je ne sais quoi mélancolique qui émeut le cœur et fait rêver l'imagination.

Le nouveau venu jeta un regard de complaisance sur l'excellent souper que Tom savourait, et dit à lady Mitliden d'une voix dont le timbre harmonieux était parfaitement en accord avec les grâces de sa figure :

— Je vous avoue, madame, que je suis très-fatigué et très-affamé ; je vous demanderai donc la permission de me reposer et de me fortifier en même temps.

En disant cela, et présumant que sa demande ne pouvait manquer d'être accueillie, le jeune ecclésiastique avait pris une chaise et s'apprêtait à s'asseoir vis-à-vis de

Tom, lorsque lady Mitliden lui posa vivement la main sur l'épaule, et lui dit avec une vivacité mêlée de colère :

— Que faites-vous donc, monsieur l'abbé ?

Le jeune homme regarda alternativement d'un air étonné lady Mitliden en courroux et Tom, qui se carrait silencieusement dans son orgueil ; puis il laissa retomber la chaise qu'il tenait et dit humblement à lady Mitliden dans un langage qui trahissait une certaine affectation :

— Si j'ai causé un scandale, madame, je suis tout prêt à m'en confesser et à vous demander l'absolution de mes fautes. Mais je suis sûr que monsieur ne demanderait pas mieux que de m'admettre à sa table.

— Silence, monsieur l'abbé, répliqua lady Mitliden, n'aggravez pas vos torts. Vous vous assoirez à votre tour à cette table, mais quand son... (elle allait dire son

altesse, mais elle reprit par prudence) quand monsieur l'aura quittée. Vous eussiez dû penser, monsieur l'abbé, que là où les femmes se tiennent debout, les hommes ne doivent pas s'asseoir.

Cette fois, l'Irlandais examina plus attentivement Tom qu'il ne l'avait fait jusqu'ici ; il cherchait le mot d'une énigme et se demandait quel pouvait être le personnage à la table duquel il était défendu de s'asseoir.

— Ma chère dame, dit Tom à lady Mitliden, je me reprocherais de mettre plus longtemps votre dévouement à l'épreuve. Je désire et au besoin j'exige que vous preniez du repos ; asseyez-vous, ma gracieuse hôtesse.

— Mais qui vous servira ? demanda la vieille dame.

— Parbleu ! monsieur l'abbé, dit Tom cavalièrement.

Le jeune prêtre recula d'un pas, et une vive rougeur couvrit sa figure.

— Moi, murmura-t-il. Mais ce mouvement de la fierté blessée n'eut que la durée d'un éclair; presque aussitôt ses traits reprirent leur sérénité.

— Il y a certains emplois modestes en apparence que les plus élevés d'entre les hommes ne rougiraient pas de solliciter, dit lady Mitliden d'un ton sentencieux.

La réflexion de la vieille dame fut suivie de cette exclamation que Tom répétait assez fréquemment depuis quelques instants :

— A boire!

L'abbé sourit, prit une bouteille entre ses cinq doigts aristocratiquement effilés, puis il remplit jusqu'aux bords le verre que Tom lui présentait.

Le vin de France continuait à produire ses effets : Tom commençait à s'humaniser et se sentait disposé à se montrer bon prince.

Aussi, après un moment de silence, il dit à l'inconnu :

— Il ne serait pas juste, monsieur l'abbé, de faire attendre plus longtemps votre appétit qui paraît pressé ; mettez-vous à table, je vous le permets.

Ici lady Mitliden poussa une exclamation de surprise, et comme le respect l'empêchait d'exprimer la douleur que lui causait une pareille violation des lois de l'étiquette, elle prit le parti de sortir pour n'être pas témoin de ce qu'elle regardait comme un scandale.

Lorsque les deux jeunes gens furent restés seuls, l'abbé ne s'occupa d'abord que de combler le vide de son estomac ; mais quand sa première faim fut apaisée, il parut examiner avec une secrète satisfaction le trophée militaire qui occupait le centre du pourtour de la salle à manger. Le costume que Tom portait fut aussi l'objet d'un exa-

men sérieux. La conversation s'engagea à la suite de cette double série d'observations. Pour reproduire cette conversation, nous demanderons à nos lecteurs la permission d'employer la forme dramatique et de mettre le nom des interlocuteurs en avant de chaque réplique.

L'ABBÉ *regardant Tom* (*à part*). — Voilà bien la plus singulière figure de grand personnage que j'aie rencontrée en ma vie! (*Haut.*) La décoration de cette salle, le costume que vous portez, tout me dit que je suis ici en pays ami; mais avant de m'en croire sûr, permettez moi, monsieur, de vous adresser une question.

TOM. — Je vous le permets.

L'ABBÉ. — Suis-je encore loin du château d'une excellente dame qu'on nomme lady Mitliden?

TOM. — Vous y êtes en ce moment même.

L'ABBÉ. — Cette dame qui vient de sortir était donc...

TOM, *l'interrompant.* — Lady Mitliden en personne.

L'ABBÉ, *à part.* — C'est singulier ! (*Haut.*) Et ne pourriez-vous pas m'apprendre où je pourrais rencontrer un de mes amis, un voyageur comme moi, sir Murray de Broughton ?

TOM, *avec étonnement.* — Vous connaissez sir Murray ? Eh bien ! celui que vous cherchez était hier ici, et je l'attends.

L'ABBÉ, *avec joie.* — Vous le connaissez donc aussi ?

TOM, *raillant.* — Un peu !

L'ABBÉ, *à part.* — En ce cas, je suis sauvé !

TOM, *à part.* — Cet homme est des miens.

L'ABBÉ, *haut.* — Maintenant, monsieur, je puis vous avouer que je ne suis pas ce

que je parais être ; le costume que je porte est un déguisement, et rien n'est plus opposé à la profession de prêtre que la profession que j'exerce.

TOM. — Vous êtes ?...

L'ABBÉ, *souriant.* — Soldat.

TOM. — Et au service de quel pays ?

L'ABBÉ. — De l'Écosse.

TOM. — Allons donc ! Ne savez-vous pas que l'Écosse n'a pas d'armée à elle, et que les Écossais qui portent les armes sont incorporés dans les régiments anglais !

L'ABBÉ. — J'appartiens cependant bien à l'armée écossaise, à celle qui s'organise secrètement, et qui n'attend plus que le signal pour lever l'étendard de l'indépendance : vous comprenez !

TOM, *se souvenant.* — Ah ! oui, oui ! Vous êtes de ceux qui veulent replacer le roi légitime au trône de ses ancêtres ; enfin ; vous tenez pour les Stuarts ?

L'ABBÉ. — Sans doute!

TOM, *gracieusement*. — C'est bien, mon ami, c'est très-bien! Voilà qui vous fait honneur! Et quand l'armée écossaise sera organisée, quel grade espérez-vous y obtenir? serez-vous bien brigadier?

L'ABBÉ, *gaiement*. — Oh! mieux que ça!

TOM, *se faisant tout à fait bon prince*. — Officier, peut-être? lieutenant?

L'ABBÉ. — Mieux que ça!

TOM. — Diable! vous avez de l'ambition, jeune homme! Mais êtes-vous bien sûr de votre capacité?

L'ABBÉ. — De ma capacité, non; mais de mon courage et de ma loyauté, oui.

TOM. — C'est quelque chose. Allons, n'en parlons plus. Vous voulez être et vous serez capitaine.

L'ABBÉ. — Mieux que ça!

Ici il se fait un moment de silence. La figure de Tom se rembrunit et exprime de

plus en plus la défiance. Au bout d'un moment la conversation se renoue de la manière suivante :

TOM, *les yeux fixés sur l'abbé.* — (*A part.*) Ce jeune drôle a un aplomb ! Je suis curieux de savoir jusqu'où son outrecuidance peut aller. (*Haut.*) Puisque le grade de capitaine ne suffit pas à votre ambition, vous espérez donc être colonel ?

L'ABBÉ. — Mieux que ça.

TOM. — Encore ! Général, peut-être ?

L'ABBÉ. — Mieux que ça.

TOM. — Ah ! par exemple !... voilà qui est trop fort, et il m'est avis que pour afficher des prétentions si hautes, vous avez bien peu de barbe au menton !... Voyons, que prétendez-vous être ? Répondez.

L'ABBÉ. — Vous ne devinez pas ?

TOM. — Non, parbleu ! Je ne devine pas. *Nouveau silence. L'abbé à son tour paraît embarrassé, et semble craindre de s'être*

imprudemment avancé. Il reprend enfin avec froideur et dignité : — Vous me permettrez, monsieur, de ne rien ajouter. Puisque vous ne comprenez pas à demi-mot, j'attendrai pour parler que sir Murray de Broughton soit de retour.

Le ton de résolution de l'abbé avait imposé à Tom, qui n'osa pas réitérer sa question. De son côté l'abbé paraissait bien décidé à se taire. Cependant la curiosité de ce dernier n'était pas satisfaite, il flairait une énigme et désirait en connaître le mot. Il reprit donc le premier, après avoir examiné pendant quelque temps les armes des Stuarts gravées au fond de son assiette d'argent.

L'ABBÉ. — Je serais désespéré, monsieur, de vous laisser de moi une opinion défavorable. Après tout, vous m'avez admis à votre table, et je vous dois de la reconnaissance. Si vous le voulez bien, nous oublierons de part et d'autre nos sujets de mauvaise

humeur, et nous recommencerons à causer comme deux bons amis.

TOM, *avec l'accent de la vanité blessée.* — Oh ! amis ! monsieur !

L'ABBÉ. — Soyez tranquille, monsieur, l'amitié d'un homme tel que moi ne peut pas déshonorer, que je sache, un homme même tel que vous.

TOM, *à part.* — Ce que dit ce petit abbé est passablement impertinent !

L'ABBÉ. — Êtes-vous aussi soldat, monsieur !

TOM. — Oui, monsieur.

L'ABBÉ. — Au service de quel pays ?

TOM. — De l'Écosse et dans la même armée que vous.

L'ABBÉ, *reprenant sa bonne humeur.* — Vous êtes des nôtres ?

TOM, *se redressant fièrement.* — J'ai *des miens,* monsieur, mais je ne suis des *des nôtres* de personne.

L'ABBÉ, *étonné.* — (*A part.*) Cet homme est un fou, ou l'orgueil proverbial des Écossais est encore plus grand qu'on ne le croit. (*Haut, en imitant le ton hautain que Tom a pris précédemment.*) Et quel grade espérez-vous avoir dans l'armée écossaise? Serez-vous bien brigadier?

TOM. — Mieux que ça!

L'ABBÉ. — Lieutenant?

TOM. — Mieux que ça!

L'ABBÉ. — Capitaine peut-être?

TOM. — Mieux que ça!

L'ABBÉ, *ironiquement.* — Vous serez donc colonel?

TOM. — Mieux que ça!

L'ABBÉ. — Général?

TOM. — Mieux que ça!

L'ABBÉ, *moitié sérieux, moitié riant.* — Oh, alors! vous êtes donc le prétendant lui-même?

Tom n'eut pas le temps de répondre à

cette question : on entendit du dehors le pas de chevaux et le bruit de sabres traînants sur le sol. L'intendant de lady Mitliden entra dans la salle à manger, qu'il traversa rapidement pour aller retrouver sa maîtresse. Il était pâle, tremblant, effaré. Bientôt après lady Mitliden reparut à son tour ; elle était aussi pâle, aussi agitée que son intendant.

Le jeune abbé se leva rapidement, s'approcha d'une croisée et put reconnaître par lui-même la cause de cette alerte. Les mêmes dragons que nous avons déjà vus à l'auberge de la Hache du Lochaber, descendaient de cheval devant la grille du château. Un petit homme vêtu d'une houppelande grise à double collet parlait vivement au chef de la troupe armée. A la vue de cette troupe, le jeune prêtre irlandais se troubla visiblement, comme s'il se fût cru personnellement en danger.

— Venez, venez, dit lady Mitliden en s'approchant de Tom, il faut vous cacher! Mon intendant se charge de recevoir les dragons, et j'espère que grâce à ma réputation d'excellente hanovrienne, ils m'épargneront la honte et le malheur d'une perquisition.

Tom quitta brusquement la salle à manger, et lady Mitliden qui le suivait allait refermer la porte sur elle, lorsque le jeune prêtre lui prit résolûment la main et lui dit :

— Demeurez, de grâce, madame; vous êtes lady Mitliden, par conséquent, je ne suis pas un étranger pour vous. Je suis celui que vous attendez depuis quinze jours, celui que sir Murray de Broughton a été chargé de vous amener. Vous comprenez, madame, que je ne puis sans danger me trouver en présence d'une brigade de dragons anglais.

Il serait difficile d'exprimer la stupeur et

la colère qui se peignirent dans les traits de la vieille dame.

— Monsieur l'abbé, dit-elle avec un profond mépris à son interlocuteur, vous êtes un misérable imposteur ! oui, un imposteur ! continua-t-elle, car vous usurpez un titre qui ne vous appartient pas : celui que vous prétendez être est ici depuis hier.

— Ici ! depuis hier ! murmura l'abbé, frappé à son tour de stupeur. Alors, je vous demanderai la faveur de le voir.

— Vous l'avez vu.

— C'était donc ?...

— Oui, monsieur l'abbé, c'était celui à la table duquel vous avez eu l'insolence de vous asseoir !

Un sourire agita les lèvres du jeune homme ; puis, reprenant un air sérieux que la gravité des circonstances ne justifiait que trop, il répondit à lady Mitliden avec un accent de chaleureuse sincérité :

— Vous êtes dans l'erreur, madame ; vous vous trompez ou on vous trompe. Sur quel témoignage appuyez vous vos convictions ?

— Sur le témoignage de sir Murray de Broughton.

Le jeune abbé pâlit et porta machinalement la main à son front en murmurant : Sir Murray !

— Quant à vous, monsieur, reprit lady Mitliden avec hauteur, vous attendrez ici les dragons anglais, vous les verrez, et ce sera votre punition. Mon château n'est pas fait pour servir d'asile à des vagabonds ou à des coupables.

Le jeune prêtre était tellement accablé, qu'il ne fit pas même un dernier effort pour retenir lady Mitliden. Il resta quelque temps immobile, et le sceau de la fatalité empreint dans sa physionomie, apparut en ce moment plus caractérisé que jamais. Cependant, l'in-

stinct de sa conservation lui rendit se présence d'esprit : lorsqu'il entendit les sabres des dragons résonner sur les marches de l'escalier, il abaissa sa perruque sur son front et renferma de son mieux les quelques mèches de cheveux blonds qui s'en étaient échappées. Ensuite il alla s'asseoir dans le coin le plus obscur de la salle, tira de sa poche un bréviaire, l'approcha de ses yeux de façon à masquer le plus possible sa figure et se mit à réciter à demi-voix une oraison en affectant le ton traînant et nasillard du clergé irlandais. Inquiet lui-même et debout près de la fenêtre, l'intendant de lady Mitliden n'avait pas remarqué les divers mouvements de cette bizarre scène.

Lorsque les dragons entrèrent, le brigadier Maxwell en tête, le petit homme vêtu en bourgeois que nous avons signalé, se glissa à leur suite dans la salle.

— Monsieur l'intendant, dit le brigadier

au vieux serviteur de lady Mitliden, nous n'avons pas voulu passer devant le château de votre respectable maîtresse sans lui présenter nos hommages et porter avec elle la santé de notre roi et de son digne neveu le duc de Cumberland. Quant à monsieur, ajouta-t-il en désignant le petit homme vêtu en bourgeois, je vous le présente comme un honorable apothicaire en quête de son élève, qui s'est échappé. Il a fait route avec nous depuis la dernière étape.

— Ma maîtresse est absente, dit l'intendant en apportant sur la table deux bouteilles cachetées, mais son vin est toujours à la disposition des braves défenseurs de l'ordre et de la constitution.

— Savez-vous, reprit le brigadier en essuyant la sueur qui coulait de son front, que depuis quelque temps notre métier devient bien rude? Nous passons toutes nos journées à galoper dans votre pays de mon-

tagnes sans prendre un seul instant de repos. Il est vrai que le moment est critique : on prétend qu'une frégate française a débarqué ces jours-ci des personnages très-suspects, et il nous est enjoint de faire les perquisitions les plus minutieuses dans tous les châteaux qui bordent la côte.

L'intendant ne put réprimer un mouvement d'effroi en entendant le brigadier parler de perquisition.

— Buvez donc ! brigadier, interrompit-il.

— Quant au château de lady Mitliden, c'est différent, reprit celui-ci ; toute la cavalerie anglaise le connaît, et on ne se permettrait pas d'y ouvrir seulement une porte.

En ce moment le regard du brigadier tomba sur le jeune prêtre irlandais, qui continuait à remuer les lèvres comme s'il eût récité des prières, mais qui en réalité prenait le plus vif intérêt à la conversation.

— Quel est cet inconnu ? demanda Maxwell à haute voix.

En entendant cette question, l'abbé rapprocha encore plus son bréviaire de sa figure et se mit à marmotter distinctement : *Oremus. Vere dignum et justum est, æquum et salutare...*

— Apprenez-moi donc quel est ce baragouineur ! demanda une seconde fois le brigadier à l'intendant.

— Son baragouin ne vous l'apprend-il pas de reste ? répondit l'intendant naturellement et sans malice, c'est un diseur de patenôtres, un de ces pauvres diables de prêtres irlandais qui s'en viennent manger leur pain sec à la fumée de nos cuisines écossaises.

— *Nos tibi semper et ubique gratias agere*, continua l'abbé en élevant la voix comme s'il eût été saisi d'un redoublement de ferveur.

— Depuis quand ce jeune homme est-il ici ? reprit le brigadier.

— Depuis une heure environ, dit l'intendant. Il était fatigué et affamé, et lady Mitliden ma maîtresse n'a pas pu se dispenser de lui offrir un verre de vin et un morceau de pudding.

Le brigadier Maxwell parut se recueillir un instant, après quoi il s'adressa directement au prêtre irlandais, et lui dit :

— Jeune homme, d'où venez-vous ? où allez-vous ? comment vous nommez-vous ?

Sans lever la tête, l'Irlandais psalmodia : *Domine Pater omnipotens, per Christum Dominum nostrum...*

— Psalmodier n'est pas répondre, répliqua le brigadier. Avancez ici, monsieur l'abbé, et montrez-nous vos papiers de route.

Si on avait pu voir en face la figure du faux abbé, on aurait remarqué qu'en ce mo-

ment il élevait son regard comme pour solliciter l'assistance du ciel. Tout à coup le contact d'une main sèche, mais robuste encore, qui venait de s'abattre sur son épaule, le fit tressaillir jusqu'au fond du cœur. Cette main était celle de master Cromby. Le malin apothicaire s'étant approché à pas de loup avait insinué un coup d'œil entre le bréviaire et le visage de l'inconnu, et en ce moment il jugeait à propos d'annoncer sa présence.

— Je vous retrouve donc enfin, monsieur Tom! dit master Cromby sans dissimuler sa joie. Mais pourquoi diable êtes-vous déguisé de la sorte? Voyons, répondez-moi et n'ayez pas peur. Vos affaires sont parfaitement en règle; le flacon que vous avez donné hier à la vieille Marthe ne contenait que du protoxyde d'oxygène. Or, il est reconnu que le protoxyde d'oxygène n'a jamais empoisonné personne. Ainsi, vous pouvez lever la tête

maintenant et regarder la force armée en face.

L'Irlandais comprit probablement qu'il était l'objet d'une méprise et que cette méprise pouvait le sauver. Il ne répondit pas de peur que le son de sa voix ne dénonçât trop tôt la vérité. Comme master Cromby insistait, il exprima seulement par un geste sa volonté négative.

— Vous êtes timide, mon garçon, dit master Cromby, traduisant la pantomime de son élève présumé, vous n'osez pas vous expliquer devant tant de monde et vous désirez attendre que nous soyons seuls. Que votre volonté soit faite ! Je ne cours pas après vous pour vous contrarier.

Cette scène de reconnaissance avait dissipé tous les soupçons du brigadier ; il s'adressa à master Cromby et lui dit :

— Mon cher monsieur, puisque vous avez retrouvé celui que vous cherchez, fai-

tes-nous l'honneur de vider un verre de vin avec nous à la santé de Sa Majesté George II, après quoi nous vous laisserons.

— Oui, oui, dit master Cromby en vidant son verre, et que saint George, patron de la vieille Angleterre, envoie au diable tous les prétendants !

Le brigadier se retira avec ses hommes, accompagné jusqu'à la grille du château par l'intendant de lady Mitliden. Resté seul avec master Cromby, le jeune prêtre irlandais s'avança vivement vers celui-ci et lui dit avec un accent qui trahissait encore un reste d'émotion :

— Si votre méprise a été volontaire, je vous en remercie ; si elle a été involontaire, je vous remercie encore, car dans les deux cas vous m'avez sauvé.

Au son de cette voix doucement vibrante et qui empruntait à un reste d'altération je ne sais quel charme mélancolique, mas-

ter Cromby avait reconnu son erreur.

— Qui êtes-vous donc? demanda-t-il à l'abbé.

— La prudence me conseillerait de ne pas vous répondre, dit celui-ci, mais j'aime mieux être imprudent qu'ingrat. D'ailleurs, à quelque opinion que vous apparteniez, je crois que vous êtes un honnête homme et que vous ne trahirez pas ma confiance.

En parlant ainsi, l'abbé tira de sa poche un petit carnet, en détacha une feuille de papier, et écrivit au crayon sur cette feuille volante les mots suivants :

« Je reconnais devoir au porteur de ce billet la somme de cent guinées, que je lui payerai si la Providence seconde mes desseins et me donne les moyens d'acquitter mes dettes.

« CHARLES-ÉDOUARD,
Prince régent d'Écosse. »

Après avoir lu ce billet, master Cromby s'inclina respectueusement ; mais se relevant aussitôt, et s'adressant au fils de Jacques III :

— Prince, lui dit-il, vous avez eu raison de mettre votre confiance en moi ; tout whig sincère que je suis, je ne la trahirai pas. Mais permettez-moi de vous dire la vérité. Celui qui vous a conseillé de venir en Écosse vous a donné un mauvais conseil. Quant à moi, si j'avais l'honneur d'être l'ami de votre altesse royale, au lieu de la bercer d'illusions folles et d'espérances imaginaires, je lui dirais avec respect, avec fermeté :

« Quittez l'Écosse ! prince, renoncez à un projet qui fera couler du sang, des larmes et ne changera rien de ce qui est, n'amènera rien de ce que vous désirez. Pensez encore à l'Écosse, mais comme à une mère que vous ne devez plus revoir. Tâchez d'ou-

blier que vous étiez né pour être roi, et s'il se trouve encore des courtisans pour vous répéter que l'Écosse vous attend, qu'elle vous désire, qu'elle vous appelle, répondez-leur, non pas sans amertume, mais sans arrière-pensée : « Messieurs, le sort d'une « grande nation comme la nation anglaise « ne peut pas dépendre des caprices d'un « seul homme. L'Angleterre s'est donné un « gouvernement, elle le gardera, et si « jamais elle l'abandonne, ce ne sera pas « seulement pour substituer un nom à « la place d'un autre en tête du contrat « social. »

Pendant que master Cromby parlait, Charles-Édouard avait témoigné plusieurs fois son émotion. Il l'interrompit à la fin et lui dit avec un mélange de fierté et de tristesse :

— Assez, monsieur, assez !

Master Cromby déchira alors le titre de

créance que le prince lui avait remis, et il ajouta :

— Je vous ai sauvé, mais vous m'avez permis de dire la vérité : nous sommes quittes.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Charles-Édouard resta quelque temps absorbé par les préoccupations que les paroles de master Cromby avaient éveillées en lui. A la fin il secoua doucement sa noble tête comme pour chasser des réflexions impor-

tunes, et dit en essayant de sourire :

— Vous oubliez, monsieur, que vous êtes venu ici pour y chercher quelqu'un ; et j'oublie, moi, que je puis peut-être vous donner des renseignements sur celui que vous cherchez.

Charles Stuart n'eut pas besoin d'en dire davantage ; Tom rentrait en ce moment dans la salle à manger, et la scène de reconnaissance arrivait de soi. Master Cromby fut aussi étonné en voyant Tom sous un costume de highlander, qu'il l'avait été quelque temps auparavant en croyant le rencontrer sous un costume ecclésiastique.

— Permettez-moi, monsieur, de vous adresser une question, dit Charles Stuart en s'adressant à Tom. Quel est le sens de la comédie qui se joue ici ? Êtes-vous la dupe ou le complice d'une mystification ? et comment le nom de sir Murray se trouve-t-il mêlé à ce qui se passe ? Lady Mitliden pré-

tend que vous êtes le fils de Jacques III ; le prétendez-vous aussi ?

Ici master Cromby ne put réprimer un éclat de rire, que suivirent immédiatement ces mots :

— Lui ! le fils de Jacques III ! lui le rejeton d'une famille de rois ! Allons donc ! J'espère bien, monsieur Tom, que vous ne croyez pas un mot de ces billevesées-là.

— Je ne vous répondrai pas pour le moment, dit Tom, mais plus tard j'aurai des comptes à vous demander.

— Oui-da ! répliqua master Cromby ; mais vraiment il a la cervelle tournée !

Master Cromby n'ajouta rien, mais sa figure exprima cette sorte de satisfaction intérieure qu'on éprouve toujours à l'idée de châtier l'orgueil d'un fou. Il tira à son tour un carnet de sa poche, et y prit un papier plié qu'il remit à Tom. Ce papier contenait un acte de naissance en règle et

constatant que Tom était le fils de demoiselle Krette Badge, ouvrière en linge dans la bonne ville d'Édimbourg, et de John Cromby, étudiant en médecine, qui avait déclaré être le père de l'enfant.

La lecture de cet acte de naissance et surtout de la dernière allégation qu'il renfermait, produisit sur Tom un effet difficile à décrire ; il pâlit et rougit tour à tour, et s'écria à la fin en regardant master Cromby avec indignation :

— Vous, mon père ! cela n'est pas possible !

— Cela est parbleu ! vrai, dit le petit homme en se redressant, et si vous n'avez pas su plus tôt le mystère de votre naissance, c'est d'abord que du vivant de ma femme je ne pouvais avouer une folie de jeunesse. C'est que, ensuite, et après sa mort, je ne voulais pas vous donner mon nom avant d'être sûr que vous méritiez de le porter.

Master Cromby s'arrêta, ses petits yeux gris clignotèrent un instant, comme s'il eût voulu lutter contre l'attendrissement paternel qui le gagnait. A la suite de ce combat il ouvrit ses bras et dit à Tom :

— Allons, viens! viens dans mes bras! Je te pardonne les torts que tu as eus jusqu'ici, et le mépris que tu as montré pour l'honorable profession que j'exerce. Retournons à la maison, et je m'écrierai, comme le père de l'enfant prodigue : « Mes amis, tuons le veau gras, mon fils est de retour dans la maison de son père! »

Quelque touchante que fût cette allocution, elle n'émut pas l'orgueilleux Tom, et ce fut en vain que master Cromby continua pendant quelque temps de tenir ses bras ouverts.

— Je reste! dit Tom ; j'attends quelqu'un à qui je veux parler et qui seul peut éclairer mes incertitudes.

— Des incertitudes ! il a encore des incertitudes ! Reste, mon garçon, et fais-en à ta tête. Mais retiens bien ceci : ou tu viendras tout de suite avec moi, ou, plus tard, quand tu viendras frapper à ma porte, tu la trouveras fermée.

— Je reste ! répéta Tom.

Master Cromby haussa les épaules en signe de pitié ; il salua respectueusement le véritable prétendant et sortit en grommelant entre ses dents :

— C'est un fou ! un triple fou ! Jamais il n'aurait géré convenablement mon apothicairerie.

Après le départ de master Cromby, l'agitation de Tom fut à son comble. Il se promena à grands pas, se frappant de temps en temps le front, murmurant des exclamations inintelligibles. Il allait souvent à la fenêtre pour voir si celui qu'il attendait ne venait pas.

— Ah ! le voici, s'écria-t-il après un quart

d'heure d'attente, et en laissant éclater tous les soupirs qu'il avait amassés dans sa poitrine.

Sir Murray de Broughton venait de descendre de cheval à la porte du château. Quand il entra dans la salle où se trouvaient les deux personnages qui désiraient sa présence avec une impatience égale, quoique diversement exprimée, Tom se précipita au-devant de lui et lui cria :

— Expliquez-moi votre conduite, monsieur, dites-moi la vérité.

Sir Murray ne répondit pas ; il s'avança vers le jeune prêtre irlandais, qu'il venait d'apercevoir, s'agenouilla respectueusement devant lui et lui dit :

— Dieu soit loué ! votre altesse a enfin mis le pied sur la terre d'Écosse, et j'espère qu'elle ne la quittera plus.

Puis, se relevant, il ajouta avec ce ton bref et positif qui lui était ordinaire :

— Nous n'avons pas de temps à perdre ; venez, prince, venez !

Sir Murray de Broughton conduisit Charles-Édouard dans la chambre où Tom avait passé la nuit, et là il lui dit :

— J'ai rencontré tout à l'heure des dragons, et j'ai demandé au brigadier où il allait. « Nous retournons au château de lady Mitliden, m'a-t-il répondu en donnant un coup d'éperon dans les flancs de son cheval, et j'espère cette fois que le prétendant, qui se cache sous les habits d'un prêtre irlandais, ne nous échappera pas. »

— En effet, les dragons sont déjà venus ici, dit Charles-Édouard ; on aura appris mon débarquement et signalé le costume que je porte. Y a-t-il moyen de leur échapper, sir Murray ?

— Oui, sans doute ; ils doivent être à quelque distance, et votre altesse aura le temps de fuir.

— Mais si je garde ce costume, la première ronde de soldats anglais me reconnaîtra et m'arrêtera.

— Je n'ai aucun déguisement à donner à votre altesse, dit sir Murray embarrassé et inquiet. Si fait! ajouta-t-il après un instant de réflexion, et votre altesse n'a plus rien à craindre.

Sir Murray venait de se rappeler le modeste bagage dont Tom s'était dépouillé la veille pour revêtir le costume de highlander, et qu'il avait apporté avec lui. Le paquet qui contenait l'habit, la culotte de nankin et le chapeau de l'élève apothicaire, était déposé dans un coin. Sir Murray le prit et aida le prétendant à se couvrir de son nouvel ajustement.

— Partons maintenant, dit sir Murray quand la toilette du prince fut achevée.

Deux coups frappés à la porte résonnèrent en ce moment, et en même temps sir Murray

reconnut la voix de lady Mitliden, qui demandait s'il était permis d'entrer.

— Est-ce un nouveau malheur qu'on vient nous annoncer? pensa Charles Stuart.

— Sir Murray, dit lady Mitliden en entrant et en parlant à l'oreille de ce dernier, le brigadier Maxwell est devant la grille du château et demande qu'on remette entre ses mains un prêtre irlandais qu'il a vu chez moi.

— Ce prêtre irlandais, c'est le prince, madame!

— Le prince! dit lady Mitliden en tombant à son tour à genoux devant celui qu'elle avait traité d'imposteur et de vagabond.

Pendant que lady Mitliden faisait ainsi pénitence, sir Murray avait tiré vivement un poignard caché sous ses habits; à l'aide de ce poignard il coupa les rideaux de l'alcôve et les divisa en plusieurs bandes qu'il noua les unes au bout des autres. Cela fait,

il attacha un bout de cette échelle improvisée à la barre d'appui de la croisée, tandis que l'autre bout lancé par lui allait raser le sol.

— Prince, dit-il à Charles Stuart, voici le seul moyen de salut qui vous reste.

Charles-Édouard n'hésita pas; il passa son corps en dehors de la croisée, et, se glissant de nœud en nœud, il eut bientôt touché la terre. Sir Murray saisit la corde à son tour; mais avant de se confier à la corde de sauvetage, il dit à lady Mitliden :

— Le prince est sauvé si nous pouvons avoir une heure d'avance sur les dragons anglais. Une heure d'avance ! entendez-vous, madame ? Le son d'un pibroch vous apprendra alors notre arrivée en lieux sûrs.

Pendant ce temps, les dragons étaient restés à la grille du château. Effrayé par les paroles que le brigadier Maxwell avait prononcées en arrivant, l'intendant de lady

Mitliden refusait de les laisser passer, et la discussion commençait à s'échauffer.

A travers une croisée du premier étage, Tom contemplait cette scène avec effroi. Revenu enfin de ses folles idées de grandeurs, désabusé, désespéré, furieux, il s'écriait :

— Je n'étais donc qu'un jouet, un plastron, un mannequin; en un mot, le personnage ridicule d'une plate comédie! Et si la comédie n'était pas encore à sa fin ; si, grâce au maudit costume que je porte, les dragons allaient me prendre pour celui dont j'ai joué le rôle, s'ils allaient m'arrêter! C'est bien cela, ajouta-t-il en voyant le brigadier Maxwell qui tirait son sabre d'un air menaçant, on veut me sacrifier jusqu'au bout, on veut me perdre pour en sauver un autre!

En parlant ainsi, Tom se précipita dans la chambre à coucher dans laquelle il avait la veille inauguré lui-même sa royauté d'un

jour ; il avait hâte de reprendre ses habits de prolétaire et de fuir ces lieux, témoins de ses déceptions. Une nouvelle déception l'attendait encore, et son exaspération fut au comble quand il chercha son bagage et ne le trouva pas. Il était trahi, vendu, livré, cela devenait évident. En proie à mille inquiétudes, ne sachant comment fuir, il s'approcha de la fenêtre encore ouverte et à laquelle pendait encore la corde improvisée qui avait facilité la fuite du prétendant. Tom n'hésita pas, et il allait, lui aussi, tenter cette dernière chance de salut ; mais au moment de se lancer, il remarqua que la fatale échelle, au lieu de descendre jusqu'à terre, avait été dénouée à une hauteur de trente pieds au-dessus du sol.

— C'est fait de moi ! murmura Tom en reculant.

Pendant quelque temps il resta immobile et la tête baissée, semblable à une victime

qui se résigne au sacrifice. De grosses gouttes de sueur coulaient de son front. Il ne sortit de son engourdissement qu'en entendant les éperons des dragons anglais résonner sur le pavé de la cour du château. Ce fut alors qu'il aperçut les habits que Charles-Édouard avait quittés avant de fuir : sans réflexion et comme un insensé qui obéit machinalement aux impulsions de ses nerfs, Tom s'empara de ces habits, s'en affubla et cacha ses boucles de cheveux blonds sous la perruque tonsurée du prêtre irlandais. Ainsi métamorphosé de highlander en abbé, il se précipita tête baissée hors de la chambre dans le but de fuir au plus vite ; mais à peine mettait-il le pied sur le seuil de la porte, qu'une main vigoureuse s'abattit sur son épaule, et en même temps la voix rude du brigadier Maxwell lui adressa ces mots :

— Au nom du roi, prince, je vous arrête !

Derrière le brigadier étaient rangés huit

dragons, le sabre au poing et prêts à agir au premier signe de leur chef. Tom ne pouvait donc pas songer à faire résistance, aussi se contenta-t-il de s'écrier :

— Mais je ne suis pas prince ! je suis élève apothicaire ; laissez-moi aller !

— Inutile de feindre, prince, dit le brigadier gravement ; nous avons votre signalement et nous pouvons opposer des preuves à votre dénégation.

Ici le brigadier Maxwell déplia un papier qu'il tenait dans sa main et lut à haute voix ce qui suit :

« Signalement du prince : Yeux bleus, « nez droit, bouche petite et bien dessinée, « carnation claire et rosée, peu de barbe, « taille cinq pieds un pouce. »

Le brigadier interrompit sa lecture pour dire à Tom :

— Vous voyez, prince, que votre portrait est exact.

— Mais je suis la dupe d'une horrible machination! s'écria Tom ; je suis la victime d'une ressemblance inexplicable [1].

— Continuons, dit le brigadier :

« Costume du prince : Habit noir à la « française, ouvert par devant, cravate « blanche, rabat; culotte de soie noire, « bas noirs, souliers à boucles, perruque « qui couvre des cheveux blonds bouclés. »

Le brigadier s'arrêta de nouveau, s'approcha de Tom et enleva avec prestesse la perruque qui le coiffait.

[1] La ressemblance sur laquelle est fondée cette nouvelle n'est pas de pure invention. On lit dans l'*Histoire d'Écosse* par M. Amédée Pichot, un autre fait de ce genre : « Le fils d'un orfévre « d'Édimbourg, nommé Roderic Mac-Kensie, qui avait pris parti « pour Charles-Édouard, lui donnait à cette époque une preuve « de fidélité qui montre quel dévouement il inspirait encore à « ses partisans. Il y avait une ressemblance remarquable de taille « et de visage entre le prince et ce jeune homme, qui errait dans « les environs de Glen Moriston, où les soldats croyaient enfin « être sur les traces de Charles-Édouard ; lorsqu'ils le rencontrè- « rent ils s'écriérent que leur fortune était faite et ils l'entourè- « rent. Mac-Kensie se garda bien de les détromper, il leur vendit « chérement sa vie ; puis quand il se sentit blessé à mort, il sut « affecter une dignité royale pour mourir et leur dit : Malheu- « reux, vous avez tué votre prince, etc. »

— Vous le voyez, prince, dit le brigadier en apercevant les magnifiques cheveux blonds de Tom qui ondoyaient sur ses épaules, tout est exact. et vous n'avez plus qu'à nous suivre de bonne grâce.

Tom était atterré; tout se tournait contre lui, et le costume qu'il avait pris pour se sauver concourait à le perdre. Cependant il ne pouvait encore se décider à suivre le brigadier, et il cherchait dans son cerveau quelque moyen suprême de salut. Tout à coup une lueur d'espoir éclaira ses traits; il s'adressa au brigadier et lui dit vivement :

— N'appartenez-vous pas au régiment du colonel Gardiner?

— Oui, sans doute.

— Ne connaissez-vous pas le brigadier Maxwell?

— Je suis moi-même le brigadier Maxwell.

— Je suis donc sauvé! s'écria Tom. Vous connaissez miss Ketty, et vous en croiriez

son témoignage si elle vous déclarait que je suis Tom, l'élève de master Cromby, et non le prince que vous cherchez.

— Miss Ketty est-elle ici? demanda le brigadier.

— Elle est ici.

Miss Ketty fut appelée aussitôt, et en entrant dans la salle où se passait cette scène, elle s'écria à la vue du brigadier :

— Mon cousin Maxwell!

Lady Mitliden était entrée presque en même temps que miss Ketty, et elle s'arrêta, inquiète de ce qui allait se passer.

— Ma cousine, dit le brigadier à Ketty, ce n'est pas ici le moment de vous exprimer le plaisir que j'éprouve à vous rencontrer; je suis ici dans l'exercice de mes fonctions, et vous êtes appelée à porter témoignage dans une affaire grave. Parlez sans crainte, miss Ketty, et rendez hommage à la vérité. Connaissez-vous monsieur? ajouta-t-il en

désignant Tom, qui attachait sur Ketty son regard suppliant.

Ketty hésita et ne répondit pas, car elle se rappelait les recommandations que Tom avait eu le malheur de lui faire précédemment.

— Ne me connaissez-vous pas? s'écria Tom, épouvanté de cette hésitation. Répondez donc, miss Ketty, ne me connaissez-vous pas?

Lady Mitliden s'approcha doucement de Ketty et lui dit à voix basse :

— Au nom du ciel, faites ce que vous m'avez promis, mon enfant.

— Connaissez-vous monsieur? répéta le brigadier.

— Je ne le connais pas, répondit miss Ketty.

Cette réponse, faite avec fermeté, produisit sur les principaux acteurs de cette scène un effet diversement senti. Tom se tordit les

mains, et le brigadier Maxwell répéta de nouveau à Tom : Suivez-moi, prince ! tandis que lady Mitliden levait les yeux au ciel avec une expression de reconnaissance profonde.

— Marchons ! dit Tom au brigadier avec un accent plein d'amertume ; puisque miss Ketty me renie, que ma destinée s'accomplisse !

A peine les dragons furent-ils sortis que miss Ketty éprouva comme des remords : sa physionomie, qui jusqu'alors avait conservé son caractère habituel de joyeuse insouciance, devint sérieuse et inquiète, et ce fut avec une émotion réelle qu'elle dit à lady Mitliden :

— J'ai fait ce que vous vouliez, ma marraine, mais s'il arrivait malheur à M. Tom !

Lady Mitliden ne répondit pas. Déguisant mal ses vives préoccupations, elle se dirigea rapidement vers une fenêtre qui ouvrait sur

la campagne; et là, les yeux fixés sur les bruyères, dont une légère brise agitait les panaches dentelés, l'oreille tendue comme pour percevoir les moindres bruits qui se confondaient dans l'espace, elle semblait ne plus s'apercevoir de la présence de Ketty. Celle-ci eut beau répéter son exclamation sur un ton plus dolent encore, lady Mitliden ne bougea point, et se contenta d'imposer silence de la main à la jeune fille, dont l'inquiétude croissait de moment en moment. La vieille dame était toujours attentive et muette, et cependant on n'entendait dans le glen que le froissement des feuilles du tremble et du bouleau, et la voix confuse des torrents qui roulaient au loin dans la montagne. Déjà lady Mitliden commençait à désespérer et miss Ketty à laisser échapper quelques sanglots qu'elle avait peine à étouffer, lorsque tout à coup un son aigu et traînant, le son du pibroch, couvrit les mur-

mures confus de la plaine. Lady Mitliden se pencha vivement à la fenêtre, puis se retourna vers Ketty, et, s'adressant à la pauvre enfant, qui alors sanglotait tout de bon.

— Rassurez-vous, lui dit-elle ; dans quelques heures, tout au plus, le prisonnier sera libre. Nous pouvons, mon enfant, remplir toutes deux nos intentions, moi en vous dotant, vous en offrant à M. Tom votre main et votre dot.

A peine eut-elle achevé ces mots, qu'une voix mâle et vibrante entonna ce chant national des highlanders :

Réveille-toi, ma vaillante claymore,
Ton bon Charlot est enfin de retour;
Comme la nuit s'enfuit devant l'aurore,
Devant toi tu verras l'Anglais fuir à son tour.
Demain le jour de la vengeance,
Demain le grand jour des moissons.
Ainsi qu'une impure semence
Tu faucheras les bataillons !

A la suite de ce couplet les échos de la

vallée répétèrent les dernières modulations de la cornemuse écossaise.

Lady Mitliden prit les deux mains de Ketty et lui dit avec effusion :

— Mon enfant, Dieu vous récompensera de votre pieux mensonge, vous avez sauvé Charles-Édouard.

—

Les prévisions de lady Mitliden s'accomplirent. Rendu à la liberté, Tom devint l'époux de miss Ketty, et plus tard le successeur de master Cromby. Les voisins de Tom qui avaient appris ses aventures et sa royauté d'un jour, l'appelaient en riant : Le dernier des Stuarts.

Quant à celui qui porta en effet ce nom illustre, tout le monde sait comment, après une série de marches victorieuses, il succomba à Culloden et quitta à travers mille dangers cette Écosse qu'il ne devait plus revoir.

LE

PROCUREUR DU ROI

PAR

Jules A. David.

Bruxelles et Leipzig.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1842

LENOX LIBRARY
NEW YORK

I

La physionomie d'une petite ville a été si souvent décrite, et quelquefois si supérieurement, qu'un écrivain de quelque expérience commettrait, à notre sens, un péché littéraire en essayant de la décrire encore. Certaines idées, pareilles à certaines femmes, n'ont de prix que pendant leur jeunesse : une fois arrivées à l'état de décrépitude, c'est-à-dire de lieu commun, ce sont des chiffres morts qui ne doivent plus compter que comme appoint, et ce qu'on a de mieux à faire, c'est de les abandonner aux débutants qui ont encore

besoin de rompre leur style aux difficultés du genre descriptif.

Nous laisserons donc à l'imagination de nos lecteurs le soin de suppléer à notre silence, et de se représenter, du pignon des toits au pavé des rues, la petite ville dans laquelle doivent se passer les principaux événements de l'humble drame dont l'exposition va commencer. Pour ne pas gêner nos suppléants dans les évolutions de leurs pensées, nous tairons même le lieu de la scène, et, empruntant aux géographies à l'usage de la jeunesse, leur langage aride et antipoétique, nous nous contenterons de dire:

La petite ville de*** renfermait, il y a deux ans, époque à laquelle remonte notre récit, une population de six mille âmes, population que nous n'avons aucune raison de croire notablement augmentée. Il s'y fait un petit commerce de clous et de pruneaux; on y trouve aussi quelques fabriques de bas. Enfin elle possédait, et possède encore aujourd'hui un tribunal de première instance et une sous-préfecture.

Une sous-préfecture et un tribunal! Voici donc les deux principales lignes du tableau. Maintenant permis au lecteur de grouper, au-

tour de ce double foyer administratif et judiciaire, toutes ces passions mesquines, toutes ces ambitions subalternes, toutes ces prétentions excessives, plantes grimpantes et vivaces qui ne fleurissent qu'en province, et se cramponnent jusqu'à la mort à la muraille, au tronc d'arbre, en un mot au centre tel quel, qu'elles ont une fois choisi pour point d'appui.

Le tribunal de la petite ville de*** était composé, comme presque tous les tribunaux de première instance, d'un président, de trois juges, d'un juge suppléant, d'un substitut, et enfin d'un procureur du roi. Ce dernier étant appelé à jouer le principal rôle dans notre récit, nous laisserons aux événements le soin de montrer son caractère dans tout son jour, et nous nous bornerons à constater qu'il est bien l'homme qu'annonce notre titre, l'homme *de cujus*, comme on dit au palais.

Du reste, en faisant saillir notre héros sur un fond obscur, nous n'avons fait qu'observer rigoureusement les lois de la perspective et suivre les traditions de l'expérience. S'il est permis de comparer un tribunal de province à un tout homogène, à un corps humain dont les différents membres ont tous une destination particulière et concourent à la régularité de

l'ensemble, voici comment nous répartirons les rôles et monterons la machine. Le président sera le masque chargé de distribuer aux parties la condamnation ou l'acquittement, la négation ou l'affirmation, sous la forme d'une oscillation perpendiculaire ou horizontale du sinciput. Ceci admis, les trois juges seront l'estomac qui digère les mémoires à consulter des plaideurs et les dossiers des avoués, les épaules qui supportent l'éloquence des avocats et les procès-verbaux des agents de l'autorité, les bras enfin qui doivent répéter machinalement les gestes que fait la tête. Quant au juge suppléant, dans notre tableau figuratif il représentera à lui seul les deux jambes, plus heureux en ceci que ce figurant de l'Opéra qui, dans *la Caravane*, n'avait jamais joué que le rôle de la jambe droite. N'est-ce pas au juge suppléant que reviennent naturellement toutes les expéditions hors la ville, les commissions rogatoires, les descentes de lieux, les arbitrages, les bornages, tout ce qui exige enfin une certaine élasticité dans le jarret et une chaussure à l'épreuve des terres labourées?

Que manque-t-il maintenant à notre création pour être complète, à notre *bonhomme* pour se mouvoir et respirer, pour penser et pour agir,

pour voir et pour entendre, pour vivre, pour *être ?* Il lui manque une petite portion de cet élément indéfinissable, fluide selon les uns, matière selon les autres, que ceux-ci appellent âme et ceux-là cervelle. Eh bien ! l'âme de ce corps passif et somnolent qu'on nomme un tribunal de province, c'est le procureur du roi ; c'est lui qui imprime une impulsion à la machine, lui qui distribue aux poumons l'air, aux vaisseaux le sang dont ils ont besoin ; lui qui dit à la tête : Remue ! aux jambes : Marchez ! à l'estomac : Digère ! Lui seul représente la vie, la jeunesse, l'avenir ; lui seul, entre tous les membres du tribunal, a autre chose qu'un code sous la mamelle gauche, et autre chose qu'un pendule dans la tête. Lui, c'est le jeune officier belliqueux et plein d'ardeur, qui, en voyant un vétéran blanchi sous le harnois, marcher l'œil terne et les épaules voûtées, détourne dédaigneusement la tête en murmurant : *Ganache !*

Le tribunal de la ville de*** ressemblait parfaitement au spécimen que nous venons d'esquisser ; aussi comme l'application d'une théorie générale à un fait particulier entraîne toujours de longs développements, nous garderons-nous de nous arrêter aux nuances spé-

ciales, et, sous toutes réserves que de droit, nous entrons brusquement en matière.

Aux deux extrémités de la ville, dans deux maisons à peu près semblables, au moins à l'extérieur, à la même heure, au même instant, deux individus du sexe masculin, mais d'âge différent, se jetaient précipitamment à bas de leur lit, s'aventuraient sur les carreaux nus d'un véritable plancher de province, humide et froid, allaient considérer à travers les rideaux des croisées les premiers rayons du soleil qui doraient les toits voisins, et avec une précision mathématique, une concordance rigoureusement exacte, commençaient simultanément, à une minute près, les apprêts d'une toilette matinale, comme si une chaîne électrique, traversant la ville d'un bout à l'autre, eût imprimé en même temps à leur volonté la même direction, la même impulsion à leurs mouvements, et au moyen d'un courant rapide comme l'éclair, fait mouvoir en eux les mêmes ressorts.

Le premier des deux était un homme âgé de cinquante à soixante ans : sa tête avait l'aspect générale d'une tête de dogue : elle était ronde, et la pelure de cheveux ras qui la couvrait lui donnait un air de confraternité avec cette mirifique boule de Sancho Pança que Cervantès

a immortalisée et que Decamps, après Cervantès, a décrite au pinceau; ses yeux petits, renfoncés, mais fins, vifs et mobiles comme ceux d'une souris, avaient cette expression particulière aux gens qui ont l'habitude des marchés, et pour lesquels une bonne claque d'une main dans l'autre équivaut à un contrat de vente par-devant notaire. Ses jambes étaient trop peu longues et arquées en forme de fer à cheval, comme sont les jambes des maquignons, des fermiers, des marchands de bœufs, de tous ceux enfin qui enfourchent continuellement le bidet d'allure, trottent, la nuit, dans des sentiers glissants, et sont obligés, pour ne pas vider à chaque instant les arçons, de se cramponner aux flancs de leur monture. Au demeurant, l'individu dont nous parlons avait un de ces galbes qui provoquent le sourire, mais non le mépris, et peut-être un amateur de caricature se fût-il plu à le voir dans le simple appareil d'un rentier de province au saut du lit, exposant bravement aux rayons naissants du soleil un abdomen volumineux et deux mollets velus, sillonnés par des muscles saillants. Du reste, quoique seul, il ne restait pas muet, et à chacun de ses mouvements il accolait lui-même une annotation.

Ainsi, en se jetant hors du lit, et en laissant tomber ses deux talons sur le carreau, il s'écria du ton d'un homme qui vient de finir un marché :

— Tope ! ça y est.

Après avoir écarté les rideaux de la croisée et jeté un coup d'œil au dehors, il grommela avec une satisfaction incontestable :

— Voilà le soleil qui me fait la risette ! c'est bon signe.

Enfin, après avoir ouvert et fermé deux ou trois tiroirs sans y trouver probablement ce qu'il cherchait, et en mettant la main sur un pantalon noir, partie essentielle de la toilette qu'il voulait faire, il murmura avec un accent de mauvaise humeur :

— Quelle scie d'être seul chez soi, de vivre dans son trou comme un ours dans sa tanière ! on cherche pendant une heure la chose qu'on a sous la main, et on ne sait jamais le lendemain où on a mis ses effets la veille ! Ah ! du temps d'Ursule ! ajouta-t-il en donnant décidément à sa voix un timbre mélancolique, du temps d'Ursule ce n'était pas comme ça !

Alors il se dirigea vers une armoire pratiquée dans la muraille, en tira une bouteille à moitié pleine sur le ventre de laquelle on lisait

ces mots : Vieux cognac, et il s'introduisit le goulot de cette bouteille dans la bouche. Quand il eut lapé deux ou trois gorgées du baume consolateur, il dit en passant sa langue à plusieurs reprises sur ses lèvres, en faisant résonner les parois de son gosier :

— Là, voilà qui chasse les brouillards du matin et les souvenirs.

De fait, et comme pour démontrer par la pratique la justesse de sa théorie, il acheva sa toilette sans plus de retardements, et avec une ardeur qui, dans un homme de son âge, accusait certains projets presque juvéniles. Cette toilette se composait, outre le pantalon dont nous avons parlé, d'un beau gilet jaune en poil de chèvre, qui au reflet du soleil, prenait une teinte incandescente, d'une chemise de toile garnie d'un jabot, et d'un habit noir dont la forme accusait une certaine antiquité, quoique le drap semblât tout nouvellement décati. En enfonçant avec peine ses bras dans les manches trop étroites de cet habit superlificoquentieux, le personnage, au lever duquel nous avons l'honneur d'assister, parut éprouver une recrudescence de mauvaise humeur : quand il eut, non sans peine, et après avoir risqué maintes fois de déchirer la soie

de la doublure, dégagé ses poignets de l'étroite impasse dans laquelle ils étaient engagés, il fit faire à ses deux bras une espèce de moulinet, dans l'intention d'élargir les entournures qui étranglaient ses épaules, et il laissa échapper les exclamations suivantes :

— Je ne veux plus qu'on m'impose des lois, moi ! je veux m'habiller à ma guise, et flotter, si ça me convient, dans mes habits. Au fait, s'il me plaît à moi de porter une robe de mamamouchi, qui peut s'y opposer ? Qui en a le droit ? Je veux être libre et je serai libre, nom d'un petit bonhomme !

L'innocent juron qui terminait cette apostrophe était une espèce de refrain que notre personnage ramenait chaque fois que sa volonté se rebiffait contre une difficulté, c'était son cri de guerre chaque fois qu'il s'apprêtait à une lutte et avait besoin de se donner du cœur au ventre.

Quand il eut, au moyen d'une cravate en mousseline brodée aux deux coins, parachevé sa toilette, et appliqué avec beaucoup de soin sur sa tête un chapeau de soie, il sortit de sa chambre à coucher, descendit au rez-de-chaussée, traversa une salle à manger longue et large, au milieu de laquelle une petite table,

capable de recevoir tout au plus deux couverts, semblait comme perdue, et oublia à dessein, et pour la première fois depuis dix ans, de prendre une grosse canne qui se dressait derrière un poêle en faïence, ouvrit la porte de la rue, la referma derrière lui à double tour, regarda encore le ciel bleu qui déroulait au-dessus de sa tête ses horizons resplendissants, étendit avec une sorte de solennité le bras, comme dut faire César s'apprêtant à passer le Rubicon, et jeta d'une voix sonore ce mot :

— Allons !

Or, le même mot, prononcé par une bouche différente, retentissait au même instant dans une autre partie de la ville. Le second personnage que nous avons annoncé, après avoir sauté à bas du lit comme le premier, passé son pantalon, attaché ses bretelles, mis sa cravate, brossé son chapeau, avait aussi fermé derrière lui la porte de sa maison à double tour, regardé le ciel, étendu le bras, et articulé d'une voix sonore :

— Allons !

Si bien que, partis ensemble et poussés également par la brise, les deux *Allons!* durent se rencontrer dans l'air, et, pour nous servir de l'expression d'un écrivain allemand,

se souhaiter le bonjour entre deux nuages.

Le second personnage, qui se faisait ainsi, par hasard, le double du premier, était un homme de trente à trente-deux ans. Il portait des lunettes, avait le front chauve, et toute sa personne accusait la fatigue prématurée des gens qui sont fréquemment en contact avec les intérêts et les passions des hommes. Son costume paraissait plus soigné qu'à l'ordinaire; son habit noir avait l'empreinte indélébile de ce qu'on nomme en province l'habit de cérémonie et gardait la trace des plis contractés dans le tiroir de la commode. Son pantalon, tendu au moyen de deux sous-pieds en cuir, s'arrondissait sur une botte dont le cirage brillait à l'égal du vernis; il avait enfin un chapeau de castor, un gilet de piqué blanc, et une chemise plissée à gros plis, chose remarquable à une époque où la province conservait obstinément les petits tuyaux, et luttait encore avec acharnement contre l'invasion du mauvais goût parisien. En province, où il faut cent fois plus de courage pour adopter une mode nouvelle que pour hasarder une opinion paradoxale, certains détails de toilette sont autrement significatifs qu'à Paris. En conséquence, il est permis de penser que le person-

nage dont nous indiquons le costume était quelque peu un esprit fort.

Ce matin-là, pourtant, il fit une infidélité à ses habitudes ; au lieu de traverser, la grande rue, comme il avait coutume de le faire, et de passer tête levée entre la double haie de cancans qui, sous forme de maisons, bordent les rues des petites villes, il prit un sentier détourné et marcha d'abord lentement, puis un peu plus vite à mesure que les préoccupations qui échauffaient son cerveau imprimaient plus de vivacité à ses mouvements et à ses pensées. Or, pendant qu'il côtoyait la ville d'un côté, l'autre personnage que nous avons vu se mettre en route la côtoyait d'un côté opposé. Lui aussi il alla d'abord lentement, puis un peu plus vite ; lui aussi il obéissait en marchant à une impulsion intérieure. En voyant ces deux hommes s'avancer d'un pas égal et dans le même sens par des chemins differents, on eût dit deux nuages chassés par une bonne brise, en sens contraire, et qui doivent se rencontrer à un point donné de l'horizon.

La justesse de notre comparaison ne tarda pas du reste à être démontrée par le fait. Les deux provinciaux arrivèrent ensemble à la naissance d'un chemin vicinal qui figurait

parfaitement le point central des deux courbes qu'ils avaient décrites, et là, après avoir failli se heurter, tant en ce moment leurs pas étaient pressés et leur préoccupation grande, ils signalèrent leur jonction par ces mots, articulés des deux parts avec un étonnement mêlé de contrariété :

— Le père Lerat !

— M. Richomme !

Il eût été difficile de deviner de prime abord la cause du mouvement de mauvaise humeur qu'ils avaient laissé éclater, et qu'ils s'efforcèrent d'ailleurs de réprimer presque aussitôt.

— Je ne m'attendais guère à vous rencontrer, dit le père Lerat le premier en examinant la toilette de son interlocateur avec curiosité. Depuis quand les avocats se lèvent-ils aussi matin que les pierrots, et portent-ils au saut du lit une toilette de marié ? car vous êtes fièrement cossu, M. Richomme !

— Vous me permettrez de vous retourner votre observation, père Lerat, dit l'avocat en inspectant à son tour l'ancien marchand d'avoine depuis la tête jusqu'aux pieds. Habit noir, cravate brodée, barbe fraîche, vous êtes véritablement étourdissant. Et pourrait-on vous demander, ajouta l'avocat en essayant de

dissimuler par un sourire l'indiscrétion flagrante de sa question, pourrait-on vous demander de quel côté vous dirigez vos pas dans un pareil équipage ?

— Tout droit devant moi, dit le père Lerat en indiquant du doigt le chemin qui se déroulait à travers la plaine ; et vous, M. Richomme ?

— Moi aussi, dit l'avocat.

— Avez-vous l'intention de pousser jusqu'aux Gredeux, M. Richomme ?

— Peut-être ; et vous, père Lerat ?

— Peut-être aussi, dit à son tour le père Lerat.

Quand deux individus, qui se connaissent, se rencontrent hors de la ville qu'ils habitent, et accusent à peu près la même destination, l'usage ordinaire est qu'ils s'accouplent et marchent de conserve sous peine de laisser croire qu'ils sont en délicatesse. Or, M. Richomme et le père Lerat se connaissaient d'autant mieux, que celui-ci était un des meilleurs clients de celui-là. Pourtant en cette occasion l'usage ordinaire reçut un démenti, l'avocat et le marchand d'avoine gardèrent le silence, et pendant un instant on put reconnaître, au léger nuage de poussière qui jaillissait sous leurs pieds,

qu'ils se sentaient tous les deux des inquiétudes dans les jambes.

— Je vous proposerais bien de faire route avec vous, dit le père Lerat, en continuant à piétiner, mais d'abord mes vieilles jambes auraient peine à suivre de jeunes jambes comme les vôtres, et je ne voudrais pas vous retarder si vous êtes pressé; ensuite je ne vous dissimulerai pas que l'affaire qui m'appelle aux Gredeux exige que je sois seul. Tenez, je vais tout vous dire : il s'agit d'un lopin de terre que je veux acheter; ce lopin de terre appartient à un paysan, à un imbécile qui me le vendra pour rien, parce que j'ai l'air bonhomme et qu'on ne se défie pas des bonnes gens; mais s'il me voyait entrer dans le village avec vous, qui passez pour un malin, il me tiendrait la dragée si haute que je ne pourrais pas la croquer, et mon affaire serait manquée. Les haricotiers de la campagne sont tous les mêmes, M. Richomme, ils se défient des hommes d'affaire, des avoués, des avocats, des gens d'esprit, enfin, comme du diable; dès qu'ils aperçoivent seulement le bout d'oreille d'un de ces messieurs, c'est fini; et pour leur arracher une mauvaise perche de terre glaise, il faudrait la couvrir d'or. Vous comprenez,

M. Richomme ! ajouta le père Lerat en clignant les yeux, quoiqu'il eût le dos tourné au soleil, ne vous gênez pas pour moi ; si vous êtes pressé, allez devant, marchez votre pas et laissez-moi marcher le mien, nous n'en serons pas moins bons amis pour cela.

La proposition du père Lerat avait évidemment fait un notable plaisir à l'avocat, car en l'écoutant, sa figure s'était éclaircie presque aussitôt, et sous le verre de ses lunettes une secrète satisfaction brillait dans ses yeux.

— En toute occasion, dit-il, vous savez si je vous suis dévoué et si je tiens à votre compagnie. Mais véritablement, aujourd'hui, vous me rendez service en m'autorisant à vous devancer ; je suis impatiemment attendu aux Gredeux, et en réglant mon pas sur le vôtre, je courrais le risque d'arriver trop tard. Puisque vous avez été franc avec moi, je vais l'être avec vous. Il s'agit pour moi d'une affaire importante, d'un bornage à établir par-devant le président du tribunal, et vous concevez que mon client aurait le droit de se plaindre, si l'arbitre qui représente la partie adverse arrivait sur le terrain avant moi.

En achevant de parler, l'avocat enfonça son chapeau sur sa tête, tendit la main à son client

et s'éloigna rapidement, tandis que le père Lerat restait immobile et grommelait entre ses dents, avec cette jubilation sans égale d'un trompeur qui s'applaudit du succès de sa ruse :

— Bien ! bien ! il arpente le sol comme un lièvre, m'en voilà débarrassé, non d'un petit bonhomme !

Malheureusement la joie du marchand d'avoine ne fut pas de longue durée. Il y a dans le monde une foule d'esprits paresseux qui font à chaque instant des sottises, et ne reconnaissent jamais ces sottises qu'immédiatement après les avoir faites. Pour le moment le père Lerat était probablement au nombre de ces esprits-là, car tout à coup il appliqua avec violence la paume de sa main sur son front et s'écria :

— Eh bien ! je suis un oison ! un enfant de quinze jours a plus d'esprit que moi. J'ai eu tort de laisser partir M. Richomme. L'affaire dans laquelle je vais m'embarquer est difficile, et il est presque impossible qu'un imbécile comme moi, un homme sans éducation, et qui n'a jamais parlé en sa vie qu'à des chevaux ou à des fermiers, puisse s'en tirer avec honneur, M. Richomme aurait pu m'être utile !

Et le père Lerat lança un regard douloureux

à la poursuite de l'avocat, qui continuait à fuir au grand pas de marche.

— Ohé cria-t-il alors après un intervalle assez court, et en arrondissant ses deux mains de chaque côté de sa bouche, ohé! M. Richomme, arrêtez-vous, j'ai à vous parler, arrêtez-vous!

En entendant cet appel, l'avocat s'arrêta, non sans pester d'impatience, et se retourna vers son client.

— Venez çà, M. Richomme, reprit le père Lerat, je vous payerai le dérangement que je vous cause aussi cher qu'il vous plaira.

Malgré le poids qu'une pareille promesse pouvait avoir, l'avocat semblait hésiter encore. A la fin, cependant, la crainte de mécontenter son client l'emporta sur les raisons secrètes qui motivaient sa résistance, il revint sur ses pas, la tête basse comme un chien de chasse lancé à fond de train sur la piste d'un lièvre, et que son maître rappelle à grands coups de sifflet. Quand il arriva auprès du père Lerat, ses sourcils étaient froncés, ses lèvres plissées, ses oreilles tendues, les muscles de sa face violemment contractés, tous ses traits enfin exprimaient cette foudroyante apostrophe :

— Que le diable t'emporte, vieux bonhomme

fantasque ! Ne m'as-tu laissé partir que pour me rappeler, me remettre en laisse, et me traîner à tes côtés !

Échauffé par l'idée nouvelle qui germait dans son cerveau, le père Lerat ne remarqua pas les symptômes de mécontentement qui éclataient dans la physionomie de l'avocat, et prenant brusquement la parole :

— M. Richomme, dit-il, je vous ai menti, je ne vais pas aux Gredeux pour y faire une acquisition ; mais vous m'excuserez, il y a des choses qu'un homme de mon âge n'ose confier à personne, dans la crainte qu'on ne le bafoue. Pourtant j'aurais dû penser qu'avec vous je puis être tranquille, vous n'êtes pas moqueur, vous, vous êtes un bon enfant, et vous obligeriez quelqu'un, même sans être payé pour cela (le bonhomme, en disant ces derniers mots, passa la langue sur ses lèvres, comme pour sentir le goût de la grosse douceur qu'il venait d'adresser à l'avocat) ; aussi je vais vous dire la vérité, je veux me marier, M. Richomme; la vérité, la voilà.

II

A la déclaration du père Lerat, l'avocat ne put réprimer un geste convulsif, il se sentit pris dans un traquenard; le début du bonhomme lui promettait une avalanche de confidences, il y en aurait pour deux heures au moins ; et lui qui était si pressé d'arriver aux Gredeux! Que faire? S'il brûlait la politesse au père Lerat, ne perdrait-il pas sa clientèle? Ainsi acculé, et las de chercher vainement un moyen dilatoire, le pauvre avocat finit par s'imposer la résignation du désespoir, et, croisant les bras, il laissa tomber sur l'abdomen

de son interlocuteur un regard qui signifiait :

— Peut-on songer à se marier avec un ventre comme celui-là !

— Oui, je veux me marier, reprit le père Lerat avec vivacité. Vous avez connu Ursule, monsieur Richomme, mon ancienne gouvernante, une brave fille du bon Dieu ; j'étais attaché à elle, j'étais accoutumé à l'entendre tourner autour de moi ! Eh bien ! depuis que je ne l'ai plus, ma maison est un désert pour moi, monsieur Richomme, j'ai froid dedans, même en été, même au coin du feu en hiver. Mes habits moisissent et dessèchent, ils sont vieux avant que je ne les aie portés ; mes meubles gémissent, c'est à la lettre, ils gémissent ; et lorsque j'ouvre les tiroirs de ma commode, il me semble que je les entends soupirer comme de pauvres corps qui redemandent leur âme ; c'est qu'Ursule était l'âme de mes habits, de mes meubles, de ma maison tout entière ; quand elle était là, mes habits avaient toujours un air de fête, ils connaissaient leur place et se tenaient tranquilles au portemanteau ; mes meubles chantaient joyeusement quand on les touchait ; tout allait bien. Maintenant, au contraire, tout va mal ; les serrures ne tiennent plus, les clefs se rouillent ; et moi-même, le

soir, quand je n'entends plus Ursule bougonner à mes oreilles, j'ai peur d'être devenu sourd. Vous voyez bien, monsieur Richomme, qu'une pareille position n'est pas tenable; si cela continuait, je maigrirais, j'en suis sûr. Vous me direz que je pourrais faire revenir Ursule, mais cela n'est pas possible. Vous ne connaissez pas Ursule, monsieur Richomme, elle est fière comme Artaban; je l'ai chassée, elle ne me pardonnera jamais, et elle a raison cette fille; d'ailleurs elle est placée à dix lieues d'ici, chez un vieux garçon comme moi qui lui a assuré du bien par son testament, elle ne peut pas jeter son bonheur à ses pieds, ce serait plus que je ne mérite. Dans cette position-là, quel parti puis-je prendre? Pour éloigner l'avenir qui m'effraye et les catastrophes que je prévois, il ne me reste d'autre ressource que le mariage, j'ai compris cela, et voilà pourquoi je veux me marier.

— Et que dit votre neveu de vos projets? interrompit l'avocat, qui, pendant la longue tirade du père Lerat, avait étouffé plus d'une fois un soupir plaintif.

Cette objection, au lieu d'arrêter l'élan du père Lerat, lui fit l'effet d'un coup d'éperon.

— Mon neveu! mon neveu! s'écria-t-il en

écarquillant ses petits yeux d'un air véritablement farouche, mais c'est à cause de mon neveu surtout que je veux me marier ; en me mariant j'échappe à sa tutelle, je brise mes menottes, je redeviens libre et je me venge : oui, je me venge, et vous allez juger si mon désir de vengeance est légitime. Quand mon neveu fut nommé substitut du procureur du roi à Mantes, il vint me trouver et passa quinze jours avec moi. Pendant ces quinze jours il se montra d'une prévenance et d'une amabilité parfaite ; il m'appelait son bon oncle, son petit oncle, c'était charmant. Vous entendez bien que je le voyais venir, mais je me disais : Laissons-le aller ; j'ai fait quelques économies ; eh bien, si mon neveu continue à être gentil, on pourra faire quelque chose pour lui. Or, pendant que le gars m'assiégeait en personne, ses parents me livraient bataille par la petite poste ; à chaque instant je recevais des lettres de sa mère, qui est ma sœur ; et dans ces lettres elle me chantait toujours la même chanson. « Mon fils, m'écrivait-elle, est dans une « belle position, et je regrette de n'être pas « assez riche pour l'aider à tenir convenable- « ment son rang. Mais vous savez que nous « avons beaucoup d'enfants, et que c'est à

« grand' peine si au bout de l'année nous « joignons les deux bouts ensemble. Dans « cette conjoncture, mon cher frère, j'ai compté « sur vous, sur votre générosité, dont vous « m'avez donné tant de preuves ; vous me sup- « pléerez auprès de mon fils, vous ferez pour « lui ce que son père ne peut pas faire. N'êtes- « vous pas d'ailleurs aussi intéressé que nous « à l'avancement du cher garçon ? Est-ce que « la considération qu'il ne manquera pas d'ac- « quérir ne rejaillira pas sur toute la famille ? « Est-ce que vous ne serez pas flatté de dire : « J'ai un neveu magistrat, un neveu qui sera « peut-être député un jour, et voudriez-vous « qu'un jeune homme de talent qui sera l'hon- « neur de notre nom, ne pût pas faire une fi- « gure honorable ? » Voilà ce que m'écrivait ma sœur, et cela si souvent, avec tant d'onction et de chaleur que je finis par me laisser attendrir ; et je déclarai à mon neveu que je lui constituerais une pension annuelle de deux mille livres pour payer ses frais de représentation. C'était une belle action que je faisais là, n'est-ce pas, monsieur Richomme ? Vous allez voir comment j'en ai été récompensé ! Tant que nous vécûmes à Mantes, mon neveu et moi, les choses n'allèrent pas trop mal ; mon-

sieur le substitut faisait de temps en temps des observations aigres-douces à son oncle, voilà tout. Je passais là-dessus et je payais exactement ma redevance, moyennant quoi j'avais le droit de faire à peu près ce que bon me semblait. Mais depuis que mon neveu a été nommé procureur du roi, depuis que j'ai quitté Mantes, pour venir avec lui habiter sa nouvelle résidence, parce qu'il avait besoin de moi pour payer les dépenses nécessitées par son déplacement, oh! monsieur Richomme, depuis ce moment-là je suis esclave, pis que cela, martyr, et mon neveu est le bourreau de son oncle. En deux ans, vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il m'a fait avaler de couleuvres. D'abord, il m'a forcé de renvoyer Ursule, en me disant qu'elle n'était pas assez vieille, que j'étais encore jeune, qu'on jasait dans la ville, que les propos qui se tenaient sur mon compte pourraient nuire à sa considération personnelle, et que l'*oncle d'un procureur du roi* ne devait pas même être soupçonné. Ensuite, il m'a défendu d'aller au café, en alléguant que les braillards de l'opposition, comme il dit, s'y réunissaient, et que l'*oncle d'un procureur du roi* ne devait jamais être en contact avec des ennemis du gouvernement. Depuis trente-cinq

ans, je fumais tous les jours ; monsieur mon neveu m'a enjoint de ne plus fumer, attendu que l'*oncle d'un procureur du roi* ne devait pas avoir les goûts de la canaille ; et sur ce, de sa main de magistrat, il a jeté ma blague par la fenêtre, et m'a cassé toutes mes pipes. Que vous dirai-je, enfin ? je ne pense plus, je ne parle plus, je ne vis plus ; c'est monsieur mon neveu qui parle, qui pense et qui agit pour moi ; je suis son polichinelle, il m'impose ses volontés, me dicte ses lois, et je n'ai le droit de remuer qu'après qu'il a tiré la ficelle. Croiriez-vous, monsieur Richomme, que je n'ai pas seulement la permission de m'habiller à ma guise ? Non, c'est mon neveu qui commande mes habits, et il me force à porter des habits qui me gênent, qui me font souffrir, sous prétexte que l'*oncle d'un procureur du roi* ne peut pas être habillé comme un marchand de foin. Vous ne croyez pas cela, monsieur Richomme, cela vous paraît invraisemblable, et pourtant cela est, regardez.

Ici le père Lerat répéta le mouvement de moulinet qu'il avait déjà fait précédemment dans sa chambre, pour élargir les entournures de son habit, puis il reprit avec un redoublement d'indignation :

— Et vous croyez que cela peut durer ainsi, vous croyez que je me laisserai plus longtemps flageller et retourner sur le gril ? Je suis l'*oncle d'un procureur du roi !* la belle avance ! et quel honneur m'en revient-il, s'il vous plaît ? Passe encore si je portais le même nom que mon neveu ; alors tout le monde saurait que je suis de sa famille ; mais qui diable ! peut se douter qu'un homme qui se nomme Lerat est le propre frère de la mère d'un procureur du roi, qui se nomme Edgard Dubief[1] ? En vérité, j'étais donc fou, j'avais donc la berlue pour me laisser mener à la lisière comme un enfant ! Oh ! c'est trop souffrir, monsieur Richomme : c'est trop ! beaucoup trop ! A dater d'aujourd'hui, c'est fini, je reprends ma liberté, je redeviens homme ; je veux aller au café, je veux fumer ; je veux porter des habits trop larges, dussé-je avoir l'air d'un maquignon ; et si monsieur mon neveu vient me faire les gros yeux et me montrer les dents, je lui répondrai : « Mon cher ami, je vais me marier ; j'aurai des « enfants, j'en aurai, entendez-vous ! et je « ne rendrai désormais de comptes qu'à ma

[1] Voir les *Mémoires d'un Orphelin*, 1 vol. in-18, édition Meline, Cans et Cᵉ.

« femme. Quant à vous, si vous faites le mé-
« chant, je vous retire immédiatement la pen-
« sion qui vous alimente depuis quatre ans;
« comptez là-dessus et fichez-moi la paix. »
Voilà mon idée, monsieur Richomme, la voilà tout entière, et j'espère que si cela est en votre pouvoir, vous ne demanderez pas mieux que de m'aider à briser une chaîne honteuse.

Le père Lerat avait épuisé en parlant toute la gamme des sons, depuis le soupir de l'élégie plaintive, quand il racontait les ennuis de sa solitude et de son veuvage, jusqu'à l'accent de la colère la plus intense, quand il exprimait les souffrances de son esclavage et semblait littéralement mordre sa muselière. A la fin de la tirade que nous venons de sténographier, il passa à plusieurs reprises sur son visage un mouchoir de coton à carreaux, pour éponger les gouttes de sueur qui suintaient le long de ses joues. L'irritation du bonhomme, sa respiration tumultueuse et poussive, et enfin les mouvements précipités de son abdomen qui soulevait révolutionnairement l'extrémité de son gilet, tout cela contrastait avec l'immobilité désespérante et le sang-froid glacial de l'avocat.

— Tout ce que vous venez de me dire, objecta celui-ci, après un instant de silence, ne

m'explique pas pourquoi vous m'avez rappelé, et pourquoi vous m'empêchez encore de continuer ma route.

— Pourquoi? Vous allez le savoir, monsieur Richomme, dit le père Lerat. Ordinairement, quand un garçon exprime l'intention arrêtée de se marier, c'est qu'il a une femme en vue : j'en ai une. Ce matin, je me suis habillé, et j'ai fermé la porte de ma maison, avec la résolution bien prise d'aller tout droit chez elle, de lui exposer franchement ma situation, et d'aborder, sans autre forme de procès, la question matrimoniale; mais tout à l'heure, en vous voyant filer devant moi comme une flèche, j'ai réfléchi, la peur m'a pris; je me suis convaincu que je n'aurais jamais le courage de faire moi-même une déclaration d'amour, et que d'ailleurs il était plus convenable, dans les occasions délicates, de s'exprimer par voie d'ambassadeur. Alors j'ai pensé à vous, monsieur Richomme; vous connaissez, à peu de chose près, mes antécédents et l'état de ma fortune, vous pourrez par conséquent donner toutes les explications qu'on vous demandera. Eh! bien, monsieur Richomme, voulez-vous être mon ambassadeur, et me tenir lieu de parrain?

— Encore faudrait-il savoir quelle est la femme que vous convoitez pour épouse, murmura l'avocat, avec l'accent profondément ennuyé d'un médecin qui, malade lui-même, est obligé de s'occuper de la maladie d'un autre.

— Rien n'est plus simple, monsieur Richomme; ma *future*, passez-moi le mot, habite ici près, aux Gredeux; elle est veuve et se nomme madame Delporte.

Ces mots, pourtant si simples, produisirent sur l'avocat un effet qu'il eût été difficile de pressentir; ses traits, ternes et presque morts l'instant d'auparavant, prirent tout à coup une expression d'animation violente, et ses yeux, tout à l'heure éteints, scintillèrent en s'attachant à la personne du père Lerat. Dans sa préoccupation, il n'entendit pas le bruit d'une voiture qui venait derrière lui, et le son d'une voix humaine qui criait : Gare! gare! pour l'empêcher d'être écrasé; le père Lerat fut obligé de l'entraîner vivement sur le bas-côté du chemin, après lui avoir répété deux fois inutilement :

— Rangez-vous donc, monsieur Richomme, rangez-vous donc; si vous ne voulez pas que la roue vous passe sur le corps.

La voiture, cause de cette alerte, était un de

ces grands cabriolets en osier qu'on ne rencontre plus que dans les provinces un peu éloignées de Paris. Ce simple et ténébreux équipage frôla les deux piétons et les dépassa d'une trentaine de pas, en avançant dans la direction des Gredeux; au bout de ces trente pas, le cheval s'arrêta, et alors on vit sortir des flancs de la voiture une tête d'homme sans chapeau, qui se détourna en arrière et fit deux ou trois mouvements de haut en bas. En même temps, une voix plus aigre que celle qui précédemment avait crié : Gare ! prononça ces mots :

— Bonjour, mon oncle !

Puis le cabriolet repartit au trot.

— Mon neveu ! dit le père Lerat en suivant de l'œil la cage à poulets roulante; pourquoi diable est-il sorti si matin et a-t-il loué un cabriolet ? C'est singulier ! est-ce qu'il aurait senti quelque chose de mon mariage dans l'air ?

Dans la cervelle du père Lerat, l'idée que son neveu le surveillait sans cesse et épiait toutes ses démarches était arrivée depuis longtemps à l'état d'idée fixe. Aussi la supposition que la promenade matinale du procureur du roi se rattachait à un vaste système d'espionnage stimula-t-elle à nouveau l'esprit d'insurrection qui fermentait en lui.

— Si mon neveu se doute de quelque chose, dit-il à l'avocat, raison de plus pour me presser ; il est capable de tout faire pour jeter des bâtons dans mes roues. Voyons, monsieur Richomme, voulez-vous me rendre le service que je vous demande ? Êtes-vous mon homme ?

L'avocat ne parut pas avoir parfaitement compris le sens de la question qui lui était adressée ; car il répondit par cette autre question :

— Vous connaissez donc madame Delporte ?

— Sans doute, dit le père Lerat, et si vous étiez mon notaire, au lieu d'être mon avocat, vous sauriez que je suis son propriétaire depuis un an ; depuis un an elle habite ma maison des Gredeux, et depuis un an j'ai le plaisir de la recevoir tous les trois mois chez moi à l'échéance du terme. Tenez, monsieur Richomme, il y a des gens qui s'imaginent que, pour bien juger une femme, il faut la voir au bal ou à la messe, quand, échauffée par la musique, elle se trémousse gentiment en mesure, ou quand, agenouillée sur les dalles d'une église, elle lève au ciel deux beaux yeux chargés d'amour à faire caracoler là-haut tous les saints du paradis. Erreur ! mon cher monsieur Richomme ; c'est quand une femme vient

payer son loyer qu'elle est réellement dans sa beauté, dans son éclat, dans sa fraîcheur. Ah! si vous aviez vu, comme moi, madame Delporte entrant chez vous, timidement, les yeux baissés, tirant d'une jolie bourse en perles et en soie de petites pièces d'or toutes mignonnes, toutes luisantes, vous les mettant dans la main, et vous montrant cinq doigts effilés et blancs; si vous l'aviez entendue vous dire merci d'une voix fluette, en recevant votre quittance; si enfin, en la reconduisant jusqu'à votre porte, vous aviez pu admirer son air de modestie, monsieur Richomme, sa tournure, monsieur Richomme, et le bas de sa jambe tourné à la mécanique, monsieur Richomme; nom d'un petit bonhomme! alors il vous serait arrivé ce qui m'est arrivé : vous auriez perdu la tête, et vous me prieriez d'aller demander pour votre compte madame Delporte en mariage.

Le père Lerat venait de s'élever à la hauteur d'un poëte descriptif, aussi s'arrêta-t-il pour savourer en silence les idées que son amour de vieux garçon venait de lui suggérer. Puis regardant fixement l'avocat, il reprit d'une voix plus sèche, et comme un homme qui sent le besoin de revenir au langage positif des affaires :

— Mais il ne s'agit pas de tout cela, monsieur Richomme, et je vous répète ma question: vous convient-il d'être mon ambassadeur?

Il se fit un moment de silence, pendant lequel l'avocat passa à plusieurs reprises la main sur le verre de ses lunettes, geste qui pour tous ceux qui le connaissaient avait une valeur très-significative.

— Oui ou non, monsieur Richomme? reprit bravement le père Lerat.

— Non! dit l'avocat avec une fermeté d'intonation qui annonçait de sa part une détermination bien arrêtée, et dont il avait pesé d'avance toutes les conséquences.

Le père Lerat s'attendait si peu à un refus, qu'en entendant la réponse négative de l'avocat, il recula; puis, fixant sur son interlocuteur un regard dans lequel perçait un commencement de colère:

— Et pourquoi non, monsieur Richomme, pourquoi?

— Parce que moi aussi, dit l'avocat, je me suis levé ce matin avec l'intention formelle d'aller demander une femme en mariage, parce que cette femme demeure aussi aux Gredeux, parce qu'elle est veuve aussi, parce qu'elle se

nomme aussi madame Delporte, parce qu'enfin je suis votre rival.

Pendant qu'au moyen de la figure de rhétorique appelée l'accumulation, l'avocat rendait à son client les confidences qu'il en avait reçues, celui-ci avait baissé la tête, et sifflottait entre ses dents, avec une rage concentrée, un air de chasse ; la stupeur lui avait ôté la parole. Machinalement, il fit quelques pas en avant dans la direction des Gredeux, et l'avocat le suivit. Tous deux marchèrent ainsi pendant quelque temps côte à côte, tous deux gardant le silence, tous deux promenant leur vue sur les champs de colza en fleur qui bordaient les deux côtés du chemin, et tous deux incapables de voir ce qu'ils regardaient ; tant la position qu'ils avaient l'un vis-à-vis de l'autre les préoccupait exclusivement.

— Vous connaissez donc aussi madame Delporte, tonton, tontaine..., reprit le père Lerat, enchevêtrant sans s'en apercevoir les pensées qui inquiétaient son esprit, et le souvenir musical qui flottait dans sa mémoire.

— Oui, dit l'avocat, dernièrement elle a eu une discussion avec un de ses voisins, à propos d'une servitude contestée, et elle m'a fait l'honneur de me venir consulter. Comme vous.

j'ai été frappé de sa grâce, de sa beauté, de son air honnête ; enfin, enfin... nous sommes rivaux, père Lerat, voilà ce qui est incontestable.

Il se fit un nouveau silence. Les deux antagonistes continuèrent à s'avancer au petit pas ; le père Lerat sifflottait toujours son air de chasse, monsieur Richomme avait toujours l'œil fixé sur les horizons fuyants du panorama qui se déroulait devant lui. En marchant ainsi, ils arrivèrent à une espèce de carrefour, formé par la jonction de trois ou quatre sentiers de traverse, et qui marquait la moitié de la distance à parcourir pour aller de la ville au hameau des Gredeux. Au milieu de ce carrefour se dressait une petite croix de bois.

— Père Lerat, dit l'avocat en s'adossant auprès de la croix, j'ai reçu vos confidences et vous avez reçu les miennes, par conséquent nous ne pouvons pas nous faire une guerre de surprises : le mieux est donc d'agir loyalement. J'ai une proposition à vous faire. Vous avez senti qu'un amoureux ne pouvait pas convenablement exposer lui-même ses prétentions, je suis de votre avis. Eh bien ! arrangeons-nous, soyez mon ambassadeur et je serai le vôtre ; je vous connais, vous me connaissez,

vous savez mon passé, mon présent, mon avenir : des deux côtés la position est égale. Parlez pour moi, je parlerai pour vous. Hein ! ma proposition vous va-t-elle?

— Tope, monsieur Richomme, dit le père Lerat après un moment de réflexion, et en tendant une main dans laquelle l'avocat laissa tomber la sienne.

— Mais pas de malice, père Lerat, reprit l'avocat, pas de finasseries, nous jouons bon jeu bon argent, n'est-il pas vrai? et quelle que soit l'issue de la partie, le perdant ne se plaindra pas du gagnant.

— Tope, répéta le père Lerat; mais il faudrait savoir qui de nous deux fera la première démarche.

L'avocat avait probablement prévu la demande du père Lerat, car sans même prendre la peine d'articuler sa réponse, il enfonça ses doigts dans le gousset de son gilet et en retira une belle pièce de cent sous toute neuve.

— Pile ou face, dit-il en balançant la pièce au bout de ses doigts; si vous devinez juste, père Lerat, à moi l'honneur d'aller le premier au feu.

Et l'avocat lança vigoureusement la pièce de cent sous fatidique.

— Pile! cria le père Lerat.

La pièce de cent sous retomba pile.

— Le gagnant payera à déjeuner au perdant, dit le père Lerat à qui cette première victoire, tout insignifiante qu'elle fût, paraissait pourtant de bon augure.

— Soit, répondit l'avocat.

Et les rivaux se remirent en marche avec plus de résolution qu'auparavant, mais sans parler davantage; chacun d'eux éprouvait le besoin de supputer, à part lui, ses chances de succès, en amoindrissant celles de son adversaire.

« Il est impossible qu'une femme jeune, « jolie et élégante, consente à épouser un « vieux bonhomme de soixante ans (le père « Lerat n'accusait que cinquante-cinq ans), « qui a des cheveux gris, jure, quand il s'y « met, comme un maquignon, et dont le ventre servirait très-bien de cible à un artilleur « de notre garde nationale. »

Ainsi parlait l'avocat.

« Monsieur Richomme a la langue bien pendue, je ne dis pas non; mais pour toute « fortune il n'a que sa langue, et il est impossible qu'une femme raisonnable et qui paye « exactement son terme, consente à épouser

« un homme dont un mal de gorge peut ré-
« duire à rien les ressources. »

Ainsi parlait le père Lerat.

Si bien que, comme il arrive toujours, les deux antagonistes étaient parfaitement sûrs de la victoire, quand ils atteignirent l'entrée des Gredeux. Là ils s'arrêtèrent, d'un commun accord, devant une maison peinte en rouge sur la façade de laquelle on lisait ces mots : A Saint-Nicolas.

— Je vous attends ici, dit le père Lerat, et je vais faire préparer à déjeuner. Mais, soyons loyal, monsieur Richomme, et souvenons-nous de nos conventions.

— Je m'en souviens, dit l'avocat en souriant.

Et après avoir serré la main du bonhomme Lerat, il s'éloigna d'un pas leste et résolu, comme un homme qui savoure d'avance son bonheur personnel, et, ce qui n'est guère moins affriandant, le désappointement d'autrui.

III

La jeune femme qui jouait en ce moment, sans le savoir, le rôle d'Hélène entre Ménélas et Pâris, logeait à l'extrémité du hameau des Gredeux et habitait une petite maison modeste, mais propre, et coquettement posée au milieu d'un jardin. Depuis un an que cette jeune femme était venue enfouir sa vie dans un village sans ressource, elle avait passé tous les jours, sans exception, dans le repos, dans la solitude, et presque dans le recueillement. Les paysans, qui admiraient sa réserve sans la comprendre, disaient en parlant d'elle : Elle

ne fera jamais grand bruit dans le pays ; et ces quelques mots peignaient parfaitement madame Delporte tout entière : ils avaient même la valeur d'un panégyrique complet, s'il est vrai que la meilleure femme soit celle dont on parle le moins. Dans la journée madame Delporte allait et venait dans le jardin, arrosait elle-même ses fleurs, et ne rentrait guère dans l'intérieur de la maison qu'à l'heure du dîner, vers cinq heures. Le soir on la voyait derrière les rideaux de sa chambre à coucher, la tête penchée sur un métier à tapisserie, et jamais, au grand jamais, elle ne paraissait à sa fenêtre, même quand la brise printanière exhalait les plus douces haleines, même quand une chaise de poste traversait au galop le village au bruit des grelots de l'attelage et des coups de fouet précipités du postillon. Cette absence de curiosité (la curiosité est la vie) était à coup sûr un trait remarquable dans une femme jeune et jolie. Indiquait-elle une de ces âmes ignorantes qui, ne sachant rien, ne désirent rien savoir, ou une de ces natures déjà blessées qui se replient sur elles-mêmes et n'ont plus rien à attendre? Les physiologistes grossiers des Gredeux étaient incapables de résoudre un pareil problème ; force leur était donc de s'en

tenir à ce qu'ils voyaient : aussi se contentaient-ils de dire en passant sous les croisées de madame Delporte :

— Voilà *la petite veuve* qui travaille comme à son ordinaire.

Pour ces gens-là, madame Delporte ressemblait à une de ces étoiles qui brillent modestement toutes les nuits dans un coin obscur du ciel, et dont les astronomes seuls savent le nom.

Tout le domestique de madame Delporte se composait d'une vieille bonne appelée Marianne. Cette vieille bonne semblait avoir à cœur d'imiter la réserve de sa maîtresse. Quand elle faisait des commissions dans le pays, elle ne s'arrêtait point aux portes, et ne parlait jamais inutilement, ce qui pouvait passer pour fabuleux. Quand, par hasard, chez le boucher ou le boulanger, elle était obligée d'invoquer le nom de sa maîtresse : Madame désire ceci, disait-elle, et jamais elle n'accompagnait d'aucun commentaire ce mot *madame*, que les servantes parisiennes ne prononcent jamais seul.

Du reste la beauté de la *petite veuve* était tout à fait en harmonie avec ses habitudes, elle reflétait sa vie. C'était une de ces beautés plutôt

douces qu'éclatantes, qui touchent plus qu'elles ne frappent, attirent la pensée plus qu'elles ne provoquent les regards, et tiennent dans l'ordre physique la place que certains sentiments délicats tiennent dans l'ordre moral. Son teint un peu gris et comme cendré, n'avait ni l'éclat particulier aux jolies blondes, ni le velouté brillant qui rend les brunes si impérieusement attrayantes ; ses yeux d'un bleu un peu effacé semblaient encore chercher une expression et avoir peur de la lumière. Ses lèvres seules avaient quelquefois du mouvement, soit qu'elles se serrassent involontairement au souvenir d'une pensée attristante, soit qu'elles s'épanouissent avec grâce dans un moment d'illusion comme *un nid de baisers prêts à s'envoler* [1]. De ces détails imparfaits résultait pourtant un ensemble dont le charme se laissait sentir sans se laisser analyser ; un je ne sais quoi d'incomplet, d'indécis, qui plaisait par son indécision même. N'avez-vous jamais entendu dire d'une jeune fille, le jour de son mariage : « Elle n'est pas jolie, mais elle le sera. » Ainsi était madame Delporte. Or, il y a quelque chose de plus beau que la beauté qui existe, c'est la

[1] Byron.

beauté qui n'existe pas. Du reste le ménétrier des Gredeux avait exprimé d'une façon naïve et charmante à la fois la nuance que nous essayons d'indiquer, et nous ne pouvons mieux faire que de copier le mot du ménétrier des Gredeux.

— Quoique veuve, avait-il dit un soir au cabaret en parlant de madame Delporte, cette petite dame-là a tout à fait des airs de demoiselle.

Quand une femme jeune encore se retire dans un coin pour y vivre isolée et silencieuse, quand on ne sait pas précisément d'où elle vient et pourquoi elle est venue, quand ses actions et ses pensées flottent, pour ainsi dire, dans un crépuscule, il est impossible que cette femme n'allume pas de grandes passions. Pour ceux qui l'entourent, elle a l'attrait du roman, le piquant du mystère, l'irrésistible entraînement de l'inconnu. D'abord on la regarde passer avec étonnement ; puis on la suit du regard ; puis, peu à peu, cette forme fugitive prend de la consistance en vous-même, vous voudriez la fuir, et déjà elle vous suit, elle s'attache à vos pas, elle vous obsède. Vous vous échauffez à la recherche de ce secret qui vous échappe, comme le singe s'irrite contre l'enveloppe d'une

noisette, pourrie peut-être, votre tête travaille, votre imagination s'enflamme, votre cœur bat. Un jour, vous croyez avoir deviné l'énigme, et vous seul, bien entendu, étiez capable de la deviner; le lendemain vous ne voyez que du brouillard; mais enfin vous n'êtes plus votre maître, vous êtes à la merci d'une idée fantasque qui vous rend gai, qui vous rend triste, qui vous tourne, qui vous retourne, qui vous charme, qui vous tourmente, qui vous domine enfin et vous possède; Ixion amoureux d'une nue était probablement la figure des amoureux qui vous ressemblent.

C'est ainsi que le père Lerat et monsieur Richomme, après avoir pris les renseignements et recueilli tous deux les détails que nous venons de rapporter, s'étaient sentis attirés pas à pas vers cette silhouette de veuve qui se nommait madame Delporte; c'est ainsi qu'après avoir rôdé en esprit autour d'elle, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant, ils avaient fini par se dire le même jour, à la même heure, et avec la même ardeur de convoitise, en songeant à madame Delporte : « Il me semble que cette petite veuve-là ferait une bonne petite femme de ménage ! »

Et voilà comment le secret de madame Del-

porte, si madame Delporte avait un secret, se trouvait tout d'un coup menacé; voilà comment la petite veuve, qui avait pris tant de soin jusque-là pour s'effacer et marcher sans encombre dans l'étroit sentier qu'elle s'était tracé, allait être, malgré elle, mise en évidence, et pour ainsi dire bloquée entre deux propositions de mariage.

Le père Lerat avait calculé que l'avocat serait absent une demi-heure. Il employa cette demi-heure à commander un déjeuner aussi somptueux que le permettaient les ressources assez restreintes de Saint-Nicolas. En donnant ses ordres à l'aubergiste, il se répétait à lui-même que la réponse de la veuve ne pouvait pas être douteuse, et il jouissait par avance du désappointement de son rival. Sa joie, la loi des diminutifs observée comme il convient, ressemblait un peu à la joie de l'Indien vainqueur qui boit dans le crâne de son ennemi mort. A l'état sauvage, l'homme éventre son ennemi et chante; à l'état civilisé, l'homme donne un croc-en-jambe à son rival et rit : grand argument en faveur de la civilisation! Au moyen de ses jouissances d'homme civilisé, le père Lerat supporta assez bien le délai moral qu'il s'était imposé; mais à la trente et unième mi-

nute d'attente l'impatience le prit, et il ne put s'empêcher d'aller s'établir sur le seuil de la porte. De là il aperçut bientôt l'avocat et salua son apparition par cette exclamation tirée du fond de ses entrailles :

— Enfin !

Monsieur Richomme, qui marchait d'abord très-vite, avait ralenti le pas à la vue du père Lerat. Cette précipitation suivie d'un ralentissement, était une de ces nuances subtiles, mais significatives, qu'un homme plus délié ou moins aveuglé par sa passion que le père Lerat, n'eût pas manqué d'interpréter défavorablement; cette nuance échappa complétement au bonhomme. Lorsque l'avocat fut arrivé près de lui, il fixa sur lui ses petits yeux ardents et lui dit, sans remarquer que celui-ci avait pris en s'approchant un air composé, qui ressemblait beaucoup à l'air mercantilement plaintif de ces industriels qu'on nomme à Paris *des pleureurs*.

— Eh bien ! monsieur Richomme ?

L'avocat passa les mains sur le verre de ses lunettes avec plus d'affectation que de coutume, comme si la vapeur d'une larme montante en eût terni la limpidité, et du ton d'un orateur qui prévoit et repousse d'avance les objections de son adversaire :

— Père Lerat, je vous prie de croire que j'ai rempli ma mission en conscience, j'ai parlé de vous comme j'en parlerais en plaidant pour vous. Après avoir évalué l'état de votre fortune à quinze mille livres de rente bien claires, j'ai énuméré en détail toutes vos propriétés sans en oublier une; j'ai vanté la maison que vous possédez à Mantes, votre moulin de la vallée de Bonnières, votre métairie sur la route d'Etretat à Fécamp; et j'aurais voulu que vous m'entendissiez, père Lerat! C'est que je n'avais pas, en établissant le chiffre de votre fortune, la sécheresse d'un livre en partie double, non pas! j'étais chaud, onctueux, j'avais l'enthousiasme d'un poëte descriptif. C'est ainsi qu'à propos de votre métairie j'ai lancé deux ou trois phrases étourdissantes sur les gras pâturages de la Normandie, sur ces vallées ombreuses, sur ces sites romantiques que Virgile aurait chantés, si Virgile les avait connus. La Normandie, m'écriai-je, est véritablement le reposoir des âmes fatiguées et sensibles qui veulent oublier le monde et s'en faire oublier : *Oblitus multorum, obliviscendus et illis.*

— Avez-vous dit tout cela? demanda le père Lerat étourdi, et ne comprenant pas encore nettement à quelle conclusion l'avocat voulait

arriver ; mais il me semble pourtant que vous auriez pu vous dispenser de parler latin à une femme.

— Le latin ne fait jamais de mal, dit l'avocat d'un ton doctoralement railleur ; puis il reprit avec volubilité :

— Quand j'ai eu fait suffisamment l'éloge de vos richesses, j'ai passé à l'éloge de votre personne ; et c'est ici, père Lerat, que j'ai déployé toutes les ressources de l'art oratoire. Mon client, ai-je dit, est un homme mûr, mais il est vif, alerte, et, pour ainsi dire, jeune encore ; sans être précisément beau, il a une de ces figures qui plaisent ; ses cheveux, quoique gris, vont si bien à sa physionomie, qu'on ne voudrait pas les voir redevenir noirs.

— Mais madame Delporte me connaît, interrompit le père Lerat, que la faconde de l'avocat commençait à fatiguer et à inquiéter, il fallait me nommer au lieu de faire mon portrait.

— Allons donc ! dit l'avocat, c'eût été manquer à toutes les règles de la rhétorique ; je vous ai nommé, mais à la fin, dans ma péroraison. Comprenez-vous l'effet que j'ai dû produire, père Lerat, lorsque après avoir fait votre panégyrique moral, physique et pécuniaire, je me suis écrié en essuyant la sueur qui découlait

de mon front : Mais à quoi bon vous entretenir plus longtemps des mérites de mon client? Mon client, vous le connaissez! vous pouvez l'apprécier vous-même, et je vous sais trop de sens pour redouter le résultat de votre appréciation, l'homme qui par mon organe ose déposer sa fortune et son nom à vos pieds, il se nomme Lerat, et a l'honneur d'être votre propriétaire.

— Eh bien! répéta le père Lerat, qu'a répondu madame Delporte? Hâtez-vous de m'instruire; c'est un oui ou un non que je vous demande.

L'avocat prit la main du père Lerat, qui la lui abandonna machinalement, et la serra avec expansion; puis tirant de sa poitrine le soupir le plus menteur que jamais poitrine humaine ait contenu dans ses replis, et passant subitement du ton de la plaidoirie au ton élégiaque.

— Hélas! soupira-t-il, pauvre père Lerat, hélas!

— Je suis refusé, dit le père Lerat en reculant, comme on recule devant le rayonnement d'une lumière qui vient vous frapper à l'improviste. Et quelle raison madame Delporte vous a-t-elle donnée de son refus? Pourquoi me repousse-t-elle? Quinze mille livres de rente en

biens-fonds, c'est cependant un joli denier. Voyons, monsieur Richomme, la raison! apprenez-moi la raison!

L'avocat prit un air grave, réfléchit un instant, et dit enfin :

— Dans certaines occasions, il est à peu près impossible de savoir au juste ce qu'une femme pense. Cependant, d'après la tournure de mon entretien avec la veuve, il m'a semblé que ce qui la choquait surtout, c'était la disproportion d'âge qui existe entre vous et elle. Ne vous fâchez pas, père Lerat; mais je crois, je soupçonne, je prendrais sur moi d'affirmer qu'elle vous trouve trop vieux.

Cette déclaration, en dépit ou à cause des précautions oratoires dont l'avocat l'avait enveloppée, atterra le père Lerat.

— Trop vieux! murmura-t-il d'une voix sourde, est-ce qu'un homme de cinquante-cinq ans est trop vieux? Faut-il que les femmes soient folles! et cependant, je croyais madame Delporte raisonnable; une femme qui paye si gentiment son loyer!

En disant cela, le père Lerat était rentré dans l'auberge : là, il s'assit tête basse auprès de la cheminée, et il tourna ses deux pouces l'un sur l'autre, ce qui, de sa part, indiquait le plus

haut degré de contrariété, jusqu'au moment où l'avocat s'approcha de lui, lui frappa doucement sur l'épaule, et lui dit :

— Père Lerat, avez-vous oublié nos conventions?

— Non, non, monsieur Richomme, chose convenue, chose due; je suis à vos ordres, et je remplirai ma mission aussi loyalement que vous avez rempli la vôtre. Faites mettre le couvert, je serai de retour avant que le tourne-broche ait fini ses évolutions, et j'espère que, malgré mes malheurs, je ferai honneur au déjeuner.

Quoiqu'il eût protesté de sa loyauté, le père Lerat, en se dirigeant vers la demeure de la veuve, ne put se défendre d'une pensée très-peu chrétienne. L'hiver, quand le verglas couvre l'asphalte de nos boulevards, avez-vous jamais vu deux piétons, marchant côte à côte, tomber au même instant, et chacun d'eux, oubliant sa propre chute, se relever gaiement en riant du malheur de son compagnon? L'instinct de réciprocité méchante que nous signalons perçait dans les paroles qu'en marchant le père Lerat s'adressait à lui-même : « Un petit « avocat qui n'avait pour toute fortune qu'une « langue passablement aiguisée, l'emporterait-

« il sur un propriétaire foncier? Le scandale « d'une préférence aussi injuste pouvait-il être « donné au monde? Entre monsieur Richomme « et monsieur Lerat, qui pouvait songer à éta- « blir une comparaison?

O hommes! mes bons amis, vous ne faites pas toujours honneur à Dieu, votre éditeur suprême.

Pendant que le père Lerat accomplissait à contre-cœur sa mission, l'avocat Richomme faisait dresser la table, et mettre le couvert avec une bonne humeur que sa figure ne dissimulait pas.

— Père Jean, dit-il à haute voix en s'adressant à l'aubergiste de Saint-Nicolas, allez nous chercher, sous les fagots, deux bouteilles de votre meilleur vin, il est probable que c'est moi qui payerai le déjeuner, et je tiens à bien faire les choses.

Comme on le voit, l'avocat ne comptait plus avec ses espérances. Au moment où il finissait de sonner par anticipation sa fanfare de victoire, le père Lerat franchissait lestement les quatre marches briquetées qui formaient le perron de la salle d'auberge. L'avocat n'attendait pas sitôt son ambassadeur, aussi fit-il à sa vue un geste d'étonnement qui signifiait :

— Déjà ! à peine parti et déjà de retour !

— J'ai rempli mon devoir avec honneur, dit le père Lerat, en imposant à son masque une imperturbable gravité ; j'ai parlé pour vous, M. Richomme, comme j'aurais parlé pour mon propre fils. M. Richomme, ai-je dit à la veuve, est un galant homme, qui n'a pas de fortune, il est vrai ; mais qui est sûr de toujours vivre honorablement partout où qu'il aille, à moins de devenir muet. Quoiqu'il fasse quelquefois de l'opposition, il est estimé, aimé, respecté dans notre ville ; et enfin, il possède un avantage immense qui me manque malheureusement, il est jeune, lui !

— Eh bien ! demanda l'avocat, qu'a-t-on répondu ?

— Mon pauvre M. Richomme, soupira le père Lerat en serrant la main de l'avocat et en rendant avec usure les hélas que celui-ci lui avait prêtés précédemment ; hélas ! qui pourra jamais expliquer le cœur des femmes ? Vous êtes pourtant jeune, vous ! Hélas !

Si l'avocat n'interrompait pas le père Lerat, ce n'était pas faute d'avoir compris ; mais, renversé à son tour du piédestal qu'il s'était dressé lui-même, il rongeait son dépit, et acceptait en frémissant les témoignages d'ironique sympa-

thie que lui prodiguait son interlocuteur.

— Et sur quel motif, dit-il cependant, madame Delporte a-t-elle fondé son refus ?

Le père Lerat fixa sur l'avocat pâle et décontenancé ses deux yeux, dans lesquels commençait à flamboyer la satisfaction d'une vengeance assouvie; puis se servant avec une fidélité scrupuleuse des mêmes expressions que l'avocat avait employées, il répondit lentement et en articulant chaque mot :

— Dans certaines occasions, comme vous le disiez vous-même, mon cher M. Richomme, il est presque impossible de savoir au juste ce que pense une femme, *mais je crois, ne vous fâchez pas, M. Richomme, je soupçonne, je prendrais sur moi d'affirmer qu'elle vous trouve trop... trop jeune !*

L'avocat était si loin de s'attendre à une pareille chute, qu'il porta précipitamment la main à ses lunettes, comme s'il eût craint que la contraction des muscles de son front ne les fît tomber.

— Trop vieux ! trop jeune ! grommela-t-il; et après une pause, il reprit en s'adressant au père Lerat : Voulez-vous savoir ce que je conclus de tout ceci? c'est que nous sommes mystifiés tous les deux !

Il est impossible qu'un accord parfait ne s'établisse pas bientôt entre deux personnes qui croient avoir également à se plaindre d'une troisième personne. Dans l'occasion présente, c'était naturellement la pauvre veuve qui devait payer les frais de la petite guerre que l'avocat et le père Lerat s'étaient faite. Celui-ci saisit avec avidité la supposition émise par l'avocat, et lui dit en supprimant tout à fait le sourire malicieux qui l'instant d'auparavant courait sur ses lèvres :

— Vous avez deviné la vérité, M. Richomme; refuser un mari parce qu'il est trop vieux, et l'autre parce qu'il est trop jeune, cela sent la mystification à pleine bouche! pouah!

— La petite veuve, reprit l'avocat, a probablement de bonnes raisons, des raisons sérieuses pour ne pas vouloir se marier!

— Qui sait? elle est peut-être mariée, dit le père Lerat.

— Et séparée de son mari, j'y pensais, dit l'avocat.

— Peut-être serait-elle bien embarrassée de nous dire au juste ce qu'elle est, reprit le père Lerat en se grattant le front, probablement pour faciliter l'enfantement des méchancetés qui prenaient corps dans son cerveau.

— Au fait, continua l'avocat, il y a tant de veuves qui n'ont jamais été *dames*...

— Et qui ne sont pas pour cela plus *demoiselles*, ajouta vivement le père Lerat.

Le rire aigu de l'avocat se mêla un instant au gros rire du marchand d'avoine et le premier dit au second :

— Tenez, père Lerat, ne nous occupons plus de cette mijaurée qui n'aime ni les vieux ni les jeunes, et mettons-nous à table ; quant à moi le souvenir de ma mésaventure ne m'empêchera pas de manger.

— A table ! cria le père Lerat avec l'accent d'un coryphée d'opéra-comique.

IV

Les deux ex-rivaux s'assirent face à face aux deux bouts d'une petite table dressée pour eux dans un cabinet attenant à la grande salle. Historien véridique que nous sommes, nous devons dire qu'ils mangèrent réellement avec assez d'appétit, mais, contrairement à l'engagement qu'ils avaient pris, ils parlèrent beaucoup, ils parlèrent continuellement de la petite veuve. Nous ajouterons que vers le milieu du repas, la conversation, déjà assez haut montée, reçut un nouvel élan par suite de l'un de ces incidents insignifiants en eux-mêmes,

mais que l'esprit de rancune s'entend parfaitement à faire valoir.

La fille d'auberge qui servait les deux convives était allée chercher au bout du village du cresson pour garnir le rôti. Or, en rentrant, son panier plein de cresson à la main, elle se mit à crier :

— C'est bien étonnant, tout de même, ça ne s'est jamais vu !

— Quoi donc ? demanda l'aubergiste.

— Quoi donc ? répétèrent le père Lerat et l'avocat Richomme.

— Il y a une chaise de poste arrêtée devant la porte de la petite veuve, une chaise de poste qui vient d'arriver à l'instant par la traverse, au risque de *camboler*.

L'aubergiste laissa tomber, sans mot dire, cette merveilleuse nouvelle ; mais le père Lerat et l'avocat Richomme s'empressèrent de la ramasser. D'abord, ils tressaillirent tous deux, comme si une baguette électrique les eût touchés en même temps ; puis ils s'entre-regardèrent significativement.

— Voyez-vous, monsieur Richomme ? dit le père Lerat en poussant la porte du cabinet qui jusque-là était restée ouverte.

Si on avait demandé au bonhomme ce qu'il

voyait lui-même, probablement il eût été fort embarrassé de le dire. Une chaise de poste arrêtée devant la porte d'une veuve! Qu'est-ce que cela pouvait prouver? Mais la rancune n'est pas forcée d'être logicienne; et, déterminé à incidenter quand même, le père Lerat faisait comme tous les hommes aveuglés par la passion, il concluait avant de raisonner.

— Il y a certainement du louche, dit l'avocat.

— On ne vient pas voir une honnête femme en chaise de poste, ajouta le père Lerat. Je parierais que cette petite pimpesouée de veuve est une ex-Parisienne qui fait mine de tenir à ses coquilles pour leur donner plus de prix.

— C'est possible, dit l'avocat, elle est toujours superlativement bien gantée.

— Et elle sent bon! monsieur Richomme; et quand elle est venue chez moi, elle avait un mouchoir brodé; et ses bas! monsieur Richomme, des bas de soie blancs qui ne faisaient pas un pli sur le cou-de-pied. Tout cela dit beaucoup de choses, entendez-vous; une brave femme qui ne pense qu'à son ménage et à ses affaires, ne se donne pas tant de peine pour se ganter et pour tirer ses bas.

— Possible, répéta l'avocat, qui, moins bru-

tal que le père Lerat, se contentait, sans calomnier lui-même, d'accepter la calomnie toute faite.

La conversation, une fois montée à un diapason diffamatoire, continua sur le même ton jusqu'à la fin du déjeuner. La pauvre petite veuve, naguère si pure et entourée d'une si lumineuse auréole, fut vilipendée, flétrie, attaquée dans son passé, dans son présent, dans son honneur, dans sa beauté : on la trouva laide. Enfin pour donner une idée de ce que la rage peut inspirer à deux prétendants repoussés, il nous suffira de rapporter le dernier mot du père Lerat. Le marchand d'avoine avait, comme on le pense bien, arrosé assez abondamment ses suppositions, ses injures et ses imprécations ; aussi au dessert il était, non pas gris (le bonhomme se vantait d'avoir toujours enterré tous ceux qui s'étaient mêlés de boire avec lui), mais, comme on dit à Paris, *légèrement ému*, ou, comme on dit en province, *un tantinet rond*. Entre un morceau de fromage et un quartier de poire, il avança sa tête vers celle de son interlocuteur, et appuyant carrément ses deux bras sur la table :

— Tenez, monsieur Richomme, dit-il en élevant la voix, voulez-vous que je vous commu-

nique mon opinion tout entière sur madame Delporte ? C'est une farceuse ! voilà !

Cette fois l'avocat n'eut pas le temps d'opiner du bonnet comme il avait fait jusqu'ici ; le père Lerat avait à peine lâché sa bordée, lorsque la fille d'auberge vint lui annoncer qu'un monsieur qui voulait lui parler l'attendait à la porte dans un cabriolet.

— Que ce monsieur vienne s'il veut, dit brusquement le père Lerat, quand je déjeune, je ne me dérange jamais.

— Et vous avez raison, mon oncle, dit derrière le père Lerat une voix aiguë.

En reconnaissant la voix de son neveu le procureur du roi, le père Lerat, quoiqu'il fût depuis le matin en état flagrant d'insurrection, sentit quelque chose comme de la crainte ; il jeta un regard piteux sur les quatre bouteilles de vin qui couvraient la table, et qui avec les débris d'un poulet, des os de côtelette et un reste de salade, rendaient témoignage contre lui : en présence du maître de trente ans, l'écolier de cinquante-cinq ans retrouvait ses habitudes d'obéissance, il se sentait coupable et voyait arriver le châtiment.

Le procureur du roi, en entrant, avait salué légèrement l'avocat Richomme, et embrassé

d'un coup d'œil ce qui survivait du déjeuner; à cet aspect une légère grimace avait plissé ses lèvres et fait remonter les lunettes vertes qui servaient à protéger sa vue, ou plutôt à dissimuler l'expression de son regard.

— Vous avez fini de déjeuner, mon oncle, dit-il, en évitant pourtant de prendre l'accent du reproche, voulez-vous que je vous ramène dans mon cabriolet?

Le père Lerat connaissait trop bien les habitudes de son neveu pour ne pas comprendre l'ordre caché sous la question; il adressa obliquement un regard à l'avocat, comme pour lui dire : Venez donc à mon secours; je me sens mollir. Mais celui-ci s'occupait gravement à peler une poire et ne répondit pas à l'appel.

— J'ai à vous parler d'affaires, d'affaires très-importantes, reprit le procureur du roi, et dans votre intérêt, je vous engage à ne pas me faire trop longtemps attendre.

Ces derniers mots avaient été prononcés très-sèchement et avec le ton du commandement; le père Lerat détacha son verre encore à moitié plein de ses lèvres, et balbutia en se levant :

— C'est différent! s'il s'agit d'affaires importantes, je m'en vais avec toi.

Le procureur du roi salua légèrement l'avo-

cat Richomme, comme il avait fait en entrant, puis il traversa la salle d'un air dégagé suivi de son oncle, qui, en quittant son compagnon de table, commit l'indigne lâcheté de ne pas lui presser la main. Il avait décidément repris la chaîne, et son collier l'étranglait de nouveau.

Le procureur du roi et son oncle s'assirent côte à côte dans le fond du cabriolet d'osier. L'homme qui le conduisait, penché sur son cheval, ne songeait guère à entendre ce qui se disait derrière lui ; on pouvait donc causer en toute sûreté. Aussi, quand les roues du modeste équipage eurent fait leur première évolution, le procureur du roi prit immédiatement la parole, et débutant par un exorde *ex abrupto* :

— Vous voulez donc nuire à mon avancement, mon oncle, vous voulez donc que le garde des sceaux m'oblige à donner ma démission! Quelle conduite menez-vous? Savez-vous ce qu'on dira demain dans la ville? On dira que je n'ai pas assez d'ascendant sur vous pour vous obliger à respecter les convenances. Et pourtant ne vous ai-je pas cent fois répété que les parents d'un magistrat sont tenus d'être irréprochables presque autant que le magistrat lui-même? Que peut-on penser d'un procureur du roi dont l'oncle se grise comme un agent

d'affaires dans un cabaret de village avec un homme de l'opposition, un bavard, un ennemi par état du parquet?

Le procureur du roi s'arrêta pour reprendre haleine, tandis que le père Lerat grommelait entre ses dents :

— Toujours la même note, toujours la même note! l'oncle d'un magistrat par-ci, l'oncle d'un magistrat par-là! Si c'est là l'affaire importante dont il veut me parler, merci, je sors d'en prendre, j'aime mieux autre chose.

— Si encore je n'avais à vous reprocher que des inconvenances, je me contenterais de gémir à part moi, et je ne vous fatiguerais plus de remontrances qui vous importunent.

— N'as-tu pas bientôt fini de me sermonner? dit le père Lerat à la suite d'un grand effort intérieur; voyons, qu'as-tu encore à me reprocher?

— Je sais tout, dit le procureur du roi presque solennellement.

— Quoi tout? demanda le père Lerat.

— Je sais que vous voulez vous marier, pour échapper à la prétendue tyrannie que j'exerce sur vous; je sais qu'aujourd'hui même vous avez demandé une femme en mariage; est-ce vrai?

Le père Lerat baissa la tête ; il était atterré ; son neveu avait-il donc le don de lire dans les consciences ? Comment avait-il deviné ses intentions et connu ses démarches ? Avait-il des surveillants, des espions à ses ordres ?

— Je ne veux pas savoir, reprit le procureur du roi, comment a été accueillie votre demande. Mariez-vous, si cela vous plaît, mariez-vous, vous êtes libre. Je ne veux plus prendre la peine de surveiller un étourdi, un ingrat, non pas, comme il le croit, pour le maintenir sous ma dépendance, mais pour l'empêcher de consommer des folies et le sauver de l'abîme. Oui, vous êtes un ingrat, mon oncle, continua-t-il après une pause, et en donnant à sa voix un accent presque sentimental, et vous ne soupçonnez pas que la sévérité dont j'use quelquefois à votre égard n'a d'autre but que votre intérêt et votre bonheur. Allez, mon oncle, vous mériteriez que, pour vous punir, je vous laissasse épouser cette madame Delporte, qui, à ce qu'il paraît, vous tient si fort au cœur, et, quand le mariage serait consommé à tout jamais, alors je vous dirais : Mon oncle...

Le procureur du roi s'interrompit, soit qu'il fût embarrassé de dire convenablement ce qui allait suivre, soit que plutôt, au moyen d'une

suspension, il voulût donner plus de poids à sa prosopopée. Quoi qu'il en soit, ce silence d'un moment produisit sur l'oncle Lerat l'effet qu'on en devait attendre.

— Que me dirais-tu? voyons, demanda-t-il en poussant du coude le coude de son neveu, je veux tout savoir.

— Je vous dirais, reprit le procureur du roi lentement et en articulant avec intention chaque mot, je vous dirais : Mon oncle, votre femme a été ma maîtresse.

— Ta maîtresse !... dit le père Lerat en soubresautant sur la banquette, comme si le cabriolet eût coupé droit une ornière d'un pied de profondeur.

Quoique le bonhomme, aveuglé par sa rancune de prétendant repoussé, eût diffamé de lui-même la petite veuve, cependant, au fond du cœur, il gardait encore un faible pour elle. La révélation de son neveu, en lui ôtant toute possibilité d'illusion, lui faisait l'effet d'un coup de massue, elle détruisait toutes ses espérances et enfonçait une réalité cruelle dans son cœur. Un moment il crut que son neveu avait menti, et fixa sur lui deux yeux interrogatifs ; mais celui-ci avait l'air si sérieux et si froidement véridique, que le pauvre amoureux de cin-

quante-cinq ans ne trouva pas moyen de se raccrocher au plus pauvre petit doute, et croisant ses bras, il murmura plaintivement en guise d'élégie son exclamation ordinaire :

— Nom d'un petit bonhomme !

En homme habile, le procureur du roi, content du coup qu'il venait de porter, ne prononça plus un mot pendant le reste du trajet, et laissa son oncle retourner lui-même le fer dans sa blessure. A l'entrée de la ville, l'oncle et le neveu descendirent de voiture et se séparèrent, et tandis que celui-là regagnait tête basse sa demeure, celui-ci chantait sa victoire en ces mots :

— Ah ! vous voulez lutter avec moi, mon bon oncle, vous voulez vous marier et avoir des enfants pour me frustrer de votre héritage ! Nous verrons ! nous verrons !

Il est temps maintenant de revenir à la jeune femme autour de laquelle se groupent contradictoirement les intérêts des divers personnages que nous avons mis en scène.

Pendant que le père Lerat et l'avocat Richomme essayaient, en déjeunant, d'étouffer le souvenir de leur malheur commun, une chaise de poste, venue par la traverse, s'était en effet arrêtée devant la porte de la petite veuve. Ce

fait, si simple en lui-même, devait pourtant prendre, au point de vue de la fille d'auberge, et probablement des autres habitants des Gredeux, la physionomie d'un événement presque phénoménal. Depuis que la petite veuve habitait les Gredeux, jamais on n'avait vu pareille chose, jamais on n'avait supposé qu'une personne aussi discrète et aussi solitaire que madame Delporte, pût connaître des gens voyageant à la façon des princes et des Anglais. La chaise de poste en question était attelée de quatre chevaux. Au moment où les roues de l'équipage avaient cessé de tourner, où les postillons avaient lancé dans l'air leur dernier coup de fouet, où les quatre chevaux s'étaient roidis sur leurs jarrets et avaient imprimé leurs sabots dans le sable de la route, la petite veuve se promenait dans le jardin, toute pensive et soucieuse. Les deux demandes en mariage qu'elle venait d'essuyer, à son cœur défendant, avaient laissé en elle un trouble mélancolique que ses réflexions semblaient entretenir. Au bruit que fit la chaise de poste en s'arrêtant devant sa porte, elle releva vivement la tête, la secoua comme si elle eût voulu du même coup secouer ses pensées, remonta précipitamment le jardin, traversa la salle à manger et ouvrit la porte qui

donnait sur la rue. Mais elle éprouva un désappointement assez vif, lorsqu'elle vit descendre de la voiture un homme en costume de voyageur, dont les habits, la chaussure et la coiffure étaient couverts de poussière. Elle ne connaissait évidemment pas cet homme ; puis son désappointement se changea bientôt en bonheur, lorsque le voyageur ouvrit ses deux bras et y reçut un petit garçon de cinq ou six ans qu'il déposa lestement à terre.

A la vue de ce petit garçon, dont la fatigue du voyage avait à peine altéré la douce physionomie, la petite veuve ne put retenir un cri qui sembla s'échapper de son cœur en même temps que de ses lèvres :

— Jules ! Jules ! mon ami !

Les enfants ne partagent jamais qu'à demi les émotions qu'ils font naître, et il n'y a pas de séducteur émérite qui accepte plus dédaigneusement l'amour qu'on lui témoigne ; peut-être même est-ce leur superbe froideur qui les rend si puissants et si chers ; grands ou petits, les femmes aiment les indifférents. A l'appel plein d'effusion qu'il venait d'entendre, le petit garçon répondit assez tranquillement, en portant la main à sa visière de cuir :

— Bonjour, ma tante.

Madame Delporte le prit par la main et l'entraîna rapidement dans la maison. Quand elle fut dans la salle à manger, elle s'assit, prit l'enfant sur ses genoux, et l'embrassa avec une sorte de frénésie ; ses lèvres couraient sans s'arrêter de la bouche aux yeux, des yeux au front, du front aux cheveux. Le premier moment de délire passé, elle regarda ce qu'elle avait embrassé, les yeux d'un bleu tendre et d'une belle expression d'enfant étonné, la bouche petite, finement accusée, le front lisse et blanc, les cheveux blonds et frisés ; puis après cet examen les baisers recommencèrent avec une énergie nouvelle. Le petit garçon se laissait faire avec beaucoup de sang-froid, quelquefois même avec un peu d'impatience, et quand madame Delporte lui disait avec un inexprimable entraînement : « Mais embrasse-moi donc aussi, toi ! » il appliquait précipitamment sa figure sur celle de la petite veuve et la retirait aussitôt, comme s'il se fût dit : « Voilà mon devoir rempli, on n'a pas le droit d'en exiger davantage. »

Après les baisers, vinrent les questions comme on peut s'y attendre : dans la vie des femmes, ce qui n'est pas baisers est nécessairement questions.

— Es-tu fatigué? as-tu faim? as-tu soif? veux-tu aller dans le jardin? as-tu pensé à moi? m'aimes-tu?

Toutes ces phrases fondirent à la fois comme grêle sur le petit garçon qui, ne pouvant répondre à toutes, prit le parti de ne répondre à aucune; d'ailleurs madame Delporte ne paraissait pas tenir précisément à recevoir une réponse, car chaque fois que l'enfant essayait d'ouvrir la bouche, elle le roulait dans ses bras, elle le pressait sur son cœur, elle pétrissait sa tête entre ses mains, et elle répétait :

— Mais embrasse-moi donc!

Au moment où madame Delporte prononçait peut-être pour la vingtième fois ces mots, une jeune femme qui était descendue la dernière de la voiture entra brusquement dans la salle à manger et s'écria, moitié souriant, moitié fronçant le sourcil :

— Voilà qui est aimable! je fais trente lieues pour amener à madame son neveu qu'elle n'a pas vu depuis un an, et lorsque j'arrive, lorsqu'en descendant je cherche la main d'une camarade pour la presser, je trouve une porte fermée que je suis obligée d'ouvrir moi-même, et une maîtresse de maison qui maintenant même ne se doute pas que je suis là.

La jeune femme qui se plaignait avec tant de raison de n'être pas accueillie, avait retiré, tout en parlant, un surtout d'étoffe écossaise, et au moyen de cette transformation à vue d'œil, elle pouvait se montrer sans trop de désavantage. Sa robe de pou-de-soie gris à trois rangs de boutons, dessinait une taille excessivement souple, qui, par suite de son excessive souplesse, avait contracté une espèce de dandinement particulier aux actrices ; une fanchonnette en tulle, garnie d'une malines et nouée sous le menton, arrêtait le contour d'un visage agréable quoique tourmenté. La main élégamment gantée et à peine attachée au poignet, avait cette légèreté, cette élasticité qu'on remarque dans les mains des prédicateurs, des avocats, de toutes les personnes enfin qui sont obligées de connaître les ressources du geste : cette main semblait fluide ; le pied enfin étroitement emprisonné dans une bottine de satin turc sans semelle, s'appuyait sans roideur sur le sol : il savait marcher. La voix de la jeune femme dont nous esquissons le portrait était parfaitement en harmonie avec l'ensemble de sa physionomie et de sa tournure, avec l'expression gaie, insouciante, et pour ainsi dire garçonesque de ses yeux, avec l'aspect souriant

de deux lèvres entre lesquelles on aurait volontiers placé une cigarette espagnole ; douce et aigre à la fois, elle attaquait vivement l'oreille, sans la blesser pourtant ; pour peindre une voix pareille, un paysan aurait dit qu'elle ressemblait à une poire de messire-Jean, ou à un morceau de sucre trempé dans du jus de citron. Tout absorbée que fût madame Delporte dans la contemplation du bel enfant qu'elle tenait sur ses genoux, il était impossible que le son d'un instrument vocal aussi remarquablement timbré ne parvînt pas à son oreille. Sans se lever, sans laisser aller son petit neveu, elle tendit une de ses mains à la nouvelle venue, et lui dit, sans presque la regarder :

— Pardon, Maxime, pardon ; il y a si longtemps que je n'ai vu cet enfant, si longtemps que je ne l'ai embrassé. Un an tout entier ! mon Dieu ! que c'est long un an ! Du reste, Maxime, tu es ici chez toi ; ma bonne est dans le jardin ou à la cuisine, appelle-la, demande-lui ce dont tu as besoin, fais-toi servir.

Puis, sans autre explication, elle se remit à contempler l'enfant, non plus cette fois avec une joie folle, mais avec une attention réfléchie, et qui peu à peu s'empreignit d'une teinte mélancolique. L'enfant se tenait tranquille, les

cils abaissés sur les yeux, et n'eût été le bruit un peu inégal de son haleine, on eût pu le croire endormi. Maxime gardait le silence et considérait avec plus de calme qu'on n'en eût attendu d'elle le tableau qu'elle avait sous les yeux. Enfin, à quelques pas d'elle, l'inconnu qui l'avait accompagnée se tenait droit et immobile, la bouche fermée, les yeux levés au ciel, et comme étranger à ce qui se passait. Insensible en apparence aux impressions du monde extérieur, il semblait perdu dans quelque sombre extase, et appuyait sa main sur un front qu'évidemment il cherchait de son mieux à rendre nuageux et *fatal*. Soit que le recueillement général exerçât sur madame Delporte une influence amollissante, soit qu'elle s'abandonnât naturellement au courant de ses souvenirs, le sentiment mélancolique qui s'était emparé d'elle fit en peu de temps des progrès si rapides, que des larmes finirent par perler dans ses yeux.

La nouvelle venue, la jeune femme que nous connaissons sous le nom de Maxime, parut ressentir le contre-coup de l'émotion que la petite veuve ne dissimulait pas assez ; elle s'approcha de celle-ci, et se penchant à son oreille :

— Rachel ! lui dit-elle à voix basse, je crois

que tu me trompes depuis six ans; je crois qu'en m'écrivant, il y a huit jours, d'aller chercher ton neveu à sa pension et de te l'amener, tu m'as trompée encore. C'est mal, Rachel, tu oublies que nous avons été misérables ensemble, au même cinquième étage et sur le même carré; et quand deux femmes ont souffert porte à porte, celle des deux qui manque de confiance envers l'autre commet un crime de lèse-amitié. L'enfant que tu tiens sur tes genoux (ici Maxime baissa encore plus la voix), cet enfant-là n'est pas ton neveu, il est ton fils!

V

En entendant les derniers mots de Maxime, la petite veuve rougit et jeta un regard autour d'elle, comme si elle eût craint qu'un écho indiscret n'eût déjà saisi, pour les reproduire, les paroles qui venaient de frapper son oreille. Alors, pour la première fois, elle aperçut l'hiéroglyphe vivant posé en sentinelle à la porte, et dont nous allons en quelques mots compléter le signalement. C'était un individu oblong, et qui, même, vu de face, ressemblait à un profil; sa figure disparaissait presque tout entière

sous des flots de barbe noire qui montaient jusqu'aux yeux, encadraient les lèvres, s'enroulaient autour du col en spirales démesurées, et se mariaient par derrière avec les flots non moins touffus d'une chevelure épaisse, aplatie en bandeaux de chaque côté du front, et descendant jusque sur les épaules avec une majesté tout à fait inculte. Le costume de l'original et muet personnage n'était pas moins excentrique que sa personne. Il se composait en somme d'une houppelande noire en ratine, flottante autour du corps, et qui simulait passablement une robe de moine; d'une casquette à peine posée sur le sommet de la tête, et qui avait probablement la prétention de représenter plutôt une auréole qu'un couvre-chef; d'un pantalon, noir aussi, mais que la poussière avait surchargé de bas-reliefs; et enfin d'une paire de pantoufles avachies et fissurées qui n'avaient presque plus rien à faire pour devenir des sandales. La petite veuve, en apercevant l'inconnu, prit la main de Maxime et la serra.

Il y a là deux oreilles qui peuvent nous entendre, sembla-t-elle dire, et tu es bien imprudente.

Maxime comprit à merveille ce reproche ta-

cite, et sans détourner la vue, mais en indiquant seulement du doigt l'objet mystérieux des appréhensions de la petite veuve.

— Ça, reprit-elle encore à voix basse avec un délicieux accent de laisser-aller arrogant, c'est ça qui te gêne! Attends! tu vas voir! Et se tournant vers son compagnon : O poëte! dit-elle à voix haute, les commérages de deux pauvres femmes ne peuvent guère intéresser une âme aussi large que la vôtre, et vous souririez de pitié à entendre babiller deux caillettes comme nous. Les environs de ce village sont, à ce qu'il paraît, romantiques au possible. Poëte, allez sur la montagne voisine! (A voix basse et à part : Y a-t-il une montagne voisine?) Là vous trouverez ces rochers moussus que vous aimez tant, et ces chênes séculaires, dont les feuilles ont pour vous des bruits qu'elles n'ont pour personne; allez, ô poëte, *allez vous promener.*

L'inconnu, avant de répondre, balança quelque temps sa tête comme un saule pleureur secoué par le vent; puis il étendit son bras, allongea ses cinq doigts, semblable à Jésus bénissant les petits enfants, et prononça d'une voix rauque les mots suivants :

— Femme, ta voix est la voix du destin, com-

mande et j'obéis. *Je suis à toi comme l'homme est au malheur.*

Ce disant, il pivota sur ses talons et sortit gravement.

Pour comprendre une pareille passivité et un pareil langage, il faut se reporter en esprit aux dernières années de la restauration, et se rappeler un des mille incidents qui signalèrent alors notre histoire littéraire. A la suite de M. Hugo, *ce grand fleuve*, comme on disait alors, il s'était formé une foule de petits ruisseaux limoneux, lesquels faisaient tout leur possible pour se donner des airs de torrents. Pour parler sans figure, il y avait à Paris une bande de jeunes poëtes qui affectaient les mœurs les plus fantastiques. Ainsi, à les entendre, ils buvaient jour et nuit de l'hydromel dans des têtes de mort, avaient des panthères pour maîtresses, et faisaient l'amour à la façon des léopards, en enfonçant leurs griffes dans la chair des frêles femmes que la *fatalité* leur apportait. La *fatalité* était leur grand mot; ils avaient des pensées *fatales*, un visage *fatal*, des habits *fatals*, des bottes *fatales;* ils mangeaient, digéraient, toussaient, crachaient *fatalement*. Si un cabriolet les éclaboussait dans la rue, *fatalité!* Si un homme du peuple, en

voyant leurs longs cheveux tombants, leur figure mal défrichée et leur chapeau à cône symbolique, les prenait pour des fous en vacances : la *fatalité*, toujours la *fatalité*. Au demeurant, ces jeunes hommes, ces vampires, ces goules, ces lycanthropes étaient les meilleurs fils du monde; ils avalaient très-bien un bifteck quand on le leur payait, se réjouissaient fort quand par hasard la *fatalité* complaisante versait du vin de Bordeaux dans leur verre, et ne détestaient pas les pieds de mouton à la poulette, malgré leur réputation tout à fait bourgeoise. Le plus *fatal* d'entre ces jeunes hommes avait une grisette du quartier latin pour maîtresse; il était aux petits soins pour elle, il la menait promener, l'appelait son *Espagnole*, sa *marquesa d'Amaëgui*, et balayait la chambre commune, le dimanche matin, son poignard de Tolède à la ceinture.

Depuis 1830, tous ces innocents tourtereaux, qui un instant s'étaient crus des aigles, se sont éparpillés de tous côtés; les uns sont employés, les autres écrivent dans des journaux de modes, les plus heureux font jouer des vaudevilles aux Folies-Dramatiques. Seul entre tous ses amis, Félicien Détrailles était resté fidèle à son ancien culte, et après dix ans écoulés, on le

retrouvait semblable à lui-même ; il croyait toujours fermement que la césure au troisième pied était une invention superbe et qui devait nécessairement régénérer la face du monde ; il parlait encore dans ses vers d'orgies infernales, de plaisirs sataniques, de caresses qui corrodent, de baisers qui mordent. Représentant unique d'un ridicule évanoui, il se carrait dans sa solitude, se drapait dans sa *fatalité*, et répétait sans rire le mot célèbre du jeune Werther : N'être pas compris, tel est notre sort à nous autres. Poésie à part, c'était un homme très-doux, très-complaisant, très-inoffensif, et quelquefois spirituel, quand il oubliait d'être fou ; enveloppez un cœur de commis marchand dans un paletot du moyen âge, et vous avez Félicien tout entier, vous avez l'homme que mademoiselle Maxime Coquille, ex-élève du Conservatoire, ex-actrice du Panthéon, maintenant cantatrice nomade, et présentement engagée au théâtre de Marseille, traînait à sa suite en guise de cavalier servant.

— Tu vois ! dit Maxime après le départ de Félicien, il est doux comme un mouton sous la peau de lion qui le couvre. Et comme la petite veuve regardait avec étonnement son amie,

et semblait lui demander en vertu de quel talisman s'était effectué le tour de passe-passe dont elle venait d'être témoin : Je sais ce qui t'intrigue, reprit celle-ci gaiement, et je vais te donner l'explication que tu désires. L'homme qui vient de sortir est ma *claque*. Tu ne me comprends pas encore : attends, tu vas comprendre. Nous autres, artistes vagabondes, bohémiennes du chant, hirondelles de l'art, quand nous tombons pour la première fois dans une ville, nous n'avons pas, comme vos célébrités parisiennes, des amis qui nous prônent à l'avance, et qui se chargent, au jour de la représentation, d'enlever le succès. Il nous faut donc un commencement de public, un homme fidèle qui nous suive de relais en relais, qui s'arrête quand nous nous arrêtons, qui, au moment de la bataille, donne le branle à l'admiration, commande le succès et organise la victoire ; Félicien Détrailles est cet homme-là ; quand j'arrive dans une ville, je le lance dans le café où se font, où se défont les réputations de théâtre, il étudie le terrain, se met en relation avec les journalistes, les dispose en ma faveur, caresse tous ceux qu'il rencontre et m'en fait des admirateurs : le jour de la représentation, il faut le voir au milieu de ses nou-

veaux amis, me soutenant du regard, m'encourageant de la voix, et donnant au groupe qui l'entoure le signal des applaudissements. Dans ces moments-là je l'admire moi-même : quel tact ! quelle présence d'esprit ! quelle vigueur ! comme cet homme-là travaille ! sans lui j'aurais déjà été sifflée à Bordeaux, huée au Havre, assaillie de pommes cuites à Rouen ; mais avec lui je brave les cabales, j'ai de l'aplomb, j'ai de l'entrain, j'ai du talent, et partout où je vais je suis accueillie ni plus ni moins que la Grisi : on me jette des bouquets que Félicien a payés ; on m'adresse des vers que Félicien a composés ; grâce à lui, les journaux embouchent la trompette en mon honneur, on parle de moi dans tous les cafés, on me vote des acclamations entre une cannette de bière et un carafon d'eau-de-vie. Voilà, ma chère, voilà pourtant ce que je dois à Félicien, voilà pourquoi je te disais de lui : c'est ma *claque*. C'est ma claque et rien de plus, je te le jure ; je lui paye en espérances l'enthousiasme qu'il me témoigne en bravos ; sur la scène il me soutient, hors de la scène il m'amuse. Quand il veut par hasard me parler de son amour, je lui réponds : Causons d'autre chose ; et c'est ainsi que nous descendons ensemble le fleuve de la vie, ou plutôt que nous

sillonnons, côte à côte, la grande route de l'existence, en chaise de poste, en diligence, en patache, plus souvent pauvres que riches, mais plus souvent gais que tristes, lui faisant des vers, moi chantant des cavatines et des barcarolles, prenant tous deux le temps comme il vient, les hommes comme ils sont, et, pour le reste, laissant couler l'eau sous le Pont-Neuf, comme il plaît à Dieu.

Dès le commencement de cette tirade, débitée avec une verve théâtrale, madame Delporte s'était penchée à l'oreille du petit Jules, et lui avait dit à voix basse : « Va au jardin, va jouer, » et l'enfant était sorti joyeusement en faisant rebondir sur le carreau de la salle à manger une balle élastique.

— Tu as bien fait de renvoyer les enfants, reprit Maxime après une pause, il faut respecter les oreilles de la jeunesse, et une première chanteuse d'opéra-comique n'est pas forcée de parler comme une Agnès de comédie.

Ces quelques mots peignaient admirablement l'insouciante, mais parfaitement bonne créature qui les avait prononcés. Maxime ne se lamentait pas comme la Madeleine repentante, mais elle confessait ingénument ses erreurs, et faisait en toutes choses si bon marché

de sa personne qu'une de ses amies avait fait son panégyrique en ces termes : « C'est une femme qui n'a jamais dit du mal que d'elle-même. » Certes le panégyrique était complet, à Bordeaux, à Rouen, au Havre, sur toutes les scènes où Maxime s'était montrée, elle avait laissé la réputation d'une bonne camarade. Or, une bonne camarade au théâtre, cela signifie tout simplement une créature sans envie, sans vanité, et qui n'a rien à elle. C'est ainsi que Maxime avait possédé en sa vie mille objets précieux qui équivalaient à une fortune, sans jamais en conserver aucun. Au Conservatoire, au Panthéon comme au théâtre de Lyon où elle s'était vue portée en triomphe, c'est-à-dire à son début comme à son apogée, elle était restée toujours la même, toujours donnant de toutes mains et à tout le monde. Artiste à six cents francs d'appointements, elle avait prêté sa première paire de socques et ne l'avait jamais revue. Accablée sous le poids des couronnes que les Lyonnais venaient de lui jeter, elle avait expédié ses diamants à une amie de Paris qui les voulait pour jouer la comédie à Chantereine, et ses diamants n'étaient pas plus revenus que ses socques ! Maxime était incorrigible !

Femme sainte de par Béranger ! Oui sainte ! malgré tes fautes ou à cause de tes fautes ; si les hypocrites du monde, si les gendarmes de la vertu détournent dédaigneusement la tête à ta vue, si pour te réconforter contre leur mépris tu sens le besoin de presser la main d'un honnête homme, viens ! Cette main sera la mienne ; car encore une fois, tu es sainte, et tu as si souvent donné ce qui t'appartenait qu'on peut bien t'excuser d'avoir quelquefois donné ce qui n'appartient qu'à Dieu, aux notaires et aux curés.

Ce qui du reste prouvait la supériorité de Maxime, c'était l'attachement inaltérable et profond qu'elle avait voué depuis tantôt huit ans à Rachel Vallier, se disant veuve Delporte. Dans toutes les traverses, ou, pour nous servir d'une de ses expressions, dans tous les cahots de sa vie, elle s'était toujours rappelé avec bonheur son ancienne voisine, si sage, si modeste, si tranquille, et toujours elle s'était complu à entourer cette jeune et pure tête, qui vivait radieuse dans ses souvenirs, d'une auréole de lumière immaculée. Aussi le lecteur comprendra-t-il l'émotion vraiment grave qui l'avait saisie, lorsque l'idée lui était venue que Rachel avait pu pécher comme une autre, et

que l'enfant qu'elle pressait sur son cœur était non pas son neveu, mais son fils.

— Tu vois, reprit-elle en se penchant doucement sur l'épaule de la petite veuve et en la baisant au front, tu vois que je suis franche et que je t'ai fait ma confession tout entière. Voyons, petite hypocrite, faites aussi vos confidences à votre maman.

Rachel se leva, visiblement attendrie par cet accent empreint de bonté, par ces témoignages d'attachement dont elle ne pouvait pas soupçonner la fausseté.

— Allons au jardin, dit-elle à voix basse.

— Allons, dit Maxime qui, étant la plus grande, passa le bras de Rachel sous le sien.

Les deux anciennes voisines firent quelques pas en silence sur une pelouse au bout de laquelle jouait le petit Jules; d'un commun accord elles s'approchèrent de lui, et Maxime lui dit en lui tapant la joue avec sa blanche et douce main :

— Es-tu content d'être ici?

— Oui, dit l'enfant.

— Aimes-tu bien ta tante? continua Maxime.

— Assez, dit l'enfant.

— Comment, tu n'es donc pas content d'avoir une tante?

— Je ne dis pas ça, dit l'enfant en faisant un saut de côté pour rattraper sa balle qui avait rebondi de travers, mais j'aimerais encore mieux avoir une *maman*, tous mes camarades de la pension en ont une.

Ces paroles produisirent sur Rachel Vallier un effet tel que des larmes lui montèrent subitement aux yeux.

— Viens, viens! dit-elle à Maxime en l'entraînant.

Les deux jeunes femmes s'éloignèrent rapidement, et s'enfoncèrent dans une allée bordée de lilas; Rachel alors ne contint plus ses larmes.

— Oui, tu l'as deviné, Maxime, Jules est mon fils, et voilà ce qui me rend si malheureuse, et si heureuse aussi, ajouta-t-elle avec un sourire. Ma tante, que tu connaissais (elle aussi, elle ignorait ma faute), m'a laissé en mourant six mille livres de rente; avec ces six mille livres de rente, je n'aurais plus rien à désirer si, à la face du monde, je pouvais donner un nom à mon fils, comme je peux lui donner une dot! Mais être forcée de lui cacher que je suis sa mère, penser que la tache originelle que je lui ai imprimée au front grandira avec lui, et que plus tard dans le monde,

le premier insolent venu pourra lui appliquer comme un coup de fouet ces mots, ces mots terribles : « Monsieur, vous êtes un bâtard ! » Oh ! cette pensée, Maxime, empoisonne mon bonheur, elle m'accable, elle me tue, ma fortune, ma vie, je les donnerais pour que mon fils eût un nom !

La voix de Rachel s'éteignit dans les larmes, pendant que Maxime murmurait d'un air pensif :

— Oui, oui, il en est ainsi ! les enfants expient les fautes de leurs mères ; ils sont punis du péché originel. Oh ! les hommes sont des misérables, reprit-elle après une pause, et en passant du ton mélancolique au ton indigné. Qu'ils m'aient trompée, moi, à la bonne heure ! je leur pardonne ; et quand un petit jeune homme se croit obligé encore aujourd'hui de m'offrir son cœur et sa main, je me hâte de lui dire : Ne mentez pas, monsieur, ce n'est pas la peine. Mais toi, Rachel, toi que je voyais tous les soirs dans mes rêves comme la dernière image de la candeur et de la vertu sur la terre ; toi aussi, ils t'ont trompée ! Et cet homme qui t'a séduite t'avait donc fait de bien belles promesses, des serments bien solennels, que tu aies consenti à descendre pour lui de ton ciel d'innocence !

— Oh ! oui, soupira la petite veuve entre des sanglots.

— Et quel est cet homme ? demanda Maxime; comment se nomme-t-il ?

Rachel n'eut pas le temps de répondre à cette question ; elle sentit en ce moment même une petite main qui se cramponnait à sa robe, et elle entendit une petite voix qui disait :

— Ma balle est logée, veux-tu me l'aveindre ?

L'enfant conduisit sa mère, en la tirant par sa robe, jusqu'au pied d'un baguenaudier, et désignant du doigt un entrelacement de branches au milieu desquelles la balle s'était arrêtée :

— La vois-tu ? demanda-t-il.

La petite veuve leva les yeux dans la direction que lui indiquait le doigt de l'enfant ; mais son regard fila à travers une éclaircie, et aperçut à la fenêtre du second étage de la maison voisine une tête d'homme, ornée d'une magnifique paire de lunettes vertes, et qui se retira aussitôt que la petite veuve l'eut remarquée. Cette vision, si rapide qu'elle avait été, opéra un nouveau coup de théâtre. Maxime, qui avait en ce moment les yeux fixés sur son amie, la vit pâlir et vaciller sur ses jambes, comme si elle eût été près de tomber.

— Qu'as-tu donc? demanda la chanteuse, qui, elle aussi, avait vu la tête mystérieuse, est-ce que les lunettes vertes te font peur?

Cette supposition était quelque peu fondée, toute hasardée qu'elle pût paraître; dans l'émotion de Rachel, il y avait visiblement de la terreur et comme du remords. Pour expliquer cette émotion, nous allons dire succinctement par quel hasard la tête ornée de lunettes vertes s'était trouvée placée en observation à une fenêtre, au moment où la petite veuve cherchait la balle de son fils logée dans un baguenaudier.

VI

Le lecteur doit se rappeler que le matin même, en rencontrant son neveu sur la route des Gredeux, le père Lerat s'était écrié :

— Est-ce qu'il aurait flairé quelque chose de mon mariage dans l'air?

Or, le père Lerat avait deviné juste; si discret qu'était le bonhomme, il n'était pourtant pas muet, et le secret du 18 brumaire qu'il méditait avait été éventé par un de ces bavards officieux qui foisonnent toujours dans les petites villes. Une fois averti, le procureur du roi s'était tenu sur ses gardes, avait fait espionner son oncle, avait recueilli ses moindres paroles,

et finalement il s'était à peu près convaincu que son oncle songeait à se marier, et que le vent le poussait du côté des Gredeux. Quand le père Lerat était sorti le matin de chez lui, le procureur du roi avait été prévenu par un de ses espions de cette sortie matinale. C'est alors qu'il s'était lancé à la poursuite de son oncle. Arrivé aux Gredeux, il était descendu, pour mieux masquer son jeu, chez un ancien cultivateur fort riche et très-influent dans les élections, sous prétexte de lui demander à déjeuner. Mais il avait eu soin de laisser dans la grande rue du village le conducteur de son cabriolet, en lui recommandant de surveiller habilement les faits et gestes du père Lerat, et de venir de moment en moment les lui rapporter.

Cette recommandation avait été très-fidèlement suivie : la sentinelle s'était rendue trois fois auprès de son commandant, et avait fait trois rapports différents :

— Votre oncle est entré à l'auberge de Saint-Nicolas et a commandé un déjeuner pour deux. Premier rapport.

— Votre oncle est en train de causer à la porte de l'auberge avec l'avocat Richomme, qui était sorti et qui vient de revenir. Deuxième rapport.

— Votre oncle a traversé le village et il est entré dans la maison qui touche à celle-ci. Troisième et dernier rapport.

Ce dernier rapport devait affecter violemment le procureur du roi, surtout quand il eut demandé à son amphitryon quelle était la personne qui habitait la maison voisine, et quand celui-ci lui eut répondu que cette personne étoit une femme jeune, encore jolie, et qui se disait veuve. Alors, ne doutant plus que les projets matrimoniaux de son oncle ne fussent en pleine voie d'exécution, il avait saisi le premier prétexte venu pour grimper au deuxième étage, dont les fenêtres avaient vue sur le jardin de la voisine, et il était resté en observation jusqu'au moment où le regard de la petite veuve et le sien avaient effectué une reconnaissance dans l'air.

A la suite de ce dernier incident, les deux jeunes femmes étaient rentrées dans la salle à manger, et gardaient le silence. Rachel était horriblement pâle. Maxime la regarda quelque temps avec étonnement; puis, frappant du pied le parquet avec dépit, comme un lecteur qui se reproche de n'avoir pas deviné plus tôt le mot d'une énigme du *Charivari*:

— J'y suis! j'y suis! s'écria-t-elle, l'homme

que tu viens d'apercevoir est ton séducteur, ton perfide, ton monstre. Tu ne t'attendais donc pas à le rencontrer, tu ne savais donc pas qu'il habitait non loin de toi ?

— Je le savais, dit tristement Rachel ; il est procureur du roi au tribunal de la ville voisine.

— Oui-da, dit Maxime en prenant la plus mutine des intonations qui composaient sa gamme, ce monsieur est ton voisin ; il est magistrat, ce monsieur ; il a pour mission de faire respecter la morale et de venger la société outragée : voilà qui est très-bien, très-bien, par ma foi. Et tu n'es pas encore allée faire une petite visite à ce monsieur, lui rappeler les serments qu'il t'a faits, et lui demander un nom pour ton enfant ?

— Oh ! jamais, jamais, murmura Rachel en se cachant la figure dans ses deux mains.

— Alors tu es une mauvaise mère, dit gravement Maxime, oui, une mauvaise mère, répéta-t-elle avec force. Oh ! les femmes sont lâches ! presque aussi lâches que les hommes ! Tu donnerais ta vie, disais-tu tout à l'heure, pour assurer à ton enfant un avenir honorable ; tu donnerais ta vie, toi, et tu n'oses pas braver en face la vue de celui qui tient entre ses

mains la destinée de ton fils! tu recules devant la possibilité d'un refus, d'une humiliation, d'un scandale, peut-être! Tu es faible, tu es fière, et tu te dis mère! Mais si j'étais mère, moi, si j'avais à répondre devant Dieu du sort d'une pauvre petite créature innocente, je poursuivrais partout le père de mon enfant; je m'attacherais à ses pas comme son ombre; allât-il au bout du monde, j'irais au bout du monde avec lui; et pour le forcer à légaliser notre faute commune, je me ferais son mauvais génie; son présent, je le troublerais par mes larmes; ses rêves d'avenir, j'en empêcherais la réalisation. Siégeât-il dans un tribunal ou fût-il assis sur un trône, j'irais, j'irais le faire trembler sur son siége; je me cramponnerais à lui comme la lionne au chasseur qui lui emporte son lionceau, et partout, toujours, tant que j'aurais un souffle dans la poitrine, une note dans la voix, je crierais: « Le voilà! voilà le père de mon en-« fant; jusqu'à ce qu'il ait accompli l'œuvre de « réparation que je lui demande, il m'appar-« tient, il est ma proie, je ne le lâche pas. » C'est ainsi que j'agirais, moi, si j'étais mère; mais vous autres, vous ne savez que gémir comme la tourterelle blessée, quand il faudrait rugir et mordre comme la lionne; vous êtes des natures

molles, sans volonté et sans courage, et quand vous vous couchez humbles et soumises sous le talon d'un homme, faut-il vous étonner que cet homme-là vous écrase !

Maxime s'arrêta un instant après ce débordement d'éloquence ; puis elle reprit, en regardant Rachel avec un mélange de pitié et de colère.

— Je te le répète, Rachel, tu es une mauvaise mère, ou tu n'as pas les preuves du manque de foi dont tu es la victime ; tu n'as pas de titres contre ton bourreau.

— J'en ai, dit Rachel.

— Voyons ! dit impétueusement Maxime.

La petite veuve passa de la salle à manger dans un petit salon, et rentra au bout d'une demi-minute, un paquet de lettres à la main.

— Des lettres de lui ! dit Maxime en prenant le paquet des mains de Rachel, bien, bien. Mais dans ses lettres te promet-il positivement le mariage ? dans ses lettres te parle-t-il quelquefois de son enfant ?

— Oui, dit Rachel étourdie, et avançant aveuglément sans tâter le terrain sur lequel elle marchait.

Pour toute réponse à cette affirmation, Maxime enfonça le paquet de lettres dans sa poche.

— Que veux-tu faire? demanda Rachel.

— Je garde les lettres, d'abord. Ensuite..., je ne vais plus à Marseille; je romps mon engagement, je payerai un dédit de dix mille francs s'il le faut, et demain je serai ta voisine, demain j'habiterai la ville qu'habite ton.... procureur du roi, et nous verrons! Si ce monsieur est retors en affaires, moi je suis femme dans l'acception la plus favorable du mot, c'est-à-dire entêtée en diable. Monsieur le magistrat, à nous deux! et tenez-vous bien, ou gare à vous! Si vous avez l'habitude du parquet, j'ai l'habitude des planches, et de plus je me crois un peu cousine germaine de Figaro, du chef de dame Marceline de Verte-Allure. Une, deux, trois intrigues qui se croisent, et je suis dans mon élément! j'étais née pour être ambassadrice!... Adieu, ma petite.

Maxime Coquille embrassa sur le front la petite veuve; et l'œil enflammé, la poitrine émue, sortit précipitamment sans détourner la tête.

Après son départ, Rachel Vallier resta longtemps immobile sur une chaise, sans parvenir à saisir nettement le sens des paroles qui bruissaient encore à son oreille; il fallut pour la réveiller de l'espèce de stupeur dans laquelle elle

était plongée, qu'une petite voix bien chère prononçât tout près d'elle ces mots :

— Ma tante, j'ai faim !

Créatures faibles qu'elles sont, les femmes ne s'attachent avec tant d'ardeur au présent que pour se dispenser d'envisager l'avenir ; aussi les voit-on, au milieu de leurs préoccupations les plus graves, détourner tous les efforts de leur application vers quelque occupation futile, et pour nous servir d'une expression charmante qui ne nous appartient pas : *faire avec acharnement de la tapisserie au bord d'un abîme.* La petite veuve était une femme semblable aux autres, et Maxime l'avait bien jugée. En revoyant son fils, elle l'embrassa avec une effusion nouvelle et s'occupa exclusivement des préparatifs du déjeuner : elle aimait mieux fermer les yeux pour ne pas voir le nuage qui flottait devant elle, que de chercher résolûment à en percer les profondeurs.

Quant à Maxime, elle s'était arrêtée un instant à la porte, et pendant ce court moment d'arrêt, le souvenir de Félicien Détrailles lui revint à la mémoire. Que vais-je faire de lui? semblait-elle se demander ; cette question ne resta probablement pas sans réponse, car après avoir pris le vent, Maxime pria un paysan de

la conduire à l'auberge du village ; et voici le raisonnement qui la détermina à suivre cette direction.

— Félicien, se dit-elle, est certainement un très-grand poëte, mais il a de l'appétit comme un homme ordinaire. Or, nous sommes arrivés ici sans avoir déjeuné, il est donc probable que je trouverai mon Félicien installé devant un déjeuner aussi copieux que les circonstances et la localité le permettent.

En ceci, Maxime raisonnait juste. En entrant à l'auberge de Saint-Nicolas, elle aperçut Félicien attablé dans le cabinet que le père Lerat et l'avocat Richomme avaient occupé quelques instants auparavant, et déchiquetant cordialement une côtelette.

— Félicien, lui dit-elle *ex abrupto*, il faut que nous nous séparions à l'instant même, et que vous retourniez à Paris. Nos bagages doivent être maintenant à la ville voisine où je les ai fait adresser ; vous prendrez votre paquet en passant, et en route !

Félicien avait laissé Maxime parler sans l'interrompre, par deux raisons : la première, c'est que son émotion était trop violente pour pouvoir se frayer tout à coup un passage ; la seconde, c'est qu'il avait la bouche pleine, ce qui

est la position la plus gênante pour un homme surpris à l'improviste par l'annonce d'un événement désastreux.

— Retourner à Paris ! Maxime, nous séparer ! murmura-t-il d'une voix sourde ; mais oubliez-vous donc que ma vie est attachée à la vôtre et que vous quitter, c'est mourir ?

— Voyons, pas d'enfantillages, pas de bêtises, reprit Maxime, pas de questions, pas d'objections, rien. N'êtes-vous plus l'homme de la fatalité, et connaissez-vous une réplique à cet argument invincible : Il le faut ! Il faut nous séparer, voilà tout. Dépêchez-vous donc d'engloutir votre côtelette et votre morceau de fromage ; je vous accompagnerai jusqu'à la ville, et là je vous ferai mes adieux.

— Mais, balbutia timidement le poëte, pourquoi cette brusque résolution ? et quand...

— Mais !... quand ?... quoi ?... Avez-vous fini ? Je vous ai pourtant prévenu que je ne voulais pas d'objections ; je commande ; obéissez !

Le lycanthrope avala une dernière bouchée de pain sur laquelle il avait étalé mélancoliquement du fromage, demanda sa carte à payer, la solda, et dit :

— J'obéis.

Maxime et lui cheminèrent à pied, côte à côte, et sans échanger aucune parole jusqu'à la ville. Ils se rendirent à l'hôtel de la Poste ; ils y trouvèrent leurs bagages, arrivés depuis une heure. Félicien prit un paquet enveloppé dans une serviette qui contenait quelques chemises, l'ajusta au bout d'un bâton de cornouiller qu'il avait coupé à dessein pendant le trajet, et le chargea sur son épaule.

— Est-ce que vous ne prendrez pas une voiture? lui demanda Maxime à la porte de l'hôtel.

— Non, j'irai à pied, répondit le poëte : le mouvement de la marche me fera du bien.

Il fit une pause, et reprit, en jetant un dernier regard sur la chanteuse :

— A Paris, je vais reprendre le logement que j'occupais et que vous connaissez. Si vous avez besoin de moi, n'oubliez pas mon adresse.

Maxime lui tendit la main, qu'il pressa avec effusion ; puis il s'éloigna précipitamment. Maxime contempla encore quelque temps le paquet blanc qui se balançait sur l'épaule de son poëte ; puis, comme le cheval de Job, elle frappa la terre du pied, et murmura avec une sorte de frémissement intérieur : Allons !

Pendant une heure au moins, les habitants

de la petite ville la virent passer, repasser et lire attentivement tous les écriteaux qui indiquaient des logements à louer ; à la fin, le regard toujours en quête de la chanteuse rencontra, avec une satisfaction visible, un carton sur lequel on lisait ces mots :

« Maison meublée, avec jardin, à louer présentement ; on entrera de suite en jouissance. »

En province, une maison meublée est chose rare. Celle que l'écriteau annonçait était d'ailleurs très-fraîche, très-proprette, et le jardin paraissait d'une raisonnable étendue. Maxime ne remarqua rien de tout cela : elle entra, et ayant trouvé sous le vestibule une vieille femme à laquelle les propriétaires avaient confié la garde de la maison en leur absence (ils étaient allés faire un voyage de six mois pour affaires de succession) :

— Combien veut-on louer cette maison ? lui demanda-t-elle.

— Deux cents francs pour six mois, dit la vieille femme.

Maxime tira de sa poche une petite bourse en soie, y prit dix louis, les donna à la vieille femme, et lui dit :

— Voilà mon loyer payé d'avance. Maintenant allez à l'hôtel de la Poste et faites appor-

ter ici la bagage de mademoiselle Maxime Coquille ; voilà pour vous.

Elle venait de placer une pièce de cent sous dans la main de la vieille femme qui roulait des yeux effarés.

— C'est vous qui ferez mon ménage, ajouta Maxime, et je vous donnerai vingt francs tous les mois tant que je resterai ici.

La vieille femme partit comme une flèche, et revint au bout d'un quart d'heure, suivie d'un garçon de l'hôtel qui portait une malle et un sac de voyage.

Le soir même, Maxime était installée dans sa nouvelle habitation ; elle avait loué des draps et des serviettes chez un brocanteur qui faisait l'usure (toutes les petites villes ont leur usurier). Cet usurier du reste fut très-utile à Maxime, en ce qu'il lui donna sur *monsieur le procureur du roi* les renseignements dont elle avait besoin. Ces renseignements, les voici dans leur littéralité.

Au mois d'octobre 1830, Edgard Dubief arrivait à Paris après avoir fait ses études au collége de Caen. Son père lui avait constitué une pension annuelle de quinze cents francs, et sa mère avait garni sa malle d'une bonne provision de linge de ménage. Il débutait dans

la vie sous d'heureux auspices : l'époque était favorable aux jeunes gens ; les idées d'ambition germaient dans les crânes les plus épais, comme les champignons après l'orage. Une foule d'aventuriers sortaient de dessous terre, réclamaient leur part d'un trône que d'autres avaient renversé, et arboraient une cocarde pour se donner une contenance. Tout ceux qui jusque-là n'avaient rien fait ni rien été se disaient patriotes ; le patriotisme (j'entends le patriotisme criard et menteur) étant l'enseigne ordinaire des boutiques vides.

Edgard Dubief entra donc dans Paris comme un conquérant de plus. Lui aussi, il avait une position à se faire, un nom obscur à tirer de la poussière ; il voulait son *picotin* (*picotin* est une expression parlementaire, comme chacun sait). Avec ces idées bien arrêtées dans un cerveau de vingt ans, il s'installa dans une petite chambre du faubourg Saint-Germain, suivit exactement ses cours, étudia le Code et les Commentaires du Code, et, pendant quatre ans, son plus grand plaisir fut de se répéter en se couchant, quand ses yeux à demi fermés ne distinguaient plus les axiomes du droit que sous la forme de fantôme : Je parviendrai.

Comme garantie de succès, il avait un avan-

tage très-positif, pour paradoxal qu'il puisse paraître : il était laid. Or, sur dix hommes qui parviennent aux hautes fonctions de la magistrature et de l'administration, on peut assurer que neuf au moins sont laids; ceci s'explique très-bien : d'abord les gens laids sont plus travailleurs que les autres, parce qu'ils sont plus à l'abri de la plus dangereuse des distractions, je veux parler de la distraction qui vient des femmes. Ensuite et par cela qu'ils sont sevrés de prime abord des jouissances faciles de la vanité, ils sont doublement ardents à la poursuite des succès que la beauté ne donne pas. Enfin, il est prouvé qu'on ne protége jamais les gens qu'on jalouse, et la laideur provoque l'intérêt en désintéressant la jalousie. Je ne conseillerai jamais à un jeune homme bien tourné de se faire solliciteur, sous peine de faire antichambre toute sa vie; mais ayez les yeux louches, le front plissé, le cou court, les jambes cagneuses, et il faut voir comme les gens mariés vous prôneront, vous choieront, vous pousseront. C'est tout simple; vous faites peur à leurs femmes. Nous sommes donc fondé à prétendre qu'Edgard Dubief avait été très-bien traité par la nature. Ses cheveux, tirant vers le roux, s'allongeaient le long des tempes

comme des pointes de couteau ou d'asperges ; il avait le teint bilieux qui caractérise ordinairement les natures aigres, égoïstes et rancunières. Ses yeux gris ne manquaient pas d'expression, mais ils exprimaient toujours la tension d'une volonté opiniâtre, et jamais les tendresses du cœur, encore moins les fantasies de l'imagination ; le feu qui les animait ne jaillissait qu'à rares intervalles et toujours à la dérobée : il y avait dans ces yeux-là du chat, du jésuite et du commissaire de police.

Ce que Maxime n'avait pas pu apprendre, et ce que nous savons, nous, au moyen de notre privilége divinatoire, c'est que la liaison d'Edgard avec Rachel Vallier avait été, comme toutes ses autres actions, la suite d'un calcul. Il faut qu'un jeune homme qui veut travailler sérieusement possède une maîtresse *à lui* le plus tôt possible, afin de réprimer le vagabondage de la pensée ; il faut avoir une maîtresse comme on a une robe de chambre bien chaude et des pantoufles fourrées, pour n'être point tenté de sortir et de mener la vie d'un batteur d'estrade.

C'est en vertu de ce raisonnement qu'Edgard avait, pendant six mois, avec une infatigable tenacité, déployé toutes les ressources de sa faconde, y compris le mensonge, moyen ora-

toire dont tous les traités de rhétorique ont oublié jusqu'ici de parler, et qui pourtant est assez usité ; puis une fois casé, une fois établi commodément dans les affections de la jeune fille, il s'était livré avec plus d'acharnement que jamais à ses études et à ses idées ambitieuses, jusqu'au jour où nous l'avons vu arriver triomphant à Mantes [1], avec un titre de substitut dans sa poche. Et pourtant, la veille de ce jour-là, Edgard Dubief avait vu une jeune fille belle et suppliante se jeter à ses pieds, et lui crier en lui rappelant ses serments et en lui présentant un petit garçon qu'elle tenait dans ses bras : « Edgard, Edgard ! est-il donc vrai que vous m'ayez trompée !... Vous me quittez ; et qui me rendra mon honneur, et qui donnera à mon fils un avenir et un nom !... »

Pendant son séjour à Mantes, Edgard s'était complété ; il avait guindé son maintien, tendu sa physionomie et adopté les lunettes vertes. Le magistrat le plus amoureux de la forme, Brid'oison par exemple, l'eût sincèrement admiré. Il se levait et se couchait procureur du roi ; il marchait, mangeait, buvait, parlait,

[1] Voir les *Mémoires d'un Orphelin*, 1 vol. in-18, édition Meline, Cans et Cᵉ.

toussait, crachait, comme doit marcher, manger, boire, parler, tousser, cracher un procureur du roi ; il portait invariablement des cravates blanches, et ne souriait jamais.

Dans la petite ville où il exerçait ses nouvelles fonctions, les qualités d'Edgard étaient appréciées à leur valeur, c'est à dire que les petites gens se moquaient de sa roideur, de ses cravates blanches et de ses lunettes vertes; mais, en revanche, il était très-bien vu dans deux ou trois salons aristocrates ; le président du tribunal le regardait comme le plus beau joyau de sa couronne, et la femme du juge suppléant avait osé s'avouer une fois, *in petto*, à elle-même, qu'Edgard n'était *presque pas laid* quand il parlait. Quant à Edgard, il ne détournait pas même la tête pour entendre ce qui se disait de lui en bien ou en mal, et marchait droit son chemin, tête haute, la parole en arrêt, les yeux fixés sur l'avenir, et les verres de ses lunettes servaient merveilleusement à dissimuler les étincelles d'ambition encore inassouvie qui flambaient dans son regard.

Maxime Coquille passa huit jours à se procurer les renseignements qui précèdent et quelques autres que nous rapporterons plus tard. Pendant ces huit jours, elle n'alla que deux fois

aux Gredeux voir la petite veuve. Celle-ci était inquiète et troublée ; elle lui redemanda ses lettres.

— Laisse-moi donc tranquille, répondit Maxime, je les ai à peine parcourues, et j'ai besoin de les lire à tête reposée.

— Et pourquoi ? demanda Rachel, aux yeux de laquelle l'installation de la chanteuse dans son voisinage avait pris la proportion d'un de ces graves événements qui sont gros en catastrophes...

— Pourquoi ?.... dit Maxime en riant, pour compléter mon éducation.

Et elle s'enfuit.

VII

Le lendemain de sa dernière entrevue avec Rachel Vallier, Maxime se leva de bon matin. Elle n'avait pas dormi de la nuit, mais quoique fatiguée, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Après avoir passé une robe de chambre écossaise doublée de taffetas rose, elle alla à son secrétaire, prit le trésor épistolaire qu'elle avait dérobé à la petite veuve, et le compulsa pièce à pièce avec l'attention minutieuse d'un avoué qui compulse un dossier. Cette correspondance se composait d'une centaine d'épîtres brillantes, rédigées en style

d'avocat. Le procureur du roi perçait encore sous les banalités sentimentales qui en formaient le thème habituel; Edgard Dubief ne s'était pas démenti même au plus fort de sa passion : il y avait du réquisitoire jusque dans ses déclarations d'amour.

Maxime n'interrompit un instant sa lecture que pour remarquer une singularité que nous prions nos lecteurs de vouloir remarquer à leur tour et graver dans leur mémoire. La correspondance du procureur du roi se divisait en deux parties, écrites par deux mains différentes. La première contenait les prolégomènes de la conquête, les protestations, les serments, les adulations et les adorations à perte d'haleine. L'écriture de cette première partie était fine, couchée et toute en pieds de mouches, presque illisible. Tout au rebours, l'écriture suivante était nette, correcte, très-peu tremblée, et ressemblait un peu à une copie d'écrivain public faite sur un modèle donné. Ces lettres-là contenaient les chants du triomphe qui suivent d'ordinaire la possession; et, à travers les ampoules étudiées de l'expression, on y sentait déjà le refroidissement d'un amour vulgaire et déjà embarrassé de sa victoire. Edgard Dubief y parlait rarement de l'enfant

dont la naissance le chagrinait sans doute ; et quand il se croyait obligé d'en parler pour calmer les inquiétudes de la mère, il le faisait en termes vagues et dilatoires, à la façon d'un homme qui ne veut pas s'engager, et qui atermoie pour cacher la lâcheté d'une résolution fermement arrêtée dans sa conscience.

Maxime fut quelque temps avant de trouver l'explication de la singularité que nous venons de signaler, mais elle était trop perspicace, et, qu'on nous pardonne cette expression, trop *expérimentée*, pour ne pas finir par trouver la solution d'une pareille énigme. Après quelques minutes de réflexion, elle se toucha le front du doigt en disant :

— Je comprends ! les premières lettres sont de l'écriture d'Edgard, alors qu'entraîné par le désir et décidé à vaincre, il ne calculait pas encore les suites de sa passion. Les secondes sont d'une main étrangère, d'une main salariée peut-être, et cela devait être : une fois vainqueur, monsieur le futur procureur du roi aura craint de fournir à sa maîtresse des armes contre lui, et il a voulu se réserver la possibilité d'une dénégation. Oh ! les hommes, les hommes !

A la suite de cette espèce de malédiction col-

lective, Maxime reprit sa lecture et la continua sans interruption ; ensuite elle se leva, quitta sa robe de chambre, et se mit en chanteronnant à sa toilette. Cette toilette, à la fois élégante et simple, était ce que les femmes ont si spirituellement nommé *une toilette de combat :* elle se composait d'une robe de foulard, d'un col en point d'Angleterre rabattu sur une écharpe de cachemire, et d'un chapeau de paille, dont un voile noir appliqué sur la passe et noué sous le menton, resserrait l'envergure et adoucissait la teinte safranée. Ainsi vêtue, Maxime était charmante, si charmante que sa femme de ménage ne put s'empêcher de lui exprimer son admiration en lui disant :

— Vous allez faire une révolution dans notre ville, bien sûr, madame.

Maxime sortit en souriant, remonta la rue qu'elle habitait sans précipitation, sans paraître s'apercevoir de la sensation qu'elle produisait sur son passage, et s'arrêta dans la grande rue devant une petite maison d'apparence modeste et presque sombre. Cette maison, située au nord, ne recevait que le matin les rayons du soleil ; pendant le jour, elle restait enfouie dans l'ombre, et nul accident de lumière ne venait blanchir sa surface grisâtre. A la vue de cette

maison, dont les fenêtres, hermétiquement fermées et garnies de rideaux épais, ne laissaient transpirer aucun mouvement, aucun bruit, aucun symptôme de vie, Maxime ressentit quelque chose comme une impression de terreur : il lui semblait que les cœurs qui battaient derrière ces murs froids et mornes devaient être froids et mornes aussi. Cette impression, du reste, ralentit à peine d'une seconde l'action qui allait s'engager. Maxime posa résolûment sa main gantée sur le pied de biche qui, au moyen d'un fil d'archal, faisait mouvoir une sonnette intérieure, et agita à deux reprises le fil conducteur ; puis elle ramena son écharpe sur sa poitrine, mouvement que l'on nous reprocherait de ne pas indiquer, tant il est naturel dans certaines situations, et attendit.

Au bout d'une minute, une porte bâtarde s'ouvrit à demi, et dans l'entre-bâillement de la porte s'avança une tête dont Maxime put à peine distinguer les traits.

— Monsieur le procureur du roi, demanda-t-elle.

— C'est ici, répondit la tête.

— Est-il chez lui, et pourrais-je avoir l'honneur de lui parler?

Maxime savait que monsieur le procureur du

roi recevait tous les jours de onze heures à midi ; il était onze heures cinq minutes ; par conséquent en demandant une audience, elle usait du droit commun.

Le domestique qui avait ouvert la porte se contenta d'en agrandir un tant soit peu l'ouverture, et sans répondre à Maxime il l'introduisit dans un couloir obscur en lui disant :

— Attendez-moi un peu.

Ce domestique, grand Normand à la chevelure lisse, qui portait une veste en ratine noire, un pantalon noir également, un tablier blanc montant jusqu'au menton, et qui enfin sentait en tout son valet de procureur du roi, monta un escalier conduisant au premier et seul étage de la maison, et quand il revint il dit à Maxime, sans se donner la peine d'employer le formulaire de politesse qu'une femme est en droit d'exiger (il savait probablement que la justice doit être aveugle, et il était au service de la justice).

— Votre nom ?

Maxime réfléchit qu'un nom de dame produisait toujours un meilleur effet qu'un nom de demoiselle, aussi n'hésita-t-elle pas à répondre :

— Madame Coquille.

Ce n'était pas du reste la première fois qu'elle reniait ainsi sainte Catherine.

Le domestique monta une seconde fois l'escalier, descendit et dit à Maxime :

— Voulez-vous me suivre?

Maxime le suivit, et arriva sur ses talons en face d'une porte à deux battants, qui avait probablement la prétention d'être monumentale. Le domestique frappa légèrement à cette porte, et une voix sèche répondit de dedans : Entrez!

Maxime entra. Elle se trouva dans une pièce carrée éclairée par un jour terne et qui pouvait passer pour un crépuscule; les gens qui portent lunettes n'aiment pas un jour éclatant. Cette pièce carrée était le cabinet de monsieur le procureur du roi. L'ameublement de ce cabinet affectait une simplicité tout à fait puritaine; il était tendu d'un papier brun sans aucun mélange de couleurs saillantes; les rideaux des croisées, également bruns, tombaient jusqu'à terre. Six chaises en crin, adossées à la muraille; une bibliothèque ouverte, sur les tablettes de laquelle on pouvait voir quelques centaines de livres de droit, tel que Sirey, Toullier, Henrion de Pansey, et enfin un assez grand bureau couvert en basane noire et chargé de papiers, tel était à peu près l'inventaire exact de ce mo-

bilier orgueilleux dans son humilité. Derrière le bureau, une de ces hautes cheminées en bois peint, qui ne se trouvent plus qu'en province, projetait des ombres à deux pieds autour d'elle, et sur cette cheminée se dressait une pendule en bois d'ébène à cadran doré ; ce cadran était la seule chose qui brillât dans les ténèbres visibles de cet intérieur sévère et nu : peut-être représentait-il la dernière flamme de la jeunesse éteinte, le dernier battement d'un cœur qui n'avait plus le droit de sentir et de battre que pour le compte de la société ; peut-être Edgard avait-il possédé cette pendule lorsqu'il était étudiant, et c'était le seul souvenir de sa vie d'autrefois qui l'eût suivi, la seule relique de jeune homme que le procureur du roi eût respectée.

Edgard Dubief était assis devant son bureau, les pieds enfermés dans une chancelière, et le cou étranglé dans une cravate *blanche* rigoureusement empesée ; il tenait une plume dans sa main droite, et avait les yeux fixés sur des paperasses étalées devant lui. Au bruit que fit la porte de son cabinet, en se refermant sur la chanteuse, il ne releva pas la tête : pour se permettre un tel accès de curiosité, il avait étudié trop à fond la mise en scène de sa posi-

tion : il savait qu'un procureur du roi doit avoir toujours l'air affairé, même quand il est le plus désœuvré du monde, et n'écouter ceux qui lui parlent que d'une moitié d'oreille. Dans son cabinet, il composait tous ses mouvements et toutes ses attitudes, conformément au décret de l'empire qui règle les rapports des procureurs du roi avec les officiers ministériels de leur ressort. Ainsi, il recevait les huissiers assis, et les laissait debout; pour les avoués, il se levait, comme on se lève pour parler à quelqu'un qui ne doit pas rester longtemps. Aux notaires seulement il offrait un siége, mais sans quitter le sien.

Ces différents modes de réception sont d'ailleurs littéralement prescrits par le décret que nous avons rapporté et qui date, croyons-nous, de l'année 1810. Quant aux plaignants et aux plaideurs, Edgard Dubief les traitait avec toute l'impertinence permise aux magistrats sous prétexte de gravité, c'est-à-dire qu'il ne les regardait jamais, leur répondait quelquefois sans les avoir entendus, et les interrompait au milieu de leurs explications les plus chaleureuses, de leurs lamentations les plus pathétiques, par un : « Bonjour, monsieur, » ou un : « Adieu, madame, » bien sec, qui signifiaient,

en langue vulgaire : « Vous m'ennuyez, je n'ai pas de temps à perdre, allez-vous-en ! »

Maxime demeura quelque temps immobile sur ses jambes, en face du bureau, et attendit que le regard de monsieur le procureur du roi finît par la venir chercher ; mais trompée dans son espoir et un peu dépitée de cette offense faite à sa dignité de jolie femme, c'est-à-dire à la plus imprescriptible, mais aussi à la plus rancunière des dignités offensées, elle fit quelques pas en arrière, dérangea une chaise, la traîna avec bruit sur le parquet, la posa en face d'Edgard et s'assit.

Force fut bien à Edgard de lever la tête ; et en voyant la jeune femme installée de son autorité privée, il fut blessé à son tour de cette atteinte portée à ses prérogatives, et poussa un murmure sourd assez semblable au grognement d'un dogue qui s'aperçoit que, pendant son absence, l'inviolabilité de sa loge n'a pas été respectée.

Maxime s'aperçut de ce mouvement de mauvaise humeur et dit en souriant :

— Je vous demande pardon, monsieur le procureur du roi, de n'avoir pas attendu pour m'asseoir l'invitation que vous ne pouviez manquer d'adresser à une *femme* (elle appuya sur

ce dernier mot pour donner à sa phrase la valeur d'un reproche); mais je suis fatiguée, et l'entretien que je désire avoir avec vous sera probablement assez long.

— Que me voulez-vous? demanda Edgard, qui n'avait pas remarqué la grâce et l'élégance de celle qui lui parlait, et que la menace d'un long entretien affectait désagréablement.

— Je voudrais vous consulter, dit Maxime, sur une affaire assez délicate.

— Adressez-vous à un avocat, interrompit Edgard, je n'ai point à m'occuper, ailleurs qu'au tribunal, des affaires civiles; mon cabinet n'est point un cabinet d'affaires.

— Je le sais; mais je sais aussi que vous êtes le protecteur des veuves et des orphelins, le tuteur naturel des mineurs, l'appui des faibles contre les forts. Oh! je connais, monsieur, la sainteté de la mission que vous remplissez.

— Je la connais aussi, dit aigrement Edgard, et je n'ai pas besoin qu'on me la rappelle. Avez-vous une dénonciation à faire, une plainte à porter? S'il en est ainsi, mon devoir est de vous entendre, et je remplirai mon devoir; mais si vous voulez seulement me demander des conseils et solliciter de moi une consultation dans votre intérêt privé, je vous prierai,

madame, de vouloir bien me laisser continuer le travail important qui m'occupe.

— En d'autres termes, vous me prierez de sortir, ceci n'est pas galant, dit Maxime en souriant; mais, monsieur, permettez-moi de vous faire observer, ajouta-t-elle plus sérieusement, que si vous représentez, comme vous le répétez si souvent, les intérêts de la société, vous représentez par cela même les intérêts de chaque individu. Qu'est-ce que la société, monsieur, si ce n'est une collection d'individus? Ne prenez-vous pas garde que nier la partie c'est nier le tout?

— Au fait, madame, au fait, dit Edgard en s'agitant sur son fauteuil, avez-vous une plainte à porter, oui ou non?

— Eh bien oui, j'ai une plainte à porter, s'écria Maxime, une plainte qui intéresse la morale et la société tout entière, la société tout entière attaquée dans son droit le plus général, dans ses priviléges les plus légitimes. Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pouvez pas, que vous ne devez pas me refuser audience.

Ce ton décidé et presque impérieux alluma dans le cœur d'Edgard une fureur concentrée, et il eut besoin de tout l'empire qu'il avait con-

quis sur lui-même pour conserver le sang-froid que ses fonctions lui imposaient. Après avoir rajusté ses lunettes que le froncement involontaire de ses sourcils avait dérangées, il prit une petite sonnette d'argent placée à sa droite sur une pile de dossiers, et l'agita vivement.

— Que voulez-vous faire ? demanda Maxime.

— Faire prévenir le greffier du tribunal qu'il ait à se rendre dans mon cabinet pour rédiger le procès-verbal de votre plainte.

— C'est inutile, dit Maxime, je ne confierai ma plainte qu'à vous et sans témoin : sans témoin ! entendez-vous, monsieur le procureur du roi, ajouta-t-elle en se levant à demi, et avec énergie, il faut que vous m'écoutiez, *vous-même*, vous seul, il le faut !

En ce moment le domestique arrivait au coup de sonnette, et entr'ouvrait la porte.

— Allez-vous-en, dit Maxime, monsieur le procureur du roi n'a pas besoin de vous, n'est-ce pas, monsieur le procureur du roi?

Il est une crainte qui obsède les magistrats de province, bien autrement que les magistrats de Paris, c'est la crainte de susciter des criailleries et d'être soupçonné d'un déni de justice. Sans cette crainte, Edgard eût mis tout simplement Maxime à la porte ; mais déjà étourdi

par l'aplomb de son interlocutrice, et vaguement effrayé des dernières paroles qu'elle lui avait adressées, il se contint, se renfonça dans son fauteuil, replaça dans la chancelière ses pieds qui s'en étaient échappés, tira du tiroir de son bureau une liasse de papier timbré, et dans l'attitude d'un homme prêt à écrire il demanda à Maxime :

— De quoi s'agit-il? est-ce d'une diffamation?

— Pis que cela, dit Maxime.

— D'un vol qualifié?

— Pis encore.

— D'escalade, d'effraction, de vol domestique, de faux en écriture privée?

— Pis que tout cela.

— D'un homicide, d'un assassinat?

— Pis, vous dis-je.

Le procureur du roi laissa tomber sa plume qu'il tenait à la main et lança par dessus le verre de ses lunettes un regard soupçonneux sur Maxime; puis il reprit sa plume et repartit :

— Je vous attends, parlez.

— Je viens, dit Maxime, porter plainte au nom d'une jeune fille indignement séduite, contre le séducteur qui l'a abandonnée après

l'avoir abusée par les promesses les plus solennelles ; je viens réclamer, au nom d'une mère, une réparation pour elle, un avenir pour son enfant.

Autant Maxime avait donné de solennité à son accent en prononçant ces paroles, autant Edgard montra en les écoutant de froideur ironique ; et, comme on le sait déjà, la froideur en lui masquait la colère.

— Avant de venir dans mon cabinet, dit-il en broyant sa plume entre ses doigts crispés, vous auriez dû, madame, consulter le premier avocat venu ; cet avocat vous aurait dit que l'intervention du procureur du roi, dans les affaires semblables à celle dont vous m'entretenez, ne peut être d'aucun effet. Il aurait ajouté que la justice n'est pas une redresseuse de torts vulgaires, et que le code n'a pas dû s'occuper de règlementer des amourettes.

—Des amourettes ! monsieur, vous en parlez bien à votre aise, dit Maxime avec un commencement d'indignation. Quoi ! monsieur, une jeune fille trompée, une existence flétrie, un enfant marqué au front en naissant d'une tache ineffaçable, une créature du bon Dieu vouée à la réprobation et au mépris, tout cela n'est rien, ne valait pas la peine que le

Code s'en occupât ! Des amourettes ! mais qu'est-ce donc que la morale que vous défendez, monsieur le procureur du roi, et au nom de laquelle vous touchez sur le budget trois, quatre ou six mille francs par an ? La sainteté du serment, l'accomplissement des engagements pris et reçus, l'honneur des familles, la chasteté des femmes, l'avenir des enfants, si toutes ces choses-là ne font pas partie de la morale, je vous le demande encore une fois, à vous qui en vivez, qu'est-ce que la morale ?

Dès le commencement de cette apostrophe, Edgard s'était levé.

— En voilà assez, madame, dit-il en entrebâillant la porte de son cabinet, je ne suis point chargé de vous expliquer les doctrines plus ou moins saines sur lesquelles est fondé le contrat social ; je dois seulement vous dire que la loi, hormis dans certains cas particuliers, n'a pas prononcé de peine contre les séducteurs, et que par conséquent, si intéressante que soit l'histoire dont vous vous entêtez à vouloir me gratifier, je puis, sans manquer à mon devoir, me dispenser de l'entendre.

— Vous l'entendrez pourtant ! dit Maxime en refermant la porte, et elle vous intéressera beaucoup plus que vous ne croyez, continua-

t-elle en venant se placer devant le procureur du roi, et en le regardant en face, quand j'aurai ajouté que le séducteur c'est vous, et que la jeune fille se nomme Rachel Vallier!

VIII

Il est à remarquer que les gens qui, par la nature de leurs fonctions, ont le plus l'habitude de sonder les replis de la conscience humaine, de grouper les faits, d'enchaîner les circonstances et d'analyser jusqu'aux intentions, sont dans la vie privée les moins clairvoyants des hommes ; occupés qu'ils sont à faire des expériences sur autrui, ils n'ont pas le temps de s'expérimenter eux-mêmes, et les événements qui les frappent les prennent presque toujours au dépourvu. Edgard Dubief fut aba-

sourdi par la révélation de Maxime ; il pivota sur ses talons, leva les yeux au plafond, et finit par dire à voix basse et en balbutiant :

— Venez-vous de la part de Rachel? Est-ce Rachel qui vous envoie ?

— Oui, répliqua intrépidement la chanteuse, convaincue que la fin justifie les moyens, et qu'un mensonge commis à bonne intention ne saurait offenser le ciel.

— Que me veut-elle ? demanda le procureur du roi.

— Ne le devinez-vous pas ? dit Maxime. Ah ! vous croyez, messieurs, qu'il vous sera permis, pour vous créer un passe-temps, de ravir l'honneur d'une jeune fille, de la condamner aux larmes, à l'infamie, au désespoir, et que cette jeune fille vous laissera faire sans se défendre, qu'elle n'attaquera pas votre existence comme vous avez attaqué la sienne, qu'elle assistera, muette, au spectacle de votre bonheur, qu'elle verra passer votre char de triomphe sans protester au moins par ses cris, contre l'immoralité du triomphe et l'insolence du triomphateur !

— Parlez plus bas, interrompit le procureur du roi, je vous devine, je vous comprends.

En disant cela il s'approcha de son bureau, ouvrit un tiroir, prit dans un portefeuille un carré de papier de soie, au timbre de la banque de France, et présentant ce carré de papier à Maxime :

— L'exiguïté de ma fortune, dit-il, ne me permet pas de faire davantage pour Rachel en ce moment ; mais assurez-la qu'elle peut compter sur moi, que je songerai à elle, et que jamais, tant que je vivrai, elle ne sera dans la misère. Mais en même temps conseillez-lui de se tenir tranquille, faites-lui comprendre que sa sagesse seule peut encourager ma générosité. J'ai appris qu'elle habite les Gredeux ; employez l'influence que vous paraissez avoir sur elle pour la déterminer à retourner à Paris ; dans un village, la curiosité est toujours aux aguets, l'espionnage veille sans cesse, la médisance a dix langues pour une. Que Rachel s'éloigne, qu'elle me fasse part de son adresse, et tous les trois mois elle recevra, en un bon sur la poste, une somme égale à celle que je vous remets aujourd'hui.

Le procureur du roi tenait le billet de banque déplié ; à la fin de cette péroraison, il voulut le placer dans la main de la chanteuse, mais celle-ci recula vivement, et le procureur

du roi, étonné de ce mouvement, murmura intérieurement :

— Mon Dieu ! Rachel serait-elle plus exigeante que je ne le croyais ? Faudra-t-il me saigner à fond pour endormir ses souvenirs ?

De nouveau il s'approcha en soupirant de son bureau, avec l'intention présumable de prendre dans son portefeuille un second billet de banque ; mais Maxime l'arrêta en lui disant d'une voix sèche :

— Ce que vous allez faire est inutile, monsieur ; je ne viens pas ici pour vous demander l'aumône ; vous offririez à Rachel deux, dix, cent billets de banque qu'elle les refuserait.

— Et que veut-elle donc ? demanda le procureur du roi, réduit au désespoir.

— Elle veut, ne vous l'ai-je pas déjà dit ? un mari pour elle et un père pour son enfant.

— Elle veut que je l'épouse ! s'écria le procureur du roi en repoussant par un geste impérieux cette proposition, comme il eût repoussé un agresseur brutal ; oh ! jamais !

Il se fit un moment de silence. Maxime, en examinant la figure bouleversée de son adversaire, semblait calculer la distance qu'elle avait déjà parcourue, et celle qu'il lui restait à parcourir encore.

— Tenez, monsieur le procureur du roi, reprit-elle en adoucissant l'éclat de sa voix, j'ai trop d'expérience pour rêver en ce monde des héros de désintéressement, et je sais faire la part des faiblesses humaines. Si Rachel était une femme ordinaire, si la faute qu'elle a commise avec vous n'était que le premier épisode d'une vie parsemée d'épisodes du même genre, je serais la première à vous dire : Ne l'épousez pas ; si même tout en conservant son honneur intact, elle n'avait à vous offrir qu'un présent nécessiteux et une situation misérable, ma parole d'honneur, monsieur le procureur du roi, je vous dirais encore : Ne l'épousez pas ; mais Rachel n'est ni une infâme ni une mendiante ; aucun homme, excepté vous, n'a le droit de lui crier : Je te connais ; et sa tante lui a laissé six mille livres de rente. Elle est pure, elle est riche, que voulez-vous de plus? Le mariage que je vous propose est donc un mariage convenable, qui ne vous ruine pas, qui ne vous déshonore pas, qui vous apporte au contraire fortune et bonheur ; il me semble qu'il est assez doux de pouvoir être honnête homme sans qu'il en coûte rien, et de trouver son intérêt dans l'accomplissement d'un devoir.

— Jamais ! jamais ! répéta le procureur du

roi en reproduisant le geste répulsif mentionné plus haut.

— Cela sera, pourtant, dit vivement Maxime en reprenant sa voix de guerre ; ambitieux comme vous êtes, sans doute vous convoitez quelque alliance illustre, vous voulez entrer dans une famille haut placée, qui vous étaye et vous pousse ; vous voyez déjà en perspective les honneurs suprêmes de la magistrature (le procureur du roi fit un mouvement); rayez tout cela de vos papiers, vous serez l'époux de Rachel et le père de son enfant, rien de plus, rien de moins.

— Malgré moi ? objecta Edgard.

— Malgré vous, s'il le faut.

— Et quel moyen emploierez-vous pour me contraindre ?

— Nous en appellerons à la publicité, à l'opinion publique, au scandale !

— Le scandale ! grommela Edgard, que la menace d'un éclat blessait au vif, toujours le scandale ! l'arme des lâches.

— Ne médisez pas du scandale, monsieur, repartit impétueusement Maxime ; l'arme des lâches, dites-vous, non pas, mais l'arme des faibles, l'arme de tous ceux qu'on trompe, qu'on exploite ou qu'on écrase. Le scandale !

mais sans lui, où serait le châtiment des bassesses, des infamies, des crimes que la loi n'atteint pas? Sans lui, comment la victime se vengerait-elle de son bourreau? Le scandale, monsieur, c'est la moralité dernière des sociétés corrompues qui n'en ont plus d'autre.

Le procureur du roi n'écoutait plus; il s'était assis de nouveau, et, les deux coudes appuyés sur son bureau, la tête entre ses mains, il réfléchissait profondément. Quand il releva la tête ses traits avaient repris leur froideur, et sa bouche semblait armée d'un ironique sourire. Cette métamorphose imprévue était le résultat des réflexions auxquelles il venait de se livrer. En examinant sa position, il s'était repenti de l'aveu implicite qu'il avait laissé échapper en offrant à Maxime son malencontreux billet de cinq cents francs, et il s'était sévèrement reproché sa maladresse; puis il s'était rappelé qu'un bon mensonge effrontément soutenu équivaut presque à une vérité, et que dans le monde il avait vu souvent une dénégation bien sèche, bien complète, bien absolue triompher des plus inquiétantes probabilités, quelquefois même des preuves les plus accablantes. Sans doute il avait à craindre qu'on ne lui opposât les lettres écrites autre-

fois par lui ; mais d'abord, ces lettres existaient-elles encore? il avait tant recommandé autrefois à Rachel de les brûler : ensuite en admettant qu'elles existassent elles n'étaient pas toutes de sa main ; il pouvait donc contester facilement l'authenticité des unes, et pour paralyser l'effet des autres, n'avait-il pas la ressource de prétendre qu'elles étaient contrefaites, d'autant plus que son nom de baptême seul y figurait. C'est à la suite de ces différents considérants, qu'Edgard avait pris les *conclusions* suivantes : Nier maintenant, nier plus tard, nier à perpétuité et quand même ; seulement la difficulté était de revenir assez adroitement sur ses pas et de couvrir d'une apparence de prétexte le changement subit qui allait s'opérer dans son langage. Probablement Edgard crut avoir trouvé le stratagème qu'il cherchait, car il regarda fixement Maxime, ce qu'il n'avait pas encore fait, et lui dit :

— Madame, vous êtes habile, je dois le reconnaître, et vous avez bien fait de refuser le billet de cinq cents francs que je viens de vous offrir.

— Pourquoi cela? demanda Maxime.

— Parce que si vous l'aviez reçu, dit le procureur du roi sévèrement, je vous aurais

immédiatement fait arrêter comme voleuse.

— Voleuse ! balbutia Maxime, tout étourdie de ce brusque revirement, ainsi qu'un lutteur qui voit son adversaire, tout à l'heure épuisé et haletant, se redresser tout à coup plus leste et plus dispos que jamais.

— Oui, voleuse, répéta le procureur du roi, c'est au billet de cinq cents francs que je vous attendais, je voulais savoir si vous auriez jusqu'au bout l'effronterie de votre rôle ; c'est pour cela que je vous ai laissée raconter votre histoire et que j'ai feint d'ajouter foi à vos mensonges, quand j'aurais pu vous dire : Madame, je n'ai jamais séduit aucune jeune fille, et je ne connais pas même de nom celle dont vous me parlez.

Après cette déclaration, Edgard s'arrêta pour laisser passer le torrent de paroles qu'il prévoyait, mais contre son attente la stupeur avait paralysé la voix de Maxime. Il ajouta :

— Mais si je ne puis pas vous livrer, comme voleuse, à la rigueur des lois, je peux du moins vous chasser d'ici, et c'est ce que je vais faire.

— Un instant donc, monsieur le procureur du roi, dit Maxime qui, revenue de son premier étonnement, avait repris son sang-froid, on ne condamne pas les gens sans les enten-

dre, et encore moins les chasse-t-on; ainsi vous niez les faits que j'ai avancés, vous ne connaissez pas Rachel Vallier, vous ne connaissez pas la jeune femme que vous avez vue il y a huit jours dans son jardin, d'une fenêtre de la maison voisine, et qu'on a surnommée aux Gredeux la petite veuve.

— Non! non! cent fois non! exclama le procureur du roi en frappant du pied à chaque négation.

Un sourire railleur glissa sur les lèvres de la chanteuse; probablement ce sourire signifiait: Niez tant qu'il vous plaira, monsieur le procureur du roi, pendant que je vous le permets; tout à l'heure nous allons faire tomber votre assurance et baisser votre ton. Mais Maxime n'eut pas le temps de prendre immédiatement la revanche qu'elle méditait, car à peine le procureur du roi avait-il prononcé son dernier non, qu'une voix vigoureusement accentuée lança du dehors cette exclamation, qui retentit sinistrement à l'oreille du procureur du roi:

— Nom d'un petit bonhomme!

En même temps la porte du cabinet s'ouvrit, et l'oncle Lerat entra précipitamment.

Il y avait un quart d'heure environ que le

père Lerat était venu pour parler à son neveu, et qu'il attendait son audience dans une pièce voisine. Or, comme, surtout vers la fin de la conversation, Maxime et le procureur du roi élevaient passablement la voix, il avait fini par entendre ce qui se disait, et par comprendre à peu près complétement de quoi il s'agissait : voilà pourquoi il avait poussé son cri d'attaque et violé la consigne, pourquoi ses yeux flambaient, pourquoi il jeta en entrant, sur son neveu, un regard courroucé, se posa en face de lui, croisa ses deux mains sur son abdomen, fit tourner ses deux pouces l'un sur l'autre avec un air tout à fait menaçant, et pourquoi enfin il débuta, en s'adressant à son neveu, par cet exorde *ab irato :*

— Il faut convenir que tu es un fieffé menteur ; ne m'as-tu pas dit, il y a huit jours, continua-t-il, que madame Delporte avait été ta maîtresse, et ne soutiens-tu pas présentement *mordicus* que tu ne la connais pas, même de nom? Par conséquent tu as menti il y a huit jours, ou tu mens aujourd'hui : sors de là.

Le père Lerat n'était pas un étranger pour Maxime, elle se l'était fait montrer, et connaissait parfaitement la nature des rapports qui existaient entre l'oncle et le neveu. En tacti-

cienne consommée, elle comprit tout d'abord le parti qu'elle pouvait tirer du nouvel auxiliaire que la fortune lui envoyait; aussi se garda-t-elle d'intervenir, comme un général habile qui laisse ses alliés s'engager contre l'ennemi et ménage le gros de ses troupes jusqu'au moment qui doit décider du gain de la bataille.

Le dilemme du père Lerat était si pressant, son apparition avait été si foudroyante, qu'Edgard restait interdit. A la fin cependant il fit un effort sur lui-même, et se raffermissant sur ses talons :

— Eh bien oui, mon oncle, dit-il en faisant précéder ses paroles d'un geste pathétique, oui j'ai menti il y a huit jours, quand je vous ai déclaré que je connaissais madame Delporte. Averti de vos intentions matrimoniales, effrayé des dangers qui vous menaçaient, j'ai menti pour vous sauver : pieux mensonge ! mon oncle, qui trouve son excuse dans l'amitié que je vous ai vouée. Voilà la vérité, mon oncle, l'exacte vérité, je vous le jure.

Le père Lerat eut un moment d'hésitation, et, pour la première fois, il se tourna vers Maxime, comme pour lui demander : Qui a raison de lui ou de vous? Maxime comprit

merveilleusement le sens de cet appel tacite, et, s'adressant à l'oncle Lerat :

— Si monsieur (elle montrait Edgard) était véridique en ce moment, vous seriez toujours en droit de lui demander si c'est l'usage en ce monde que les neveux mènent les oncles à la lisière, gênent leurs volontés, contrarient leurs projets, jettent frauduleusement sur leur chemin des pierres d'achoppement, si enfin l'intérêt que monsieur vous porte ne ressemble pas beaucoup à du despotisme.

— C'est vrai, c'est fichtre vrai, interrompit vivement le père Lerat, heureux qu'une tierce personne se chargeât de motiver pour lui la colère qu'il ressentait. Qu'est-ce que ça te fait à toi, ajouta-t-il en se tournant vers son neveu, que je prenne une femme ? Es-tu chargé de ma conduite et te dois-je compte de mes actions ?

— Ne vous emportez pas, monsieur, reprit Maxime ; votre neveu n'est pas coupable du stratagème dont il s'accuse ; il n'a pas menti il y a huit jours, mais il ment aujourd'hui ! Voilà la vérité, monsieur, l'exacte vérité, je vous le jure à mon tour, et, de plus, je suis en mesure de le prouver.

— Prouvez-le ! dit l'oncle Lerat avec un empressement vindicatif.

— Je serais curieux de savoir quelles preuves madame peut avoir à l'appui d'un fait radicalement faux? demanda le procureur du roi.

—Des preuves écrites, monsieur, dit Maxime, des lettres de votre main!

En entendant ces mots, le procureur du roi ne se décontenança pas, et, quoique déjà trompé dans ses espérances (il avait espéré que sa correspondance n'existait plus), il répliqua avec aigreur:

— Des lettres controuvées, simulées, contrefaites, madame!

— Des lettres authentiques, monsieur!

— Des lettres qui peuvent vous amener en cour d'assises comme diffamatrice et comme faussaire.

— Allons donc! vous vouléz me faire peur, monsieur le procureur du roi; heureusement, je ne m'effraye pas facilement, et, quelles que puissent être les conséquences de l'œuvre que j'ai entreprise, je les accepte d'avance. Monsieur, ajouta Maxime en s'approchant de l'oncle Lerat, et en s'adressant directement à lui, entre votre neveu et moi, je vous choisis pour juge; si vous voulez venir demain matin chez moi, je vous montrerai les lettres en question,

et je vous demanderai, à vous qui devez parfaitement connaître l'écriture de monsieur le procureur du roi, si, en conscience, vous croyez ces lettres-là contrefaites. Viendrez-vous?

— J'irai, dit l'oncle Lerat, et s'il est vrai que mon neveu ait abandonné une jeune fille après lui avoir promis mariage, il épousera cette jeune fille, ou bien...

— Mon oncle! grommela sourdement Edgard que cette phrase suspensive effrayait.

— Oui, tu l'épouseras, reprit le père Lerat apostrophant son neveu, tu l'épouseras parce qu'un honnête homme ne doit avoir que sa parole, et qu'un enfant ne peut pas se passer de père. Tu l'épouseras, parce que j'aime encore madame Delporte, quoiqu'elle n'ait pas voulu de moi pour mari; parce que je ne serais pas fâché de l'avoir pour nièce, puisque je ne puis pas l'avoir pour femme; tu l'épouseras, entends-tu, ou je te déshérite.

— A demain! monsieur, dit Maxime, qui tenait à ménager un tête-à-tête entre le neveu et l'oncle, et n'avait remis au lendemain son entrevue avec ce dernier que pour laisser à ses emportements le temps de produire l'effet qu'elle en attendait.

Alors elle salua gracieusement l'oncle Lerat, passa fièrement devant le procureur du roi, et referma derrière elle la porte du cabinet.

Quand elle fut partie, le bonhomme Lerat s'approcha de son neveu, qui de rage mordillait ses ongles, se pencha sur le dossier de son fauteuil, et posant une main sur son épaule, lui dit d'un ton goguenard :

— Ah ! ah ! mon gars ! tu faisais donc tes farces à Paris ; à la bonne heure, je ne te blâme pas ; mais quand on a tiré le vin, il faut le boire, et ne pas s'arrêter, comme un cheval poussif, au beau milieu du chemin.

— J'ai à travailler, mon oncle, dit aigrement le procureur du roi.

— Bon, bon, on va te laisser tranquille.

Et le père Lerat sortit à son tour en grommelant avec la satisfaction d'un écolier qui vient de faire une niche à son maître :

— C'est égal ! il est fièrement vexé, le petit !

IX

Quand elle avait compté sur un tête-à-tête en règle, Maxime s'était donc trompée, mais trompée à son avantage. En refusant la bataille que son oncle lui présentait, Edgard Dubief accusait l'épuisement de ses forces et se confessait presque vaincu. Cependant la fausse position dans laquelle il se trouvait, prenait d'instant en instant à ses yeux un aspect plus inquiétant. D'une part, il commençait à s'apercevoir qu'il ne suffit pas toujours de nier un fait pour l'empêcher d'avoir existé ; d'autre part, la crainte d'un scandale le tourmentait

excessivement en raison de certaines circonstances que nous allons expliquer au lecteur, et auxquelles Maxime, qui les connaissait, avait un moment fait allusion.

Edgard Dubief avait trente ans ; il était dans l'âge critique des hommes, et songeait sérieusement depuis un an à cimenter par un mariage les fondements de sa fortune et de son élévation. Cette idée une fois arrêtée dans son esprit, Edgard avait jeté son dévolu sur une femme qui lui paraissait réunir au plus haut degré les avantages qu'il recherchait à l'exclusion de tous les autres. Madame Soubeyran était la nièce du président du tribunal, elle possédait vingtmille livres de rentes claires et liquides, en un mot, elle pouvait passer pour une femme accomplie. Malheureusement, entre les desseins d'Edgard et leur réalisation, il y avait un obstacle et voici lequel. Madame Soubeyran avait épousé en premières noces un avoué, riche, il est vrai, mais enfin un avoué, et pendant toute la durée de son mariage, elle s'était amèrement repentie de ce qu'elle nommait une mésalliance. Dans les provinces, où les honneurs sont partagés également entre le mari et la femme, où l'épouse d'un président est madame la présidente, l'é-

pouse d'un procureur général madame la procureuse générale, l'ambition et la vanité ont bien plus de prise qu'à Paris sur les esprits féminins. Madame Soubeyran souffrait chaque fois qu'on lui rappelait le souvenir de *maître Soubeyran*, et elle s'était sérieusement promis, si elle se remariait, de ne pas commettre la même faute qu'elle avait autrefois commise; dans la petite ville qu'elle habitait ou dans une autre, elle voulait avoir un nom, porter un titre, et marcher au moins l'égale d'une femme de préfet. Ce parti pris s'était enfoncé si profondément dans sa cervelle qu'elle ne se donnait même point la peine de s'en cacher, et un soir qu'Edgard Dubief avait fait la roue autour d'elle et roucoulé plus tendrement encore que de coutume, elle lui avait dit nettement :

— Monsieur Edgard, je ne repousse pas précisément vos hommages; mais je ne dois pas les encourager encore; vous êtes jeune, et probablement vous arriverez; attendez, et tâchez, si vous désirez ma main, de devenir procureur du roi dans une cour royale.

Rien n'échauffe l'imagination comme les demi-espérances; les quelques mots de madame de Soubeyran, illustrés d'un sourire assez gracieux, avaient produit sur Edgard l'ef-

fet d'un coup d'éperon, et depuis lors il avait presque toutes les nuits des insomnies terribles. Comme d'autres rêvent quelque belle jeune fille d'Orient, aux épaules blanches, aux tresses parfumées, il rêvait, lui, un de ces beaux romans de cour d'assises, qui appellent pendant des mois l'attention de toute la France, et dans lesquels se dessine merveilleusement le procureur du roi chargé de suivre les débats. Le roman une fois enfanté par lui, il l'arrangeait de son mieux, et le saturait de larmes et de sang : complications, mystères, circonstances lugubres, aggravantes, incompréhensibles, il n'oubliait rien de ce qui constitue un de ces procès hors ligne, qui prennent un rang et une date dans les annales judiciaires; et, quand le théâtre était préparé, quand tous les personnages du drame étaient groupés à son gré, il faisait, lui, son entrée solennelle, il composait sa figure, se drapait dans sa toge, criait, tonnait, foudroyait; il était entraînant, sublime, étourdissant, si bien qu'il emportait de haute lutte une condamnation capitale, et que, *sa tête à la main,* il volait au ministère de la justice, et disait fièrement au garde des sceaux : J'ai droit à une récompense; nommez moi procureur du roi dans une cour royale!

N'est-il pas vrai que cette pensée d'avancement existe presque toujours dans la conscience des hommes que la société a chargés du soin de sa défense? Non, l'égoïsme humain ne se dément pas, même dans les circonstances les plus terribles, même en face de l'échafaud. Une tête humaine, c'est si peu de chose! mais un succès de tribune, une réputation d'orateur, une prime d'encouragement à obtenir, voilà ce qui est fort à considérer. Quand, dans certaines affaires, le jury épargne la vie de l'accusé, il n'en tue pas moins son homme, et cet homme, c'est le procureur du roi.

On comprendra maintenant plus facilement le trouble d'Edgard Dubief. Si Maxime montrait à son oncle Lerat les lettres justificatives qu'elle affirmait avoir en sa possession, si son intrigue avec Rachel Vallier s'ébruitait et parvenait à la connaissance de madame Soubeyran, c'en était peut-être fait de son mariage. Les femmes ont toujours un instinct de vanité et de jalousie qui les porte à croire le mal qu'on impute à ceux qu'elles voudraient aimer. Il aurait beau protester de son innocence, le croirait-on? l'oncle Lerat n'appuierait-il pas de toutes ses forces des allégations qui serviraient sa rancune et ses projets d'insurrection?

Edgard errait sans boussole sur une mer d'incertitudes ; pas une lumière pour le guider, partout la nuit et le silence, partout des ombres sinistres qui semblaient lui présager la ruine de ses espérances. Après la sortie du père Lerat, il se promena environ pendant une demi-heure à grands pas dans son cabinet : de grosses gouttes de sueur inondaient ses joues, et sa perplexité était telle qu'elle lui fit oublier l'heure de l'audience. Ce jour-là ce fut son substitut qui porta la parole, et il y eut ce jour-là deux condamnations de moins qu'à l'ordinaire en matière correctionnelle. Enfin après avoir envisagé sa position sous toutes ses faces, s'être frappé le front pour en faire jaillir une idée, après avoir commencé vingt phrases sans en achever une, Edgard remplaça la robe de chambre et les pantoufles qu'il portait, par des bottes et une redingote, et il sortit : au lieu de se diriger, comme il l'aurait dû, vers le tribunal, il se dirigea vers la demeure du brigadier de la gendarmerie. Celui-ci se découvrit humblement en apercevant *son procureur du roi*, mais Edgard, contre son habitude, ne lui laissa pas le temps de compléter le cérémonial d'usage, et lui dit vivement :

— Connaissez-vous une jeune femme qui

doit être arrivée nouvellement dans notre ville, et que je vais vous dépeindre? (Ici Edgard donna au brigadier le signalement de Maxime.)

— Je la connais, dit le brigadier; elle a loué il y a huit jours la maison que la famille d'Hubersac a laissée vacante par suite de son départ.

— Avez-vous vu ses papiers?

— Je les ai vus, dit le brigadier, je prie monsieur le procureur du roi de croire que je connais mes devoirs.

— Sont-ils en règle?

— Parfaitement.

Ce *parfaitement* du brigadier était une maladresse qu'un courtisan mieux dressé se serait bien gardé de commettre. Au ton que le procureur du roi avait pris en le questionnant, il eût dû s'apercevoir que celui-ci souhaitait précisément quelque irrégularité dans les papiers de la chanteuse; un subalterne ne doit dire la vérité à ses supérieurs que quand ses supérieurs la désirent.

— Et où demeure cette femme? reprit le procureur du roi en se mordant les lèvres. (Peut-être avait-il compté sur une incarcération préventive, pour se débarrasser provisoirement de Maxime.)

— J'ai eu l'honneur, monsieur le procureur du roi, de vous faire savoir qu'elle occupait la maison des d'Hubersac. Ne connaissez-vous pas les d'Hubersac?

— Non, dit Edgard, et il disait la vérité.

Les d'Hubersac étaient des hobereaux de province qui ne voyaient pas les membres du parquet nommés depuis 1830, comme entachés de principes révolutionnaires.

— C'est différent, reprit le brigadier; en ce cas, la femme dont M. le procureur du roi désire avoir l'adresse demeure dans la rue du Puits.

— Quel numéro?

— Je ne me rappelle pas le numéro; mais ce que je sais, c'est que la maison touche à la maison de Mme Soubeyran, et que les deux jardins n'en font qu'un, sauf le mur mitoyen qui les sépare; maintenant M. le procureur du roi doit voir cela d'ici.

Décidément le brigadier était en veine de malheur. En voyant le frisson qui courait sur la figure du procureur du roi, il recula deux fois comme s'il se fût senti sous le coup d'une mise en disponibilité.

— C'est bien, dit Edgard en s'éloignant rapidement pour cacher son émotion, je vous re-

mercie. C'est donc une fatalité : grommela-t-il après avoir quitté le brigadier, et en anathématisant Maxime dans sa pensée. Cette maudite femme est la voisine de madame Soubeyran, et le premier écho qu'éveilleront ses criailleries, sera justement l'écho que je dois redouter le plus. Oh ! mes lettres, mes lettres, il faut que je les reprenne, il faut que je les anéantisse, il le faut à tout prix !

En se parlant ainsi, il tourna un coin de rue, et se trouva devant la boutique du brocanteur qui avait loué à Maxime des draps et des serviettes. Ce brocanteur rendait de temps en temps quelques services à la justice locale qui lui payait en indulgence ce qu'elle recevrait de lui en renseignements. Un pareil homme devait donc avoir un respect plus qu'ordinaire pour le procureur du roi. Aussi Edgard regardait-il cet homme comme tout à fait à sa discrétion. Après une halte d'une seconde, il entra dans la boutique, et, sans prendre garde aux salutations intéressées du juif, lui adressa d'abord les mêmes questions qu'il avait adressées au brigadier ; le brocanteur y répondit en toute conscience : Edgard le poussa, le fit jaser et obtint sur Maxime, sur la disposition des lieux qu'elle habitait, de nouveaux renseignements.

En apprenant que Maxime n'avait à son service qu'une vieille femme, que cette vieille femme se nommait Marguerite, et que la maison n'était gardée pendant la nuit que par la maîtresse et la servante, Edgard fit un geste de satisfaction, qu'il réprima aussitôt ; et reprenant son air impassible :

— Wilhelm, dit-il au brocanteur, tu vas aller, sous un prétexte quelconque, trouver Marguerite, et tu lui enjoindras, de ma part, de se trouver ici à neuf heures du soir, j'y serai. Tu lui enjoindras, en outre, toujours *de ma part* (il appuya d'une façon significative sur cette répétition des mots : *de ma part*) de ne pas parler à sa maîtresse de l'entrevue que je lui demande.

Edgard fit un dernier geste impératif et se retira. Rentré chez lui, il s'enferma dans son cabinet, ne dîna pas, et ne reçut personne. A neuf heures moins dix minutes, il sortit de nouveau, après avoir prévenu son domestique qu'il ne rentrerait probablement qu'à une heure avancée de la nuit, et s'achemina vers le lieu de son rendez-vous. Pour donner brièvement une idée de l'importance des desseins mystérieux qui fermentaient dans son cerveau, nous dirons seulement qu'il portait par-dessus

sa redingote un petit manteau court couleur de muraille, et qu'il avait remplacé sa cravate blanche par une cravate noire. Quand il arriva chez le brocanteur, Marguerite l'attendait dans l'arrière-boutique. A la vue du procureur du roi, un tremblement si violent saisit la vieille femme, qu'elle ne put articuler une seule parole. Edgard remarqua l'effet que produisait son entrée et en parut satisfait.

— Marguerite, demanda-t-il après avoir fait signe au brocanteur de s'éloigner, et en employant la formule solennelle de la justice, jurez-moi de me dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

— Je le jure, balbutia la vieille femme effrayée de ce début solennel, et dont les yeux commencèrent à se troubler sous les larmes.

— Marguerite, à quelle heure se couche ordinairement votre maîtresse?

— Entre dix et onze heures, monsieur le procureur du roi.

— Ferme-t-elle à clef la porte de sa chambre à coucher?

— Non, monsieur le procureur du roi.

— Éteint-elle sa lumière immédiatement après qu'elle s'est couchée?

— Non, monsieur le procureur du roi; or-

dinairement la lumière brûle jusqu'à minuit ou une heure ; madame fait la lecture dans son lit.

Edgard secoua la tête, comme pour marquer le point d'arrêt d'un interrogatoire, puis il reprit :

— Il y a dans la maison une porte qui ouvre sur le jardin ?

— Oui, monsieur le procureur du roi.

— Est-ce vous qui la fermez quand la nuit est venue ?

— Oui, monsieur le procureur du roi.

— Bien, bien ; ce soir, vous oublierez de la fermer.

Edgard attendit vainement une réponse à cette injonction. Les larmes qui depuis le commencement de l'entretien perlaient sous les cils de la vieille femme, s'étaient fait jour et débordaient.

— Ne m'avez-vous pas entendu, Marguerite ? dit Edgard, vous ne fermerez pas la porte qui communique entre la maison et le jardin.

— Et pourquoi cela, monsieur le procureur du roi ? demanda la vieille femme en essayant d'étouffer ses sanglots, que voulez-vous faire ? Est-ce qu'il va arriver du mal à ma maîtresse ? Mon Dieu ! une si bonne dame, si charitable,

et qui a toute la journée l'argent à la main !

— Ferez-vous ce que je vous dis ? interrompit Edgard sévèrement.

— Mais, monsieur le procureur du roi, je ne le peux pas, je ne le dois pas.

— Vous voulez donc me faire souvenir que je puis, si je veux, vous trouver des *poux à la tête*, dit Edgard, se servant à dessein d'une locution triviale pour se faire mieux comprendre.

Ces mots portèrent l'épouvante de Marguerite à son comble ; autrefois on l'avait accusée de vol, et comme l'état d'indigence auquel elle était réduite militait puissamment contre elle, une condamnation l'aurait probablement frappée, si, en cette occasion et par exception, Edgard ne se fût départi de sa rigueur ordinaire. Pour Marguerite, Edgard était donc à la fois son sauveur, et un juge d'autant plus redoutable pour l'avenir, qu'il avait été plus clément dans le passé ; en ce moment, elle se crut de nouveau accusée, incarcérée, et menacée d'un verdict de culpabilité infamant.

— Grâce ! grâce ! s'écria-t-elle en se jetant aux genoux d'Edgard, ne me perdez pas, M. le procureur du roi ; je suis innocente, voyez-vous, mais je sais bien qu'il ne tient qu'à vous de me faire porter pour coupable. Grâce ! n'é-

crasez pas de votre colère une pauvre vieille créature qui n'a que quelques jours à vivre.

Cette supplique était la traduction exacte des sentiments superstitieux qu'inspirent au peuple des campagnes les représentants de la justice humaine ; aux yeux d'un paysan breton, un procureur du roi est un despote qui peut à son gré faire blanc ce qui est noir, et rendre ou retirer l'honneur à ses justiciables, comme le Sganarelle de Molière donne ou retire la fièvre à ses malades.

— Relevez-vous, et ne craignez rien, dit Edgard ; mais il faut m'obéir.

— J'obéirai, monsieur le procureur du roi.

Et la pauvre vieille femme essuyait de son mieux avec le coin de son tablier les larmes qui sillonnaient encore son visage. Edgard la laissa chez le brocanteur et traversa précipitamment la ville, en ayant la précaution de relever le collet de son manteau et de rabattre les bords de son chapeau, afin de n'être pas reconnu.

X

Une fois dans la campagne, Edgard marcha plus lentement, prit le plus grand soin d'éviter les rencontres, et tourna dans le même cercle jusqu'au moment où il entendit sonner minuit... Minuit ! l'heure des fantômes, des amoureux et des voleurs ! N'était-il pas singulier de voir un homme qui par état exorcisait les fantômes, moralisait les amoureux et tonnait contre les voleurs, suivre à cette heure un petit sentier qui longeait les derrières d'une petite ville, et s'arrêter sous les murs d'un jardin appartenant à une chanteuse d'opéra-comique ?

Les murs étaient peu élevés au-dessus du sol, et en posant le pied sur une des bornes qui les épaulaient de distance en distance, on pouvait facilement les escalader. Edgard fit tout d'abord cette remarque, dont le lecteur va bientôt comprendre l'importance ; ensuite, il se recula de quelques pas, afin d'examiner la physionomie nocturne de la maison. A travers les carreaux d'une chambre du premier étage, il vit pointer une lumière, et conclut que la chanteuse n'était pas encore endormie ; cependant, au bout de quelques instants, cette lumière commença à vaciller et à s'affaiblir graduellement, quelques jets de clarté s'échappèrent encore par intervalles ; puis une lueur mourante, puis une dernière étincelle, puis rien ; on n'avait pas soufflé la lumière : elle était morte d'elle-même, après une assez longue agonie.

Edgard attendit une demi-heure encore sans bouger ; puis il regarda autour de lui aussi loin que sa vue pouvait s'étendre. Tout était calme et silencieux ; la brise des nuits soufflait à peine, et aucun œil humain n'était ouvert ; le maire de la ville et ses adjoints, le brigadier de la gendarmerie et ses gendarmes, le garde champêtre et ses messiers, tout dormait, à

coup sûr : le procureur du roi seul veillait, mais non pas pour la sûreté publique.

Enhardi par le silence propice de la nature et des hommes, Edgard serra son manteau autour de son corps à l'aide d'un foulard roulé en forme de ceinture ; ensuite il posa le pied sur une des bornes dont nous avons parlé, accrocha ses mains au chaperon du mur, s'enleva sur ses poignets, passa une jambe, puis l'autre, et alors, d'un saut, le voilà dans le jardin, écrasant sans remords sous ses pieds une plate-bande de téraspics : un voleur émérite n'aurait pas mieux fait.

Une fois engagé dans l'exécution de son périlleux projet, nous devons dire, à l'honneur d'Edgard, qu'il ne ressentit aucune atteinte de cette faiblesse si commune aux hommes, et que sa pensée ne retourna pas un seul instant en arrière. Il traversa résolûment, quoique à pas de loup, le jardin, s'arrêta à quelques pieds de la maison, n'oublia pas d'ôter ses souliers afin de faire moins de bruit, poussa la porte, que, fidèle à sa parole, Marguerite avait laissée entre-bâillée, enfila l'escalier en retenant son souffle, et ne trembla même point en passant la main sur le bouton de cuivre qui allait lui ouvrir la chambre d'une jolie femme.

Au bruit régulier d'une respiration paisible, il reconnut que Maxime dormait profondément; la blonde et gracieuse tête de la chanteuse se dessinait dans la pénombre et sous la frange d'un bonnet garni de valenciennes, comme un de ces rêves délicieux qu'évoque l'Ariel de Shakspeare. Un de ses bras, couvert à demi seulement par une manche courte, pendait au bord du lit, et ses doigts effilés et roses ressemblaient (pardon de notre mythologie) aux doigts de l'Aurore effeuillant des fleurs; il n'y a pas au monde un homme qui n'aurait compris cette harmonie délicieuse qui plane au chevet d'une femme pendant son sommeil; Edgard ne la comprit pas. Immobile, le cou tendu, c'est à peine s'il aperçut Maxime, et ses regards se fixèrent sans partage sur un secrétaire placé à l'extrémité de la chambre, et sur la petite clef d'acier qui brillait à sa serrure. Il avança sur la pointe du pied, fit tourner la clef avec une précaution et une légèreté infinies, abaissa doucement le devant du secrétaire, et s'arrêta encore pour écouter le bruit que faisait la dormeuse; ce bruit continuait à être régulier et paisible. Pendant cette courte halte, Edgard ressentit toutes les angoisses, toutes les douleurs d'entrailles que doit ressentir un

avare qui va mettre la main sur un trésor, et craint d'apercevoir un œil luisant dans l'ombre, et un bras prêt à le retenir. Quand il se crut hors de danger, son cœur alors se dilata : Sauvé ! sauvé ! murmura-t-il intérieurement en tirant à lui un premier tiroir.

Ce premier tiroir était vide.

Edgard en tira un second, et il aperçut dans celui-ci un paquet de lettres assez volumineux attaché au moyen d'un ruban de soie. Il s'en empara, l'approcha du verre de ses lunettes, et à l'aide du faible jour qui venait du dehors, il put deviner, sinon lire, ces mots écrits en assez gros caractères : « A mademoiselle Rachel Vallier. »

C'étaient elles ! c'étaient les lettres fatales ! Ivre de joie, Edgard serra le précieux dépôt sur son cœur, c'est-à-dire dans la poche de côté de sa redingote, et fit un premier pas en arrière. Dans ce moment, la pointe de son pied trop fortement tendu glissa sur le parquet. En même temps, une explosion semblable à celle que produisent les pétards en papier, et suivie immédiatement d'un jet de flamme, gronda aux oreilles du procureur du roi et fit dresser ses cheveux. Au bruit de cette explosion, le premier mouvement de Maxime, réveillée en sur-

saut, avait été de se jeter à bas du lit et de courir vers la porte afin d'appeler sa femme de ménage ; mais, la première frayeur passée, elle retourna la tête, et ce fut dans ce moment qu'elle aperçut le procureur du roi. Alors elle ferma rapidement, à double tour, la porte de sa chambre, en prit la clef, la serra dans ses doigts crispés, et dit tranquillement à Edgard, en allant se replacer dans son lit et en rabattant pudiquement les draps sur sa poitrine découverte :

— Maintenant, monsieur le procureur du roi, si vous voulez passer dans le salon et me permettre de m'habiller, je suis à vous dans un instant.

Il nous serait impossible d'analyser exactement les sentiments divers qui se croisaient dans l'esprit d'Edgard : il était interdit et furieux à la fois, il se reprochait d'avoir laissé à la chanteuse le temps de lui couper la retraite et d'avoir reculé devant la violence, si la violence était nécessaire. De fait, sa présence d'esprit lui avait fait défaut, et maintenant il était trop tard ! Au lieu d'un escamotage rendu facile par le trouble inséparable d'un brusque réveil, il s'agissait maintenant d'un combat en règle à livrer, et ce combat était trop dangereux en ceci, que les cris de Maxime pouvaient

attirer des témoins. Ainsi acculé, réduit à l'impuissance, frémissant de rage,

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,

Edgard (tant sa cervelle était désorganisée) ne trouvait pas même ailleurs que dans la magie l'explication de la détonation funeste qui avait si malheureusement dénoncé sa présence, et machinalement il songeait à ces mystérieuses interventions divines qu'il avait si souvent invoquées dans ses réquisitoires; cette pensée était presque une expiation.

— Mais dépêchez-vous donc de passer au salon, reprit Maxime de son lit, plus vous resterez ici, et plus vous retarderez le moment de l'explication que sans doute, comme moi, vous jugez nécessaire.

Edgard se résigna à subir l'ignominie de ces nouvelles fourches caudines; et il avança dans la direction du salon. Mais son pied glissa encore et fit une seconde fois éclater un diminutif de projectile incendiaire qui projeta comme le premier un éclair.

Edgard précipita sa marche, et se laissa tomber dans un fauteuil, en proie à une espèce d'effroi superstitieux dont les esprits forts ne se défendent pas toujours. Il ne resta pas longtemps

seul. Maxime avait endossé à la hâte sa robe de chambre écossaise, fourré ses pieds dans une paire de babouches turques, et la vue du secrétaire ouvert avait suffi pour lui apprendre tout ce qui s'était passé.

En entrant dans le salon, Maxime tenait dans sa main droite une bougie allumée, et dans sa main gauche trois ou quatre petits brins de bois de la grosseur d'une aiguille à tricoter.

— Monsieur le procureur du roi, dit-elle à Edgard avec un ton d'ironie triomphante; vous devez être désireux de connaître la cause du bruit qui m'a réveillée, et qui vous a empêché d'effectuer votre retraite aussi heureusement que vous l'espériez. Voilà mes sauveurs, ajouta-t-elle en montrant les brins de bois à Edgard, et en les lui mettant presque sous le nez : Un troupeau d'oies a sauvé le Capitole, trois ou quatre allumettes chimiques pouvaient bien me sauver. Avouez, monsieur le procureur du roi, que ces allumettes-là ont merveilleusement joué le rôle du doigt de la Providence.

— Cette vieille coquine de Marguerite m'a trahi, pensa Edgard.

Et il pensait à moitié juste. Placée entre la crainte que lui inspirait le représentant de la vindicte publique et l'affection qu'elle portait

à sa nouvelle maîtresse, Marguerite avait employé un de ces moyens termes qui plaisent aux esprits faibles, et en parsemant d'allumettes le parquet de la chambre à coucher, elle s'était dit :

— De cette façon, si on entre dans la chambre de madame pendant son sommeil, on sera du moins obligé de la réveiller.

La révélation du stratagème imaginé par Marguerite acheva d'étourdir Edgard, il resta quelque temps silencieux, et comme cloué sur son fauteuil ; à peine avait-il encore la conscience de sa position.

— Monsieur le procureur du roi, reprit Maxime ; je n'essayerai pas de qualifier le procédé au moins singulier dont il vous a plu d'user pour arriver à vos fins, vous êtes vaincu, vous êtes prisonnier, et à ce titre, à ce titre-là seulement, je vous fais grâce de la mercuriale que vous méritez. Maintenant, monsieur le procureur du roi, ayez la bonté de m'apprendre quelles sont vos intentions.

— Mes intentions, dit Edgard, sortant enfin de sa léthargie, mes intentions sont de sortir d'ici, et à l'instant même ; donnez-moi la clef de votre chambre, madame.

— Vous allez donc me rendre les lettres que vous m'avez volées ?

— Plutôt mourir ! dit Edgard impétueusement.

— En ce cas, monsieur, je garderai ma clef, dit froidement Maxime.

Edgard se leva, il prit la main gauche de Maxime, qu'il serra convulsivement entre ses doigts.

— Mais vous oubliez donc, madame, que nous sommes seuls ici, que je suis un homme et que vous n'êtes qu'une femme, que par conséquent je puis arracher par la violence ce que vous me refusez ?

— Les moyens d'intimidation ! dit Maxime en retirant sa main froissée ; je crois, monsieur, que ces moyens-là ne vous paraissent pas bons, puisque vous ne les avez point employés plus tôt ; vous avez réfléchi qu'une chanteuse doit savoir crier. Cette réflexion, du reste, prouve votre bon sens : j'espère donc que vous voudrez bien ne pas jouer plus longtemps la comédie, et cesser de me faire ces gros yeux qui, vous le savez, ne m'effrayent pas le moins du monde.

— Mais, à votre tour, madame, quelles sont vos intentions ? répliqua Edgard furieux de se sentir deviné.

— Mes intentions, monsieur, sont de vous

garder ici jusqu'à ce qu'il fasse jour, afin que les voisins vous voient sortir de chez moi, et qu'on dise demain par toute la ville, que monsieur le procureur du roi a passé la nuit en bonne fortune chez une prima-donna d'opéra-comique; cela vous convient-il?

Edgard recula d'un pas, comme si un spectre se fût dressé devant lui.

— Vous avez peur: en ce cas, rendez-moi donc mes lettres, ajouta Maxime.

Edgard ne répondit pas, mais il se dirigea rapidement vers une des deux fenêtres du salon, l'ouvrit, s'appuya sur la barre d'appui, plongea un regard désespéré dans la rue, et dit à Maxime en se retournant:

— Si vous ne voulez pas m'ouvrir votre porte, je sortirai par la fenêtre: oui, dussé-je me tuer; et je laisserai à votre conscience le soin de me venger.

Ici, Maxime partit d'un éclat de rire, et ce fut à peine si elle articula nettement les mots suivants:

— Mais c'est du plus haut dramatique, ceci; c'est une scène de Walter Scott retournée; vous représentez en ce moment l'innocente et malheureuse Rébecca, et je suis, moi, le farouche, l'indomptable, le perfide chevalier

Boisguilbert ; vous êtes ma prisonnière, et je suis votre geôlier. Ah ! c'est charmant ! Vous l'homme, l'être fort, vous êtes la victime ; et moi, la femme, l'être faible, je suis le bourreau ! Mais vous n'exécuterez pas votre menace, n'est-il pas vrai ? Prenez-y garde, monsieur le procureur du roi ; un premier étage en province, c'est presque un deuxième à Paris. De plus, les rues de votre ville sont pavées avec de petits cailloux aigus qui font peu d'honneur à votre conseil municipal : j'aime à penser que vous ne tenez pas bien sérieusement à me léguer un remords.

Le fait est que les considérations de Maxime sur le pavage des rues, et sur l'élévation des étages en province, avaient déjà frappé le procureur du roi, avant même que son interlocutrice les eût émises. La tête toujours penchée en avant, il considérait le lit raboteux qui le recevrait, s'il accomplissait son dessein, et il mesurait avec effroi la longueur de la parabole qu'il aurait à décrire. Un abattement mélancolique succéda à son exaspération ; en refermant la fenêtre, il alla se rasseoir en disant à Maxime :

— Soit, madame ! je resterai ici jusqu'à demain matin, si cela vous plaît, puisque vous

ne craignez pas de sacrifier pour moi votre réputation.

Edgard comptait sur cette dernière réflexion, comme un corps d'armée en déroute compte sur un dernier retour agressif.

— Ma réputation!... répondit Maxime, en imitant avec ses cinq doigts le mouvement d'un oiseau qui s'envole, à quoi bon parler des morts ?

Le retour agressif manquait son effet, la déroute d'Edgard était complète. Il baissa la tête, croisa les mains sur sa poitrine et renfonçant un soupir dans sa gorge, il se mit à battre de ses deux pieds une marche désespérée sur le parquet. Pendant ce temps-là, Maxime avait pris un fauteuil et s'était assise en face du procureur du roi. En fixant sur lui ses yeux petillants de malice, elle reprit avec cet enjouement que Lafontaine prête à Philis dans le conte du *Gascon puni :*

— Savez-vous, monsieur le procureur du roi, que bien des gens se féliciteraient du sort dont vous vous plaignez si amèrement, et ne parleraient pas de sauter par la fenêtre si je refusais de leur ouvrir la porte ? Une nuit passée avec une femme jeune, et, modestie à part, assez passable, c'est donc là un bien grand sup-

plice ! Voyons, résignez-vous, monsieur le procureur du roi, et cherchons ensemble un moyen de passer le temps ; il n'est encore que deux heures et demie, ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sur une pendule en rocaille qui ornait la cheminée, ainsi nous avons au moins deux grandes heures devant nous ; que pourrions-nous bien faire ?

Comme Edgard gardait obstinément le silence, la chanteuse se leva et traversa le salon, en affectant ce dandinement que nous avons déjà signalé, puis elle souleva une table à jeu en acajou, la déposa au milieu du salon, en ouvrit le tiroir, y prit un jeu de cartes et quelques jetons, et après avoir placé deux flambeaux en regard à chaque coin du tapis, elle dit à Edgard avec un magnifique sang-froid.

— Vous plairait-il de jouer à l'écarté, monsieur le procureur du roi ?

Edgard bondit comme un cheval qu'un taon a piqué.

— Aimez-vous mieux l'impériale ? continua Maxime ; l'impériale est un jeu qui sent son antiquité, un véritable jeu de magistrat !

— Vous ne vous contentez pas de garder à vue vos prisonniers, il faut encore que vous les torturiez !

— Torturiez... Le mot n'est pas galant, observa Maxime ; mais enfin, puisque mes propositions vous choquent, je ne les renouvellerai pas. J'ai une paire de pantoufles en tapisserie à finir, occupez-vous de votre côté comme vous l'entendrez : liberté pleine et entière.

Maxime s'assit en effet auprès de la table à jeu, et se contenta de jeter de temps en temps, entre deux points de tapisserie, un coup d'œil oblique sur Edgard, qui, acharné à la poursuite d'un moyen de salut qui lui échappait, mordait ses ongles en frémissant. Cette guerre d'observation dura quelques minutes, au bout desquelles les dents d'Edgard lâchèrent enfin leur proie : un éclair avait passé sur son front, et après avoir dissipé un instant les ténèbres de sa physionomie nuageuse, était rentré dans la nuit. Maxime n'aperçut même pas cette lueur fugitive, aussi fut-elle saisie de curiosité et d'étonnement quand elle vit Edgard approcher doucement son fauteuil et s'accouder en face d'elle sur le tapis de la table à jeu.

— Est-ce que vous vous décidez à faire ma partie? lui demanda-t-elle, en laissant sa tapisserie et en prenant le jeu de cartes.

Edgard tira en silence de sa poche les lettres qu'il avait ravies, et les étala devant lui.

— Je comprends, continua Maxime, persistant à railler, vous aimez mieux vous retremper à la source de vos illusions de jeunesse.

Edgard en effet semblait absorbé dans la lecture de ses épîtres amoureuses, il les prenait l'une après l'autre, et quand il les avait lues, il les plaçait devant lui dans un certain ordre, comme s'il eût voulu les trier et les classer par ordre de date. Arrivé à la dernière de toutes, et comme troublé par les souvenirs qu'elle lui rappelait, il fit un mouvement si brusque que le papier s'échappa de ses mains et vola sur le parquet; il se baissa pour le ramasser, mais probablement l'ombre projetée par la table l'empêcha de le distinguer, car il se redressa et saisit précipitamment le flambeau placé à côté de Maxime. Cependant en l'enlevant, il le pencha si maladroitement qu'une goutte de cire enflammée tomba sur la main de la jeune femme. Dans la vivacité de la première angoisse, Maxime ferma les yeux et ne vit pas Edgard rafler lestement une vingtaine de lettres, les serrer dans sa poche, et leur substituer une vingtaine d'autres lettres qu'il avait sur lui, afin sans doute que le volume du paquet ne parût pas diminué. Quand elle rouvrit les yeux, Edgard avait de nouveau la tête sous la

table; au bout d'un instant, il se releva, posa sur la table le flambeau et le papier qu'il avait retrouvé, et dit à Maxime avec un ton qui, pour la première fois, voulait être poli :

— Je vous demande bien pardon, madame.

— Ah! vous m'avez cruellement brûlée, dit Maxime en promenant ses lèvres sur la partie souffrante; il faut convenir que vous êtes bien maladroit!

— C'est vrai, dit le procureur du roi, en comprimant un sourire à peine perceptible.

Puis il rassembla ses lettres éparses devant lui, les remit en paquet, et se tint quelque temps silencieux, les yeux levés au plafond, dans l'attitude d'un homme qui n'attend plus pour agir que l'expiration d'un délai moral. Au moment où le silence était le plus profond, au moment où l'on n'entendait dans le salon que la respiration alternée de Maxime et d'Edgard, tout à coup une voix de basse-taille vigoureusement accentuée entonna sur un air plaintif les paroles suivantes :

Plus bas, ô ma harpe fidèle,
Pleure plus bas, plus bas encor,
Et sans réveiller la cruelle,
Porte-lui de beaux songes d'or.

Berce-la, comme le nuage
Berce, le soir, après l'orage,
Phœbé, l'astre blond, l'astre ami;
Caresse-la, comme la brise,
Écho des nuits, âme incomprise,
Caresse le flot endormi.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda le procureur du roi, qui se crut menacé d'un guet-apens.

— Je vais voir, dit Maxime, qui dans la voix du chanteur nocturne avait reconnu la voix de Félicien.

En même temps, elle passa du salon dans la chambre à coucher, et écartant doucement un rideau de mousseline, elle aperçut au pied de ses croisées, à travers les carreaux, son lugubre adorateur dessiné en noir sur le fond grisâtre de l'atmosphère. En femme qui sait profiter des incidents que le hasard lui envoie, Maxime, au lieu de perdre le temps à s'étonner, chercha aussitôt le moyen de faire servir l'intervention de Félicien à la réussite de ses projets.

En revenant vers Edgard, elle lui dit :

— Voici qui complique singulièrement votre situation, monsieur.

— Avez-vous l'intention de faire monter cet homme ici? dit Edgard.

— Peut-être, dit Maxime; mais, silence! laissez passer le second couplet de la cantate.

En effet, la voix du poëte résonna de nouveau dans la nuit silencieuse, et chanta très-nettement, mais toujours avec l'intention de soupirer à peine :

Jouet du destin qui le mène,
En vain l'homme, veut ici-bas
Briser les anneaux de sa chaîne;
Sa chaîne plie et ne rompt pas.
En vain je veux de la perfide
Repousser l'image homicide,
L'image reste en mon regard.
Mon cœur, saignant de sa blessure,
Bat et soulève à ma ceinture
Le manche de mon bon poignard.

En chantant les derniers vers de ce couplet, que nous trouvons, bien entendu, détestables, la voix de Félicien avait faibli, comme si le contre-coup d'une violente émotion eût tout à coup étranglé la note dans son gosier. Cette péripétie vocale augmenta, s'il est possible, l'anxiété d'Edgard, et bientôt sa terreur fut au comble, quand un bruit de pas précipités fit crier les marches de l'escalier, et surtout quand un coup de poing vigoureusement appliqué sur

la porte de la chambre à coucher ébranla les vitres.

— Au nom du ciel, n'ouvrez pas, dit-il à Maxime avec un accent de détresse.

Un second coup de poing répondit à ce cri de détresse.

— Quel est donc l'homme qui ose frapper ainsi? reprit Edgard.

— Un amant jaloux! dit Maxime, et moi qui le connais, j'ai pu juger tout à l'heure, au trouble de sa voix, du degré de fureur qui l'anime. Sans doute son mauvais génie lui a suggéré l'idée que je suis enfermée avec son rival, et si je n'ouvre pas, il est capable d'enfoncer ma porte. D'un autre côté, si j'ouvre, que fera-t-il en vous voyant? Je crains de le deviner. Le poignard dont il a parlé dans ses vers n'est pas une fiction, et malgré moi j'ai peur. Je ne saurais vous le dissimuler, monsieur le procureur du roi, votre situation est très-critique, très-embarrassante; tenez! tenez!

Le poing de Félicien continuait son sabbat, et dans les rares intervalles de repos, on entendait la voix glapissante de Marguerite, qui, réveillée en sursaut, criait de toutes ses forces :

— Jésus mon Dieu! qu'est-ce que ceci? on assassine ma maîtresse! Au secours!

— Monsieur le procureur du roi, nous n'avons plus de temps à perdre ; j'ai maintenant le droit, et vous ne sauriez le nier, de vous imposer des conditions. Ces conditions n'ont pas changé, seulement vous n'êtes plus libre de les refuser. Rendez-moi les lettres que vous m'avez prises, et je promets d'empêcher un éclat, de vous sauver; sinon ! que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Acceptez-vous mes conditions ?

— Il le faut bien, dit le procureur du roi, qui, malgré sa frayeur, eut encore assez de présence d'esprit pour prendre l'accent hypocrite d'un vaincu qui se soumet par force aux volontés du vainqueur.

— A la bonne heure, dit Maxime en tendant sa main, dans laquelle Edgard laissa tomber le paquet de lettres en simulant un dernier soupir. Maintenant, cachez-vous dans ce cabinet, ajouta-t-elle en poussant le procureur du roi dans un cabinet de toilette attenant au salon ; ne bougez pas et taisez-vous ; je réponds de tout.

Alors elle passa de nouveau dans la chambre à coucher, en ouvrit tranquillement la porte, et dit froidement à Félicien : Entrez !

Félicien se précipita en silence dans l'intérieur de l'appartement, et en explora d'un clin

d'œil tous les coins, à peu près comme un chien de chasse qu'on lance dans un carré de luzerne; puis, étonné du non succès de sa battue, il s'arrêta, croisa ses bras sur sa poitrine, et laissa tomber de ses lèvres cette exclamation :

— Oh ! les femmes !

— Permettez-moi d'aller rassurer Marguerite, dont les cris finiraient par attirer l'attention des voisins, dit Maxime; ensuite, je suis tout à vous.

XI

Quand Maxime revint au bout d'un instant, Félicien était toujours immobile : ses traits contractés, ses lèvres blanchissantes, les gouttes de sueur qui roulaient le long de ses joues et s'allaient perdre dans les flots touffus de son *collier,* tout en lui trahissait une émotion telle que Maxime elle-même, malgré l'habitude qu'elle avait de rire des sentiments hyperboliques de son platonique adorateur, ne put se défendre d'un léger accès de crainte.

— Femme, dit Félicien, en fixant sur elle

un regard orageux, tu m'as dit : Quitte-moi, je t'ai quittée; retourne à Paris, je suis retourné à Paris, je suis rentré dans ma mansarde de poëte. J'ai voulu t'oublier, j'ai voulu te haïr; l'oubli n'est pas venu, la haine que j'invoquais a refusé de m'exaucer. Loin de toi, je ne vivais plus, je ne pensais plus, je sentais le vide se faire en mon âme; la muse ne me parlait plus tout bas, le soir, et j'avais de grandes insomnies qui me desséchaient le cœur. Alors j'ai quitté ma prison de la rue des Grès, je suis parti à pied, murmurant mes douleurs tout le long de la route dans le beau langage de Ronsard, et je suis arrivé ce matin, mourant de faim, brisé de fatigue, mais heureux malgré la faim, heureux malgré la fatigue, de me savoir près de toi. On m'a indiqué ta demeure, et je n'ai pas voulu revenir à toi pendant le jour, tant je craignais tes reproches, tant j'avais peur de t'entendre me dire : Ne vous avais-je pas défendu de revenir? Mais quand j'ai vu la nuit envelopper la nature entière dans son manteau de deuil, quand j'ai vu Phœbé la blonde glisser timidement entre deux nuages une furtive lueur, je suis sorti, j'ai erré autour de ta demeure, j'ai longé l'enceinte de ton jardin, je me suis imprégné de ton atmo-

sphère, j'ai senti mon âme revivre au contact de la tienne, et c'est alors que l'idée m'est venue d'escalader tes murs comme un amoureux espagnol, et de bercer ton sommeil aux accents de ma mélancolique chanson. Voilà tout ce que j'ai fait. Si je t'ai désobéi, suis-je donc si coupable? Est-ce ma faute, si la fatalité me pousse vers toi, et si, comme l'aiguille aimantée se tourne vers le pôle, ma pensée à moi se tourne sans cesse vers les lieux que tu habites.

Ici Félicien s'arrêta pour réprimer un sourire amer; puis il reprit en saisissant la main de la chanteuse qu'il serra convulsivement:

— Oui, Maxime, la destinée est plus forte que nous-mêmes, et c'est elle qui m'a conduit jusqu'ici; c'est elle qui m'amène pour te crier: Femme, je te maudis! oui, je te maudis! répéta-t-il avec force, et il continua: Ce que j'ai fait, vous le savez; ce que vous avez fait, vous, je vais vous le dire. Vous m'avez chassé parce que vous étiez lasse de mes ardeurs platoniques, de mes idéales amours, de mes pures et virginales adorations; parce que, comme les autres femmes, vous ne comprenez que les passions vulgaires; parce que vous voulez un *homme* pour amant, et cet *homme* vous l'avez trouvé, Maxime; cet homme vous l'avez intro-

duit la nuit dans votre chambre ; cet homme, il est ici !

— C'est faux, dit vivement Maxime, pâlissant malgré elle.

— Récuserez-vous ces témoins-là ? dit Félicien d'une voix tonnante, en tirant des deux poches de son paletot deux souliers qu'il présenta brusquement à Maxime.

Écrasée sous le poids de ce singulier témoignage, Maxime recula stupéfaite, pendant que Félicien, hors de lui et véritablement digne du nom de lycanthrope qu'il s'était donné dans ses moments d'hallucination poétique, s'écriait en brandissant les souliers accusateurs qu'il avait ramassés dans le jardin.

— Cet homme !... je veux le voir, il me le faut ! Oh ! il se passera ici des choses étranges, il y aura du sang répandu.

Tous les souvenirs de la littérature romantique que Félicien avait amoncelés, bouillonnaient dans sa cervelle ; tous les étranges héros que ses amis et lui-même avaient accrédités, il les résumait en sa personne, il les voyait, il les entendait murmurer à ses oreilles : Tu es des nôtres, suis ta voie, obéis au destin, frappe ! Antony lui montrait son poignard et lui disait : *La lame en est bonne !* Le duc de Guise

lui fourrait sous le nez son gantelet de fer et semblait vouloir lui apprendre comment *on brise une faible main de femme avec un gant de chevalier*. Byron et son escouade de personnages mystérieux et criminels, Conrad, Lara, Manfred, l'interpellaient en ricanant. Zacharias Werner lui rappelait sa date lugubre : le 24 février! Hoffmann lui détachait ses évocations couleur de fumée. Il se faisait autour de lui un bruit étrange composé de mille bruits discordants, c'était un concert sauvage dans lequel se confondaient pêle-mêle les éclats de la foudre, les cris du mélodrame, le frémissement de la dague moyen âge, et les miaulements du chat cabalistique. Si Félicien eût été capable de traduire en vers et sur le moment même tout ce qu'il entendait et tout ce qu'il ressentait, il eût certainement produit un chef-d'œuvre de poésie satanique. Le pauvre garçon avait la fièvre, il était étourdi, il était ivre.

Maxime eut décidément peur, elle eut peur surtout quand elle vit Félicien jeter les souliers qu'il avait tenus jusque-là, se lancer impétueusement vers la porte du cabinet dans lequel Edgard était enfermé, l'ouvrir brusquement, saisir celui-ci par le collet de sa redingote, le traîner au milieu du salon, et lever

sur sa poitrine un poignard à lame recourbée, que, fidèle au culte de sa religion littéraire, il portait sur lui jour et nuit.

Ceux qui ont lu les *Mémoires d'un orphelin* savent que, pour la deuxième fois en sa vie, Edgard voyait un poignard levé sur sa poitrine, et il n'est pas besoin de leur expliquer le sentiment de terreur qui faisait en ce moment claquer ses dents, et frissonner ses membres.

— Un crime ! dit Maxime en saisissant le bras de Félicien prêt à frapper, un crime chez moi, Félicien !... Oh ! vous êtes injuste et absurde, continua-t-elle avec véhémence, si quelqu'un est coupable ici, c'est moi, c'est moi seule ; tuez-moi donc si vous voulez, à la bonne heure !

Cette apostrophe, ou plutôt le son de la voix qui la prononçait, produisit sur Félicien un effet immédiat, il abaissa lentement son bras ; et déjà certaine d'avoir reconquis une partie de son ascendant, Maxime reprit d'une voix moins émue, mais encore animée :

— Oui, vous êtes absurde et injuste : quand même l'homme que voici (elle désignait Edgard) serait mon amant, qu'auriez-vous à me reprocher ? N'est-ce pas la fatalité qui nous pousse,

ainsi que vous le disiez tout à l'heure, la destinée n'est-elle pas plus forte que nous? Homme de la fatalité, nierez-vous le principe que vous invoquez à tout instant?

Semblable en ceci à tous les hommes habitués à vivre dans un cercle d'idées acquises et qui n'ont de passion que dans leur mémoire, Félicien était facile à désarmer, et une fois le premier moment de fougue passé, il redevenait devant la femme aimée, faible, craintif et soumis comme un enfant; le désarmement de Félicien était maintenant presque complétement opéré; Maxime vit cela d'un coup d'œil, et prenant tout à coup l'attitude d'une reine tragique qui impose ses volontés à une esclave.

— Eh! bien, oui, j'aime cet homme, dit-elle en désignant une seconde fois Edgard, n'en ai-je pas le droit? Et à vous, monsieur, qui venez pendant la nuit frapper violemment à ma porte au risque de l'enfoncer, j'ai le droit de vous dire, et je vous dis: Sortez!

Pour avoir voulu trop brusquer la péripétie, Maxime perdit une partie de ses avantages; et Félicien, en l'entendant, retrouva, sinon sa fureur, du moins sa fierté.

— Je ne sortirai pas d'ici, répondit-il froi-

dement, à moins que monsieur n'ait bien voulu m'apprendre son nom (il se tourna vers Edgard), et me promettre de se rencontrer avec moi à la distance de deux épées et avec part égale d'espace et de soleil. Votre nom? monsieur, ajouta-t-il d'une voix sombre, votre nom?

— Je ne puis pas, je ne veux pas me nommer, dit le procureur du roi, auquel l'intervention de Maxime avait rendu son aplomb.

— En ce cas, dit Félicien, je reste ici jusqu'à ce que vous sortiez vous-même, et je saurai bien, en vous suivant, ce que vous voulez me cacher.

— Et pourquoi voulez-vous vous battre avec monsieur? demanda Maxime.

— Pourquoi... pourquoi? reprit énergiquement Félicien, parce que monsieur m'a pris ma part de bonheur en ce monde, parce que depuis quatre ans je vous aime comme un fou, Maxime, et vous le savez; parce que depuis quatre ans j'ai vécu en vous seule, et qu'il m'est bien permis de demander la vie d'un homme qui m'a pris la mienne.

XII

En disant cela, Félicien s'était jeté dans un fauteuil, et les jambes étendues, le dos penché en arrière, les deux coudes appuyés sur les deux bras de son siége, il semblait décidé à mourir plutôt qu'à céder, comme un soldat dans sa casemate. Maxime le considéra quelque temps avec une expression singulière; puis, décrivant une courbe, elle vint s'asseoir doucement auprès de lui, approcha son fauteuil de celui qu'il occupait, lui prit la main et lui dit à voix basse :

— Écoute, Félicien, tu es un enfant, je vais tout te confier. L'homme que tu regardes comme un rival préféré se nomme M. Edgard Dubief, et il remplit en cette ville les fonctions de procureur du roi. Cet homme ne m'est de rien, je te le jure (Félicien se redressa sur son fauteuil, et Maxime continua) : mais il s'est passé cette nuit, ici, une singulière comédie, et pour que je puisse recueillir les bénéfices du dénoûment, il faut absolument que tu te retires ; ce soir, je m'expliquerai en détail ; en attendant, va-t'en.

Le seul sentiment vrai, naturel, indépendant des traditions d'école qui restait à Félicien, c'était son amour pour Maxime, amour profond, inaltérable, mystique comme un amour de collégien ou de séminariste. Cet amour relevait presque Félicien de ses ridicules et prêtait à son caractère ce charme de naïveté et d'abnégation qui fait à la fois pleurer et sourire. Son visage et son accent eurent une expression véritablement sublime quand il prononça ces mots :

— Ah ! Maxime, si vous me disiez la vérité !

— Crois-moi, et va-t'en, répéta Maxime en l'attirant par la main.

Félicien se leva, et quoique un doute amer

empoisonnât encore le bonheur qui éclatait dans ses traits, il dit à Maxime :

— Allons !

Maxime le conduisit jusqu'à la porte de sa chambre à coucher, la lui ouvrit, la referma sur lui, et revenant vivement vers le procureur du roi :

— Vous voyez, monsieur, lui dit-elle, que j'ai tenu ma promesse. Seulement, avant de vous rendre la liberté, j'ai une condition nouvelle à vous imposer. Oh ! n'accusez pas ma loyauté, ajouta-t-elle en voyant qu'Edgard avait fait un geste de mauvaise humeur, n'est-ce pas votre exemple que je suis ? Si vous tenez à votre liberté, jurez-moi d'épouser Rachel.

Chose étrange ! ces dernières paroles, qui, selon toutes les vraisemblances, auraient dû violemment frapper Edgard, ne lui arrachèrent pas un mot de protestation ; à peine parut-il les avoir entendues. Une inquiétude vague se peignait sur sa figure, il jetait autour de lui des regards effarés, et à la fin il soupira :

— Voici le jour... voici le jour ! je ne puis plus sortir maintenant !

En effet, la clarté des bougies blanchissait et le soleil glissait à travers les carreaux ses premiers et timides rayons.

— Soyez tranquille, dit Maxime, je vous garderai ici, s'il le faut, toute la journée, et vous vous échapperez à la nuit.

— Mais mon audience ! s'écria Edgard en se frappant le front et en se promenant à grands pas, mon audience que j'ai déjà manquée hier !

— Ne pouvez-vous pas prendre, pour vous en aller, le chemin que vous avez pris pour venir? demanda Maxime.

— Impossible ! dit Edgard avec angoisse, il n'existe pas de bornes du côté intérieur des murs de votre jardin, et, sans marchepied, je ne pourrai pas en atteindre le faîte.

— Je vous prêterai une chaise.

Ce dernier moyen de salut, proposé par Maxime, parut sourire un instant à Edgard ; mais presque aussitôt il retomba dans son désespoir. On entendait sous les fenêtres de la chanteuse tous ces bruits divers qui annoncent le réveil d'une petite ville : les volets s'ouvraient, les portes tournaient sur leurs gonds, les voisins de boutique se souhaitaient le bonjour ; enfin, le soleil semblait à dessein précipiter sa course, et ses rayons, tout à l'heure tremblants comme la couronne virginale d'une mariée, éclataient maintenant dans leur majesté

splendide : toute la nature semblait conjurée contre l'infortuné procureur du roi.

— Les laboureurs sont maintenant dans leurs champs, murmura Edgard, et si j'escalade vos murs ils me verront, ils me prendront pour un voleur, moi, moi ! Que faire, mon Dieu ! que devenir !

La consternation d'Edgard était à son comble. Il voyait le président du tribunal froncer le sourcil à l'ouverture de l'audience, en s'apercevant que le ministère public était absent. A quelles suppositions ne donnerait pas lieu son manque d'exactitude et son absence prolongée ? Qu'allait penser le juge suppléant, qui, comme tous les suppléants du monde, était toujours prêt à mal penser de ses supérieurs. D'un côté, son intérêt et son devoir lui faisaient une loi de s'évader du salon de Maxime ; mais, d'un autre côté, mille considérations impérieuses s'opposaient à sa fuite. Il ne devait pas rester et ne pouvait pas fuir. Un accablement muet, profond, morne, succéda à son agitation. Sa gorge était enflée, de grosses gouttes de sueur ruisselaient le long de ses joues. Il resta une demi-heure la tête entre ses mains, sans donner d'autre signe de vie que les soupirs qui, par intervalles, s'échappaient de sa poitrine.

Il se fit alors dans la rue un bruit étrange ; ce fut d'abord un bourdonnement et un piétinement confus, puis un bruit de voix éloigné, qui s'approcha en grossissant, puis enfin un mélange de cris divers et mal articulés, au milieu desquels se détachèrent à la fin ces paroles :

— Nous voulons monsieur le procureur du roi ! nous demandons monsieur le procureur du roi ! nous avons besoin de le féliciter sur ses escapades nocturnes !

De nouveaux cris poussés par une soixantaine d'hommes et d'enfants qui stationnaient sous les croisées, suivirent cette singulière apostrophe, et presque aussitôt commença un de ces concerts auxquels les fonctionnaires publics doivent être, depuis 1830, quelque peu habitués. L'orchestre était composé de poêles, de chaudrons, de pelles, de pincettes, de tournebroches, de lèchefrites, et tous ces instruments jurèrent, grincèrent à l'envi, de façon à former le plus magnifique charivari que jamais oreille administrative ait pu entendre, un vrai charivari de député ministériel !

— Je suis perdu ! dit lamentablement Edgard, dont les oreilles étaient roides et les cheveux hérissés, perdu sans ressource ! Ces mi-

sérables qui hurlent en bas sont capables d'enfoncer les portes ou de grimper par les fenêtres, et ils me trouveront ici. La clef! la clef! ajouta-t-il en se tournant vers Maxime; donnez-moi la clef!

— Mais où voulez-vous aller?

— Je n'en sais rien, mais je veux sortir d'ici, d'abord; je veux...

Ce que voulait Edgard, il ne le savait pas; il lui semblait que le salon de Maxime était en feu, et il voulait changer de place, fuir devant l'incendie, dût-il, en fuyant, rencontrer sous ses pas un incendie plus formidable encore.

— Jurez-moi donc que vous épouserez Rachel, répéta Maxime, qui devenait plus impérieusement exigeante à mesure que l'embarras de son adversaire augmentait.

— Soit, je vous le jure, dit Edgard avec l'abandon de la détresse, et peut-être aussi avec la facilité d'un homme qui ne veut pas faire honneur à ses engagements; mais la clef! la clef! vite!

Maxime laissa tomber dans la main du procureur du roi cette clef si instamment réclamée. Aussi prompt que l'éclair, celui-ci se précipita, une chaise à la main, vers la porte de la chambre à coucher, la força plutôt qu'il ne l'ouvrit,

et au bout d'une seconde à peine, il avait franchi quatre à quatre les marches de l'escalier et s'élançait dans le jardin, toujours armé de sa chaise.

Après la disparition d'Edgard, Maxime, légèrement inquiétée pour elle-même par le bruit qui continuait à se faire entendre au dehors, se demanda si Félicien l'avait trahie, et elle fut obligée de s'avouer que cela était probable; cette pensée lui causa une douleur sérieuse; jusqu'ici elle avait toujours cru Félicien incapable d'une lâcheté, et il l'était en effet en dépit des apparences qui l'accusaient : voici ce qui avait donné lieu à ce qui se passait. Au sortir de la demeure de Maxime, Félicien, en rentrant dans son auberge, avait demandé du pain, une bouteille de vin blanc et un morceau de viande froide; mais comme son agitation n'était pas encore calmée, il avait laissé échapper tout en mangeant quelques exclamations qui indiquaient en partie les événements dans lesquels Edgard Dubief venait de jouer le principal rôle. Le nom du procureur du roi, accolé à celui de Maxime, que sa beauté et son élégance avaient déjà fait connaître dans la ville, frappa les oreilles de quelques boutiquiers qui, eux aussi, buvaient du vin blanc à une table

voisine. Il n'en fallut pas davantage pour qu'en moins d'un quart d'heure le bruit des aventures nocturnes d'Edgard se répandît de porte en porte, et pour qu'un nouveau quart d'heure après, une soixantaine d'individus, porteurs de tous les instruments charivariques qu'on avait pu rassembler, commençât le concert discordant dont les sons barbares poursuivaient encore Edgard fuyant à travers les allées du jardin.

Après avoir écrasé, en courant, toutes les plates-bandes qui s'étaient rencontrées sur son passage, le malheureux charivarisé s'arrêta enfin au pied du mur qu'il avait franchi la veille avec tant d'assurance. Là il déposa à terre la chaise dont il s'était muni, l'adossa au mur et monta dessus. Mais avant de tenter l'escalade, il voulut s'assurer qu'aucun témoin ne pouvait le surprendre. Or, à peine occupait-il son poste d'observation, qu'il retira brusquement sa tête. A quatre pieds du mur, dans un champ de pommes de terre, il venait d'apercevoir, penché sur un sillon, un cultivateur qu'il connaissait et dont il était connu. Edgard, épouvanté, s'"élança de nouveau à travers le jardin, et fit un affreux carnage de tulipes, d'œillets et de roses. A chaque instant, il

croyait voir ses ennemis, après avoir forcé l'entrée de la maison, accourir sur ses traces, le poursuivre de plate-bande en plate-bande, le traquer, l'acculer, le saisir et sonner autour de lui un hallali furibond. Brisé par tant d'émotions, il finit par s'arrêter près du mur mitoyen qui séparait, comme nous l'avons dit, le jardin de Maxime du jardin de madame Soubeyran; ce mur était de la même hauteur que le mur d'enceinte, et le long de ses parois, une ligne de très-beaux abricotiers formait espalier. Edgard ne comprit pas d'abord quel parti il pouvait tirer de cette dernière circonstance et se borna à contempler tristement le ciel, le ciel qui ne pouvait rien pour lui! Mais au bout de quelques minutes, une inspiration lui traversa le cerveau.

— Oui, oui, murmura-t-il, mieux vaut encore employer le moyen qui se présente, que d'attendre ici l'arrivée des furieux qui veulent, sinon ma mort, au moins mon déshonneur.

Alors appuyant un pied, puis l'autre sur les branches d'abricotiers, il grimpa d'échelon en échelon, passa une jambe en dehors pendant que l'autre restait en dedans, et se trouva ainsi à califourchon sur le chaperon du mur. Le plan qu'Edgard avait conçu, tout dangereux qu'il

fût, offrait cependant des chances de réussite. Certes, attendu la nature des relations qui existaient entre lui et la veuve Soubeyran, Edgard devait craindre d'être surpris dans une position aussi équivoque que celle d'un homme sortant à la pointe du jour d'une maison habitée par une jeune et jolie femme. Mais il avait espéré que la veuve ne serait pas encore levée, et qu'une fois dans son jardin, il pourrait s'échapper d'une façon ou d'autre sans être aperçu. Pour exécuter ce plan, il fallait d'abord descendre dans le jardin, et c'est à quoi Edgard songeait du haut de son poste, tout en considérant les cloches qui couvraient une vingtaine de melons, placés directement au dessous de lui. L'examen auquel il se livrait amena une conclusion assez triste, à savoir qu'il lui était impossible d'effectuer sa descente. D'une part, du côté de madame Soubeyran, la muraille était veuve de toute espèce d'espalier; d'autre part, Edgard était certain de briser, en sautant, les cloches de la melonière et d'être cruellement blessé par les éclats de verre qui rejailliraient au contre-coup de sa chute.

Désespéré de cette nouvelle impossibilité qu'il n'avait pas prévue, Edgard tordait avec rage ses mains crispées. Les petits caillous dont

on a l'habitude en province de garnir les murs de clôture commençaient à lui entrer dans les chairs, mais il en ressentait à peine les atteintes ; sa souffrance morale était plus vive encore que sa souffrance physique, et l'une absorbait l'autre. En grimpant comme un chat aux branches des abricotiers, il avait déchiré son pantalon, sali ses mains, écorché ses jambes ; sa figure était noire, ses cheveux, son chapeau, ses lunettes couverts de petites feuilles sèches, et il ne pensait pas à tout cela. Pour assurer sa fuite, il eût volontiers supporté mille tortures plus douloureuses ; volontiers il eût répété, en le variant un peu, le mot fameux de Richard : Mon royaume pour une échelle ! Il ne manquait plus à son supplice que le coup de grâce, et ce coup de grâce ne se fit pas longtemps attendre.

Pendant que, toujours à cheval sur son étrange monture, il commençait à blasphémer le ciel, las qu'il était de l'invoquer en vain, il aperçut au bout de l'allée qui lui faisait face le président du tribunal, l'oncle de sa femme en perspective. Sa première pensée fut de relever celle de ses jambes qui pendait sur la propriété de madame Soubeyrau, et de demander encore une fois un appui aux abricotiers de Maxime.

Mais à la direction que prenait le regard du président, il comprit que la retraite n'était plus possible ; le président l'avait aperçu et s'avançait droit vers lui. Edgard baissa la tête et attendit son sort. A chaque pas que faisait le président sur le sable criard de l'allée, il sentait son cœur défaillir, et un frisson mortel parcourut tout son corps, quand il entendit une voix sévèrement accentuée lui adresser cette question si naïve, mais foudroyante en raison même de sa naïveté :

— Que faites-vous donc là, monsieur le procureur du roi ?

A une pareille question, Félicien n'aurait pas manqué de répondre :

— *Je ne chevauche pas à travers la forêt !*

Malheureusement il n'était pas permis à Edgard de se contenter pour sa justification des moyens qu'un poëte romantique eût jugés suffisants.

— Monsieur le président, balbutia-t-il, je vous prie de croire... je serais désolé si vous pouviez penser...

— Préparez-vous un travail sur la question si débattue de la mitoyenneté ? demanda le président, qui, comme tous les hommes peu habitués à railler, ne raillait jamais sans amertume ;

voyons, expliquez-vous, ajouta-t-il, est-ce à gauche, est-ce à droite que vous voulez tomber? Est-ce chez ma nièce, est-ce dans la maison voisine que vous vous rendez par le singulier chemin que vous avez pris?

— Chez votre nièce, assurément, dit Edgard, et je vous prie même, monsieur le président, de vouloir bien me donner... m'aller chercher...

— Quoi? interrompit le président impatienté?

— Une échelle, monsieur le président.

— Soit, monsieur, je vais vous chercher une échelle, j'y vais moi-même; je serais au désespoir si un domestique de ma nièce vous apercevait dans la position inexplicable où vous vous trouvez. Mais croyez bien, monsieur, que ce n'est pas l'intérêt que je vous porte qui me fait agir, je tiens seulement à sauver l'honneur du corps auquel nous appartenons tous deux.

XIII

Au bout d'une minute, le président revint, portant une échelle qu'il avait trouvée sous un hangar, et l'appliqua le long du mur.

— Je ne m'étonne plus, dit-il à Edgard pendant que celui-ci descendait, que vous n'ayez pas paru à l'audience d'hier; je ne m'étonne pas non plus du bruit qui se fait sous les fenêtres de la maison voisine, et je m'explique le rassemblement tumultueux qui m'a forcé à me réfugier chez ma nièce, après avoir méconnu mon caractère et repoussé mes exhortations. Les émeutiers ont raison de proférer votre nom

dans leurs cris, et je ne doute plus maintenant que vous n'ayez à juste titre provoqué le scandale dont je viens d'être le témoin.

En posant le pied sur le dernier échelon, Edgard voulait opposer au moins un semblant de défense à cette verte mercuriale, mais en ce moment la voix de madame Soubeyran fit rentrer dans sa gorge les paroles qu'il avait préparées.

— Depuis quand monsieur le procureur du roi, demandait la veuve, a-t-il besoin d'une échelle pour venir me faire une visite?

Madame Soubeyran avertie, elle aussi, par les clameurs des symphonistes de la rue, partageait évidemment les soupçons de son oncle: si le président était blessé dans sa dignité de magistrat de la conduite présumée d'Edgard, madame Soubeyran, elle, en était blessée dans son amour-propre de femme, et certes cette blessure-là valait bien l'autre. Accablé sous le poids des désastres successifs qui l'assaillaient, Edgard se trouva réduit à l'impuissance finale, et courba la tête devant le regard provocant dont la nièce du président avait accompagné ses paroles. Quand elle prit le bras de son oncle pour rentrer à la maison, il la suivit en silence et entra derrière elle au salon.

Madame Soubeyran s'assit à côté de son oncle, et n'invita pas même Edgard à prendre un siége. Celui-ci resta debout comme un accusé en face de ses juges.

— Tout le monde me parle de ma nouvelle voisine, dit madame Soubeyran après un instant de silence, et en mâchant entre ses dents le bout d'un gant paille; donnez-moi donc les renseignements que vous devez avoir sur elle, monsieur le procureur du roi : est-elle jolie comme on le prétend? Est-il vrai qu'elle chante l'opéra-comique? J'ai entendu souvent répéter que les femmes de théâtre ont des moyens de plaire que nous n'avons pas, nous autres honnêtes femmes; qu'en pensez-vous, monsieur le procureur du roi?

— Prenez-vous donc plaisir à me torturer? demanda humblement Edgard, qui ne voyait pas encore jour à repousser victorieusement les traits dont son interlocutrice le criblait.

— Non, monsieur, dit la veuve sèchement, je ne prends pas plaisir à vous torturer; mais je veux vous faire bien comprendre qu'à l'avenir je ne veux plus entendre parler de certaine affection, de certains projets dont j'apprécie maintenant la sincérité et la valeur.

En se sentant menacé ouvertement dans ses

plus chères espérances, en voyant s'écrouler l'avenir qu'il avait si longtemps caressé, Egard retrouva enfin une lueur d'énergie.

— Vous aussi, madame! s'écria-t-il d'une voix vibrante qui domina le bruit des chaudrons, poêles et lèchefrites qu'on entendait toujours au dehors, vous aussi vous voulez donc m'accabler? vous aussi vous voulez me punir d'avoir rempli un devoir?

— Un devoir! interrompit le président.

— Un devoir, répéta Edgard, en continuant de s'adresser à madame Soubeyran. Votre voisine a pris à son service une vieille femme nommée Marguerite qui a déjà été soupçonnée plusieurs fois de vol et qui encore aujourd'hui est sous le coup d'un soupçon pareil. Des inculpations aussi souvent répétées devaient naturellement éveiller ma sollicitude. Par malheur, les charges parvenues jusqu'ici à ma connaissance, ne sont pas suffisantes pour motiver une arrestation immédiate. Eh bien, madame, j'ai voulu voir moi-même cette Marguerite, j'ai voulu la surprendre à l'improviste, l'interroger, sans témoins, sans appareil officiel, et profiter de sa première émotion pour obtenir d'elle des aveux qu'on n'obtient jamais par la voie ordinaire d'un interrogatoire en règle.

Voilà la vérité, madame, et vous, monsieur le président, comprenez-vous maintenant tout ce qui s'est passé et tout ce qui se passe ? En me voyant entrer de grand matin dans une maison habitée par une jeune femme, la malveillance a mal interprété ma démarche, on a dénaturé mes intentions : et voilà pourquoi on crie si fort au scandale, pourquoi on m'impute une bonne fortune, ou plutôt une extravagance dont je suis innocent, et dont la supposition seule me fait rougir.

Ce serait ici le cas de répéter avec le peuple : *On n'enrage pas pour mentir.* Dans son rôle de martyr du devoir, Edgard avait retrouvé l'aplomb, l'intrépidité, la faconde qui le distinguaient à l'audience ; ce fut au point que le président ne put s'empêcher d'exprimer sa satisfaction par un signe d'assentiment, et que madame Soubeyran désarma tant soit peu son regard.

— Madame, reprit Edgard, permettez-moi d'oublier que vous m'avez un instant tenu rancune ; en ce moment encore, j'ai un devoir à remplir, et, si sincères que soient mes affections, M. le président lui-même me reprocherait de ne pas savoir les sacrifier aux exigences de l'honorable position que j'occupe.

En achevant ces derniers mots, Edgard tra-

versa le salon, ouvrit une des fenêtres à deux battants, avant même que madame Soubeyran eût pu deviner son intention, et avançant fièrement la tête, promena un regard impassible et serein sur les perturbateurs de l'ordre public qui fourmillaient et vociféraient à ses pieds.

Ce coup de théâtre, très-habilement calculé, produisit, proportion gardée, l'effet du *Quos ego*. Il y avait parmi les charivariseurs un certain nombre de boutiquiers et d'artisans qui vendaient à madame Soubeyran ou travaillaient pour elle; ces gens-là comprirent qu'insulter le procureur du roi chez elle, c'était l'insulter elle-même, et qu'une démonstration hostile de leur part pouvait nuire à leurs intérêts. Si Edgard se fût montré à la fenêtre de Maxime, on l'eût sifflé, lapidé peut-être; à la fenêtre de madame Soubeyran, on le respecta. Peu à peu les murmures succédèrent aux vociférations, et le silence aux murmures; trompée dans son attente, la foule se fractionna, se dispersa, s'évanouit, et la rue enfin rentra dans son repos accoutumé.

Ce fut alors que madame Soubeyran se leva et dit d'une voix émue à Edgard qui se retournait vers elle :

— Que venez-vous de faire, monsieur? Que pensera-t-on quand on saura que vous êtes chez

moi, à peine au lever du soleil? Vous m'avez horriblement compromise, et je vais passer dans la ville pour votre maîtresse!

— Ceci n'est malheureusement que trop vrai, dit le président.

— Je n'ai peut-être pas assez réfléchi, répliqua hypocritement Edgard. Du reste, ajouta-t-il en se tournant vers le président, et en prenant autant qu'il lui était possible le ton doucereux, si j'ai causé un dommage à la réputation de madame, madame sait que je suis tout prêt à le réparer.

En se montrant brusquement aux émeutiers, Edgard avait réellement calculé qu'il faisait coup double et qu'il remportait deux avantages au lieu d'un. Le premier, en forçant l'attroupement à se dissiper; le second, en obligeant madame Soubeyran, dans l'intérêt de sa réputation, à lui donner sa main sans délai. Seulement, Edgard venait de commettre une grose maladresse en laissant deviner dans ses dernières paroles le résultat qu'il attendait de son calcul. Les femmes veulent bien qu'on les prenne d'assaut, mais non pas qu'on leur dévoile les moyens d'attaque, et qu'on leur démontre d'avance la certitude de leur défaite; même lorsqu'elles sont esclaves, elles tiennent à paraître

libres. et quand elles s'aperçoivent qu'on veut violenter leur volonté, elles sont inexpugnables. Le regard que madame Soubeyran adressa à Edgard en réponse à son hypocrite galanterie, contenait une résolution formelle de résistance, et signifiait évidemment :

— Jamais je n'épouserai un homme qui traite les femmes comme des citadelles et veut les contraindre à capituler sous peine d'infamie.

Enivré d'espérance, le procureur du roi ne comprit pas ce regard ; il salua cérémonieusement le président, prit la main de madame de Soubeyran, et sortit plus fier, plus content de lui-même, plus roide, plus procureur du roi que jamais. En rentrant chez lui il se mit au lit, après avoir recommandé à son domestique de l'éveiller avant l'heure de l'audience. Les agitations successives de la nuit qu'il venait de passer l'avaient horriblement fatigué ; au souvenir de ce qu'il avait souffert, de grosses gouttes de sueur humectaient encore son front, et il se dit en s'endormant :

— Quelle nuit ! quelle nuit ! mais du moins j'ai remporté la victoire.

De son côté Maxime, en s'affaissant sur son canapé, et en abaissant ses cils chargés de sommeil, disait aussi :

— Quelle nuit ! quelle nuit ! mais du moins j'ai remporté la victoire.

La pauvre chanteuse devait bientôt être détrompée. A peine avait-elle eu le temps de goûter une demi-heure de repos, que Marguerite introduisit l'oncle Lerat auprès d'elle.

Le bonhomme était si heureux de l'échec qui menaçait son neveu, qu'il avait presque oublié son échec personnel, et l'avortement de ses espérances matrimoniales ; sa figure était rayonnante comme celle d'un peuple qui vient de conquérir une charte à coups de fusil ; avant de venir chez Maxime il avait fumé une pipe sur le seuil de sa porte, contrairement aux injonctions réitérées d'Edgard ; dans son opinion, cette pipe était un premier à-compte sur son émancipation prochaine ; de cette pipe-là devait dater l'ère de sa liberté.

— Eh ! bien, me voilà, dit-il en s'asseyant auprès de Maxime, que le bruit de ses pas avait éveillée en sursaut, donnez-moi donc les fameuses preuves que vous m'avez promises.

Maxime lui mit dans la main le paquet de lettres qu'elle avait, avant de s'endormir, caché sous sa tête, et lui dit :

— Lisez.

Le père Lerat parcourut toutes les lettres

une à une, et quand il fut arrivé à la dernière, sa physionomie, qui s'était rembrunie par degrés, exprima un désappointement bien marqué.

— Ces lettres ne sont pas de mon neveu, dit-il.

— Comment cela? demanda Maxime, n'avez-vous pas vu celles qu'il a écrites en entier de sa main?

— De sa main! il n'y en a pas une.

En ce moment, une idée poignante traversa le cerveau de Maxime; elle se rappela la maladresse peut-être affectée d'Edgard, la goutte de cire enflammée, et le court moment pendant lequel, dominée par la souffrance, elle avait fermé les yeux; par un mouvement brusque, elle reprit le paquet de lettres et le parcourut à son tour pièce à pièce.

— Volée! volée, s'écria-t-elle à la suite de ce rapide examen, jouée comme un enfant!

Le même coup qui frappait Maxime, ricocha et frappa aussi le père Lerat. Le bonhomme réfléchissait avec effroi que ses projets d'indépendance manquaient désormais de base, et il était trop faible pour oser de lui-même, et sans motif, persister dans sa voie révolutionnaire. Il se retira aussi triste et aussi embarrassé qu'il était entré joyeux et triomphant.

— Adieu, monsieur, lui dit Maxime, qui s'aperçut de ce revirement ; partie remise n'est pas partie perdue. Si vous voyez monsieur votre neveu, dites-lui que j'ai besoin d'onguent pour les brûlures, et que c'est lui qui payera cet onguent-là.

— Que diable a-t-elle voulu chanter avec son onguent? grommela le père Lerat en regagnant tête basse son logis : avec tout ça, mon neveu me fera un fameux sermon ! En entrant, je serrerai ma pipe, afin qu'il ne la voie pas !

Malgré ses beaux semblants d'assurance, Maxime n'était guère moins accablée que le père Lerat ; elle eut beau se répéter qu'une partie remise n'était pas une partie perdue, la réflexion dissipa bien vite les espérances qu'elle tenait à conserver encore. Évidemment le gain de la bataille tenait aux lettres si subtilement ravies par Edgard. Quand une femme n'a que le scandale pour arme offensive, encore faut-il qu'elle ait, à l'appui des droits qu'elle réclame, des titres sinon légaux, du moins authentiques. La tâche du procureur du roi devenait trop facile : aux déclamations de Maxime il opposerait un démenti, et il serait cru sur parole. Dans son impuissance, Maxime eut recours à la ressource des gens qui n'en ont pas d'autre :

elle s'emporta, sans songer qu'en ce monde, l'emportement ne sert jamais à rien ; elle maudit Edgard, elle le traita d'escroc, de filou ; elle se reprocha de ne l'avoir pas fait arrêter au moment même où il venait de forcer son secrétaire : un procureur du roi traduit en cour d'assises comme coupable de vol avec préméditation, guet-apens et escalade, c'eût été charmant ! Vaines fureurs, regrets stériles, et dont Maxime elle-même comprenait la stérilité.

Lasse de lancer ses imprécations dans le vide, elle alla trouver Félicien à son auberge afin d'avoir un écho. Le poëte s'apprêtait à sortir pour la venir trouver. Maxime lui raconta tout ce qui s'était passé, lui fit en termes chaleureux l'éloge de la petite veuve, et se répandit en invectives contre les hommes en général, contre les procureurs du roi en particulier, et contre Edgard nominativement. Félicien écouta le récit de Maxime avec l'impassibilité sombre qui formait le fond de son caractère. Pendant que Maxime, dans sa colère, faisait jaillir sous son pied la poussière qui couvrait le plancher, il serrait le manche de son poignard. Quand elle eut cessé de parler, il se leva et prit son chapeau.

— Où allez-vous ? lui demanda Maxime.

— Chez l'infâme, dit résolûment Félicien.

— Que comptez-vous faire?

— Reprendre les lettres qu'on vous a volées.

— Les lettres qu'on m'a volées, s'écria impétueusement Maxime en souriant amèrement, mais êtes-vous donc assez simple pour croire qu'elles existent encore? Croyez-vous que ce procureur du diable ne les ait pas déjà anéanties?

— Alors je le traiterai comme il le mérite, je l'insulterai, je le provoquerai.

— C'est cela! dit Maxime, pour qu'on vous fasse un bon procès en police correctionnelle, et qu'on vous envoie en prison expier vos provocations! Ignorez-vous donc qu'un procureur du roi ne peut pas, ne doit pas se battre? La loi défend le duel, et c'est bien le moins que les magistrats se retranchent pour leur propre compte derrière la loi qu'ils sont chargés d'appliquer; mons Edgard est trop habile pour se battre avec vous, quand même il ne serait pas trop lâche?

— Mais je le soufflettera en pleine rue, cria Félicien.

— Bon! six mois de prison de plus! répliqua Maxime, guet-apens! voies de fait! outrages envers un procureur du roi dans l'exercice de ses fonctions! (Un procureur du roi souffleté est toujours dans l'exercice de ses fonctions.)

Voilà tout ce que vous aurez gagné ; mais mon pauvre ami, vous ne connaissez donc pas le code? Croyez-moi Félicien, rasseyez-vous, ajouta-t-elle tristement, les moyens que vous voulez employer n'amélioreraient pas la position de Rachel et compromettraient la vôtre.

— Mais vous vous tenez donc décidément pour battue? demanda Félicien en se rasseyant.

— Hélas, à peu près, soupira Maxime, à moins d'un miracle de la Providence, et le temps des miracles est passé.

Pendant que Félicien renfonçait dans sa poitrine un dernier grognement, Maxime continua à piétiner et à lever ses yeux au plafond, comme pour invoquer cette assistance divine à laquelle elle ne croyait pourtant qu'à demi. En ce moment sa femme de ménage entra et lui dit qu'un monsieur demandait à lui parler.

— Connais-tu ce monsieur? dit Maxime.

— Oui, certainement, il habite la ville, c'est monsieur Richomme l'avocat, un brave homme!

— Et que peut-il me vouloir?

— Je n'en sais rien.

— N'importe, je vais l'aller trouver; qui sait! ajouta Maxime en sortant et en se tournant vers Félicien, ce monsieur Richomme, c'est peut-être la Providence!

XIV

Les femmes ont une tendance si naturelle à la superstition, que dans les situations désespérées, c'est presque toujours un sentiment superstitieux qui les soutient. Maxime, comme presque toutes les femmes dont la vie est un combat ou un problème, était parfois crédule à l'excès; plus d'une fois elle avait demandé à un jeu de cartes le secret de l'avenir en se taillant ce qu'on nomme, dans le quartier Notre-Dame de Lorette, des *réussites*. Il ne faut donc pas s'étonner si en regagnant son logis elle nourrissait déjà un vague espoir. Monsieur

Richomme l'attendait au salon ; quand elle entra, il salua avec une politesse respectueuse, ce qui parut à Maxime d'un bon augure : ordinairement on l'abordait *galamment*, mais presque jamais *poliment*, et pour elle la politesse était presque une réhabilitation.

— Madame, lui dit l'avocat, je sais que vous êtes l'amie de madame Delporte, et c'est à ce titre que j'ai désiré l'honneur d'un entretien avec vous. Dans certaines circonstances, l'intervention d'une tierce personne est convenable, quelquefois même nécessaire, et j'espère que je trouverai en vous un intermédiaire bienveillant.

Maxime s'inclina, et l'avocat continua.

— Peut-être votre bonne vous a-t-elle déjà appris mon nom, madame ? (Maxime fit un signe affirmatif.) Vous savez peut-être aussi que j'ai, il y a quelque temps, demandé madame Delporte en mariage, et que j'ai eu la douleur de voir ma demande repoussée par un refus formel, positif, qui ne me laissait aucun espoir. Ce refus me blessait cruellement, madame, bien cruellement, répéta l'avocat en s'animant ; car l'amour que je ressentais et que je ressens encore pour votre amie, est un amour sincère et sérieux ; car, depuis que je la connais, le

célibat me pèse, je souffre de me sentir seul dans ma maison vide, et je rêve, avec une ardeur qui s'accroît de jour en jour, les joies du mariage et les délices d'une affection partagée. Malheureux comme je l'étais, vous comprendrez sans peine que j'ai tenu à connaître la raison de mon malheur. J'ai donc pris des renseignements sur votre amie, non pas dans la ville, non pas aux Gredeux, tant j'avais à cœur de ne la pas compromettre ; mais à Paris, où je savais qu'elle avait demeuré : j'ai fait mon enquête le plus discrètement, le plus adroitement possible, croyez-moi, et j'ai fini par apprendre que madame Delporte se nommait mademoiselle Rachel Vallier ; qu'elle n'était pas veuve, comme elle le prétendait ; que le jeune garçon qui habite depuis la semaine dernière avec elle est non son neveu, mais son fils, et que ce fils était, permettez-moi de me servir de la langue du droit, un enfant naturel. Alors tout me fut expliqué ; si madame Delporte refusait de se marier, c'est que son mariage entraînait la nécessité d'un aveu pénible, c'est qu'elle reculait devant l'obligation de dire à l'homme qu'elle aurait d'ailleurs accepté volontiers pour époux : « J'ai commis une faute qui élève une barrière insurmontable entre nous ; vous me voulez pure ;

coupable, me voudrez-vous encore? » Sainte pudeur, madame, que je vénère! Aussi la découverte de la vérité n'a pas changé mes intentions, altéré mes sentiments. J'honore en votre amie la faiblesse délicate et repentante, comme j'honorais auparavant la vertu modeste. J'aime encore madame Delporte, oui, je l'aime, malgré sa faute, parce qu'à mon avis une femme rachète ses fautes quand elle sait en supporter noblement les suites. Maintenant, madame, ai-je besoin de vous apprendre pourquoi je suis en ce moment près de vous? Vous êtes l'amie de madame Delporte, je viens vous prier d'être mon interprète auprès d'elle, et d'appuyer la demande en mariage que je lui adresse pour la seconde fois.

Quand les femmes sont obsédées par une idée fixe, tout ce qui ne se rattache pas directement à cette idée leur est à charge, et il semble qu'on les vole en ne leur parlant pas de ce qui les occupe. Pendant que l'avocat parlait, Maxime n'avait pu s'empêcher de laisser percer son désappointement.

— Je devine les objections que vous allez m'opposer, continua l'avocat, se méprenant sur la signification du geste d'impatience que la chanteuse venait de faire; mais croyez bien

que j'ai réfléchi, et que je ne persiste pas à la légère dans ma détermination. Je sais que madame Delporte a toujours mené la vie la plus exemplaire, que ses vertus de tous les jours rachètent et au delà son moment d'erreur. « Mais le monde, dites-vous, le monde sera-« t-il aussi indulgent que vous pouvez l'être? « tout se sait dans une petite ville, et une fois « que vous serez le mari de madame Delporte « on voudra connaître ses antécédents et on « les connaîtra; on épluchera son passé, et « quoi que vous fassiez, ce passé s'élèvera tou-« jours entre elle et vous, comme un mauvais « esprit que vous ne pourrez jamais exorciser; « vous aurez beau lui répéter que vous l'aimez, « que vous l'estimez même, en se sachant mé-« prisée du monde, elle craindra toujours vos « mépris, et cette crainte, que ni vos protes-« tations, ni vos caresses ne pourront assoupir, « sera pour elle un tourment perpétuel et le « plus grand de tous les malheurs. » Voilà, n'est-il pas vrai, madame, ce que vous pensiez tout à l'heure, voilà ce que vous vouliez me représenter. Ces représentations je me les suis adressées moi-même, elles sont fondées, elles sont sérieuses; si une fois marié je voulais rester dans la petite ville que j'habite, je serais

un fou. Mais à Paris, madame, à Paris tous ces petits bruits, qui ont un retentissement désastreux en province, se perdent dans le bruit général; à Paris, on ne sait jamais les antécédents d'une femme, et on ne connaît d'elle que les robes qu'elle porte; à Paris enfin, on peut être heureux à son aise, sans que personne vienne vous demander compte de votre bonheur. Aussi, madame, mon intention est-elle d'aller à Paris, où j'ai fait mon droit et où j'ai conservé quelques relations, qui me mettront à même d'avoir en peu de temps une clientèle, et d'exercer honorablement ma profession.

L'avocat s'arrêta pour étudier sur la physionomie de Maxime l'effet de ses paroles. Maxime n'avait retenu qu'un mot, un seul, et le plus insignifiant de tous en apparence; mais ce mot avait pour elle une immense valeur.

— Vous avez fait votre droit à Paris, demanda-t-elle à l'avocat (celui-ci inclina la tête); à quelle époque ?

— A la même époque que monsieur notre procureur du roi, qui affecte maintenant de méconnaître son ancien condisciple.

— Vous voyiez à Paris monsieur Edgard Dubief? dit Maxime.

— Quelquefois.

— Vous connaissiez peut-être quelques-uns de ses amis?

— Sans doute; quand on a les mêmes occupations, on est presque forcé d'avoir les mêmes connaissances.

Les yeux de Maxime étincelèrent, elle se leva, et pendant que l'avocat se demandait la raison de l'interrogatoire qu'il venait de subir, elle passa dans sa chambre à coucher, et rentra un instant après au salon, une lettre à la main.

— Connaîtriez-vous, par hasard, cette écriture? dit-elle en mettant la lettre sous les yeux de l'avocat.

— Oui, certainement, dit l'avocat sans hésiter.

Un cri de joie faillit échapper des lèvres de Maxime, qui le réprima de toutes ses forces.

— Cette écriture est peut-être la votre? dit-elle aussi tranquillement que cela lui fut possible.

— Non, mais celle d'un de mes amis.

— Un de vos amis, monsieur, et cet ami n'a pas quitté la France? On pourrait savoir où il demeure, on pourrait lui parler?

— Sans aucun doute, dit l'avocat.

— Sauvée! sauvée! s'écria Maxime en faisant claquer ses mains. Oh! la Providence! je savais

bien que la Providence ne nous abandonnerait pas !

Une démonstration de joie aussi inattendue était bien faite pour étonner l'avocat ; aussi considéra-t-il quelque temps Maxime en silence, avec un air de stupéfaction profonde, et il reprit froidement :

— Je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous demander la cause de l'allégresse que j'ai provoquée, sans savoir comment ; mais permettez-moi, madame, de vous rappeler le but de ma visite. Serez-vous ou non mon interprète auprès de madame Delporte ? Appuierez-vous ou non ma demande ?

— Non, monsieur, non, je n'appuierai pas votre demande, dit Maxime ; dans l'intérêt de Rachel, dans votre intérêt même, je la repousse, parce qu'il est des préjugés qu'on ne brave pas impunément, parce que je ne veux pas contribuer à vous préparer des regrets. Mais tout en la repoussant, je serais fâchée, monsieur, que vous ne l'eussiez pas faite, car elle me prouve que vous aimez réellement Rachel ; et si je vous disais : Monsieur, voulez-vous rendre à mon amie la considération et le bonheur ? n'est-ce pas, monsieur, que vous n'hésiteriez pas à me répondre : Disposez de moi ; tout ce que je

puis faire, je le ferai. Eh bien ! monsieur, ma supposition est une réalité, vous tenez entre vos mains le sort de mon amie, et la délicatesse de sentiments que vous m'avez montrée tout à l'heure m'enhardit à vous adresser quelques questions encore et à vous demander un service. Comment se nomme celui de vos amis qui a écrit la lettre que je viens de vous soumettre ?

— Auguste Malpertuis, répondit l'avocat.

— Où demeure-t-il ?

— A Melun.

— Que fait-il ?

— Il est procureur du roi.

— Encore un procureur du roi ! murmura Maxime. Maintenant, monsieur, ajouta-t-elle en continuant à regarder en face l'avocat, pourriez-vous me mettre en présence de M. Auguste Malpertuis ?

— Je le pourrais d'autant plus facilement que je n'ai jamais cessé d'être en très-bons termes avec Auguste, et qu'hier même j'ai reçu de lui un billet dans lequel il m'assigne un rendez-vous d'aujourd'hui en huit jours à Paris.

— Où cela ?

— A l'hôtel des Armes de la Ville, rue du Bouloy.

— J'y serai ! dit Maxime vivement et sans demander une autorisation préalable.

— Vous allez bien vite en besogne, dit l'avocat un peu sèchement ; je n'ai pas encore répondu affirmativement à votre demande ; mon hésitation du reste est facile à comprendre ; je ne sais pas dans quel but vous désirez si ardemment une entrevue avec Auguste Malpertuis ; et si cette entrevue devait avoir pour lui des suites désagréables, je serais désolé qu'elle eût lieu par mon entremise.

— Je vous affirme sur l'honneur qu'il ne peut rien arriver de fâcheux à votre ami.

— En ce cas, madame, je vous attendrai dans huit jours à l'hôtel des Armes de la Ville.

Quoique douloureusement affecté du non succès de sa démarche, et du dénoûment imprévu d'un entretien dont il avait mieux auguré, l'avocat agit en homme d'esprit et de cœur qu'il était, et se retira sans parler de ses regrets. Maxime comprit la délicatesse d'un pareil silence, et en le quittant elle lui dit d'une voix affectueuse :

— Monsieur Richomme, j'instruirai Rachel de ce que vous faites pour elle, et si elle ne peut pas être votre femme, elle sera certainement votre amie.

XV

Jusqu'au moment de son départ, Maxime ne revit pas M. Richomme, ne tenta rien de nouveau, et laissa Edgard savourer en paix le bonheur d'un triomphe qui semblait définitif. La veille du jour convenu avec l'avocat, elle monta à neuf heures du soir avec Félicien dans le coupé de la diligence, arriva à huit heures le lendemain dans la cour des messageries Laffitte, renvoya son compagnon et se fit conduire en fiacre à l'hôtel des Armes de la Ville. M. Richomme y était descendu la veille. Sans remarquer le sourire équivoque dont le

portier l'avait gratifiée, Maxime enfila lestement l'escalier et s'arrêta devant la porte numéro 13. Elle frappa, et une voix qu'elle reconnut lui répondit :

— Entrez.

Maxime entra.

— Vous êtes exacte, lui dit M. Richomme en s'entortillant dans sa robe de chambre, mais vous venez un peu trop tôt; Auguste n'est pas ici, la diligence de Melun n'arrive à Paris qu'à huit heures et demie.

Ce contre-temps, loin de contrarier Maxime, parut la satisfaire assez vivement. Elle promena ses yeux autour de la chambre, comme pour en faire l'inventaire, et dit à l'avocat en lui désignant du doigt la porte d'un cabinet de toilette :

— Voulez-vous me permettre d'entrer là?

— Pourquoi? demanda M. Richomme.

— Parce que j'ai besoin, pour connaître le caractère de M. Malpertuis, de l'entendre parler quelque temps à cœur ouvert, et si j'étais avec vous quand il arrivera, ma présence le gênerait.

Maxime jouait si franchement cartes sur table, que l'avocat ne put se dispenser de lui accorder la permission qu'elle demandait.

— Soyez tranquille, du reste, lui dit-elle en entrant dans le cabinet de toilette, dont elle ferma la porte en dedans, je vous répète qu'il ne peut arriver rien de fâcheux à votre ami.

Cinq minutes après cette séquestration volontaire, Auguste Malpertuis se précipitait dans les bras de M. Richomme, après s'être débarrassé du manteau de caoutchouc qui l'enveloppait, et s'écriait avec une explosion de joie qui ressemblait presque à de l'ivresse :

— Paris !... Paris ! je suis enfin à Paris ! Oh ! que je suis heureux !

Il y a en France deux catégories bien distinctes de procureurs du roi. La première se compose d'hommes comme Edgard Dubief, hommes secs, anguleux, farouches, absorbés tout entiers par les devoirs de leur ministère, et par les idées d'ambition concentrée qui martellent leur cerveau. C'est parmi eux que le gouvernement recrute cette petite légion d'orateurs zélés qui portent la parole dans les procès politiques. Au rebours de ces terribles pourvoyeurs de geôles, on rencontre des procureurs du roi frisés, musqués, coquets, qui lorgneraient les femmes s'ils l'osaient, et qui emportent un flacon d'eau de Portugal sous leur robe, quand

par hasard ils sont obligés de parler aux assises. Ces magistrats damerets, ordinairement protégés par quelque belle cousine, ces parleurs parfumés, ces jolis petits mignons de procureurs du roi qui vont à l'audience avec des gants paille, forment la seconde catégorie dont nous avons parlé, et dans laquelle nous classerons monsieur Auguste Malpertuis. Dans le temps où ses amis l'appelaient *Auguste* tout court, Malpertuis avait mené une joyeuse vie, vie qui tenait par un bout au Café de Paris, et par l'autre à la Grande-Chaumière, vie d'étudiant croisé de dandy, jusqu'au moment où la protection d'une dame déjà vieille qui lui voulait du bien (honni soit qui mal y pense), avait fait de lui un défenseur assermenté des lois, de l'ordre public et de la morale. Quoique rouillé par quatre ans de magistrature, Auguste Malpertuis ne parvenait pas toujours à étouffer ses souvenirs, et maintenant encore il sentait quelquefois la cervelle du jeune homme s'enflammer sous la toque du personnage officiel. En ce moment même, c'était probablement un retour de jeunesse qui venait de lui arracher ses exclamations d'enthousiasme.

— Sais-tu qu'il y a deux ans que je n'ai mis le pied à Paris, reprit-il avec vivacité, deux

ans que je n'ai obtenu de congé, deux ans que je suis claquemuré dans ma résidence, et que je n'ose pas regarder une femme seulement du coin de l'œil, deux ans enfin que je suis procureur du roi de la tête aux pieds, du soir au matin, rien que procureur du roi, toujours procureur du roi; mieux vaudrait être prêtre. Dans une ville de province un procureur du roi ne peut pas vivre, à moins d'être marié. Je suis garçon, juge de ce que je devais souffrir : je languissais, mon cher, je m'étiolais; je séchais sur pied. Encore un an sans voir Paris, et je devenais phthisique, je mourais de consomption! Aussi, quand, ce matin, à travers les carreaux de la diligence, j'ai aperçu pointer à l'horizon les aiguilles de Notre-Dame, le dôme des Invalides, la frise de l'Arc-de-Triomphe, ah! alors, il m'a semblé que mon tombeau s'entr'ouvrait, que je respirais à pleins poumons l'air vivifiant, l'air natal, que je ressuscitais, que je n'étais plus procureur du roi, et je me suis mis à rêver tout éveillé. Oh! le beau rêve que j'ai fait! J'ai revu en songe mes beaux jours évanouis, mes joies d'enfant, mes faciles plaisirs d'autrefois, les théâtres où j'allais le soir parader au balcon, le boulevard de Gand, les salles de concert, les salles de bal;

j'ai revu jusqu'à... murs qui m'écoutez, zéphyrs qui emportez mes paroles, n'en redites rien au président de la cour de Melun, j'ai revu jusqu'à la Grande-Chaumière ! Oui, j'ai revu ces alertes et bonnes créatures, ces grisettes du quartier latin que nous abandonnions dans nos moments d'opulence, mais que nous étions si heureux de retrouver aux heures de détresse : elles étaient là toutes, toutes celles que tu connaissais et que je connaissais, elles étaient là les rieuses, les folâtres et adorables créatures, Jenny, Lucy, Maria, Rosalinde, et cette brave Désirée, cette grande comédienne manquée qui aurait remplacé mademoiselle Mars si elle avait jamais eu en sa vie une robe propre pour débuter à la Comédie Française. Ah ! mon ami, quel bonheur pour moi de me retrouver au milieu de ces chers fantômes, de les voir m'entourer comme autrefois et m'entraîner en me chuchotant à l'oreille : « Reviens à nous, ne « fût-ce que pour un jour, laisse-là ta robe « de procureur du roi, reprends ton habit de « jeune homme. Viens, viens rapprendre « la vie, viens oublier encore une fois avec « nous ce que tu étais hier et ce que tu seras « demain. » Ainsi parlaient-elles, et moi je n'écoutais pas leurs paroles, je les buvais ; j'é-

tais ivre, je suais mes souvenirs de bonheur par tous les pores, si bien qu'en entrant à Paris, je me disais : Il faut que mon rêve soit une réalité !

Auguste Malpertuis avait débité cette tirade avec un élan tout à fait juvénile ; il fit une pause, prit la main de l'avocat, la serra et reprit :

— Veux-tu me rendre un service, Victor, un grand service ? Il y a sur la place Cambray, en face le collége de France, un estaminet dans lequel la tradition conserve et transmet, de génération en génération d'étudiants, le nom de toutes les femmes qui ont, peu ou beaucoup, effleuré le pavé du quartier latin ; on y doit savoir l'adresse de Désirée, et par Désirée, nous saurons où demeurent Jenny, Lucy, Maria, Rosalinde ; je ne puis pas, moi, empêtré que je suis dans les lacs de ma position officielle, aller dans un estaminet ; mais toi, Victor, toi qui exerces une profession indépendante, toi qui ne dois compte qu'à Dieu de tes actions...

— Va donc te promener ! interrompit brusquement l'avocat ; rappelle-toi donc le vers de Dorat :

Il est passé le temps des cinq maitresses !

Tu es fou !

— Fou, non, mais malade. Oui, c'est un caprice de malade que je te prie de satisfaire. Tu es donc devenu bien puritain, Victor? Tu ne comprends pas combien il nous serait doux de dîner côte à côte avec ces souvenirs vivants qui résument notre passé ! Ne sera-ce pas comme si nous dînions en tête-à-tête avec nos illusions évanouies, avec notre bonheur disparu, avec notre jeunesse envolée? Et c'est si bon de rajeunir, ne fût-ce que pour un instant, c'est si bon de recréer, au moins par la pensée, les beaux jours qui ne doivent plus revenir. Nous vois-tu, moi et elles, riant, babillant, criant même comme autrefois, et répétant notre bon vieux refrain d'étudiant :

Messieurs les étudiants s'en vont à la...

— A la Chaumière ! dit Maxime d'une voix sonore en ouvrant brusquement la porte du cabinet, et en retrouvant son ancien laisser aller d'actrice du Panthéon.

L'étrange entrée de Maxime produisit sur Auguste Malpertuis l'effet qu'on peut croire.

— Ah ! monsieur le saint, monsieur l'anachorète, s'écria-t-il en raillant l'avocat de la

voix et du regard, ah ! tu te permets de me rappeler à la pudeur, et tu tiens, dès le matin, une femme enfermée chez toi !

— Et une femme qui n'est pas bégueule, dit Maxime, qui trouve vos rêves délicieux, votre projet de dîner charmant, et qui se charge de son accomplissement, si vous voulez bien l'admettre au nombre des convives.

— Vivat ! répéta Auguste Malpertuis à plusieurs reprises, pendant que l'avocat stupéfait s'approchait de Maxime et lui disait à voix basse :

— Quoi ! vous voulez...

— Silence ! au nom de Rachel, répondit Maxime aussi à voix basse, et en appliquant l'index de sa main droite sur ses deux lèvres. Ainsi, messieurs, voilà qui est convenu, ajouta-t-elle à haute voix ; trouvez-vous ce soir à six heures chez Risbeck, le Véfour du quartier latin ; j'y serai, nous y serons toutes.

Et, légère comme une abeille, elle sortit laissant après elle une odeur de patchouli, dont Auguste Malpertuis savoura avec sensualité les émanations.

Parmi les femmes que le procureur du roi de Melun avait nommées, il en était une que la chanteuse connaissait pour avoir joué au-

trefois la comédie avec elle sur un théâtre d'amateurs. Cette femme, cette Désirée ressemblait parfaitement au portrait qu'Auguste Malpertuis en avait fait en quelques mots : réellement elle se croyait appelée à de hautes destinées dramatiques, et n'attribuait la non-réalisation de ses légitimes espérances qu'aux défectuosités sans cesse renaissantes de sa garde-robe. Maxime était venue plusieurs fois au secours de cette garde-robe toujours incomplète ; elle pouvait donc compter sur Désirée comme sur une amie ; aussi n'hésita-t-elle pas à l'aller trouver.

En abordant la grande comédienne manquée, la chanteuse lui parla d'une occasion de début magnifique et prochaine, lui promit de mettre à sa disposition ses diamants, ses toilettes, tout ce qu'elle possédait, et quand elle crut son dévouement suffisamment échauffé, elle l'entraîna et la fit monter avec elle dans le fiacre qui l'avait amenée et qui l'attendait.

Ce fiacre, après avoir sillonné la quartier Saint-Jacques dans tous les sens, et fait, sur les indications de Désirée, quatre haltes successives, s'arrêta définitivement devant la porte du restaurateur Risbeck. Il était six heures précises ; et un instant après, six femmes,

Maxime en tête, entraient dans un petit salon où Auguste Malpertuis et l'avocat Richomme les attendaient depuis un quart d'heure environ.

Le dîner fut étourdissant; Maxime eut de l'esprit comme un démon; Désirée raconta ses misères d'une façon lamentablement comique, et s'appela elle-même: une *Mars* non habillée. On causa du temps passé, on oublia le temps présent, on fut heureux. Auguste Malpertuis était d'une gaieté folle, il avait jeté sa robe aux orties, sa toque par-dessus les moulins; il redevint Auguste l'étudiant, Auguste le viveur. Malheureusement le repas, si heureusement commencé, devait finir pour lui, comme le festin de Balthazar, par une espèce de coup de tonnerre.

Au dessert, quand le champagne jaillissait en fusées, quand la conversation était devenue si générale qu'on ne pouvait plus distinguer les voix, Maxime attira Auguste dans l'embrasure d'une croisée, et lui dit en lui montrant une de ces lettres qu'Edgard croyait inoffensives et qui allaient devenir redoutables:

— Est-ce bien vous, monsieur, qui avez écrit cette lettre-là?

— Oui parbleu! dit Auguste dans un moment

d'expansion naïve, je l'ai écrite sous la dictée d'un de mes amis, Edgard Dubief, et à l'intention d'une petite brodeuse qui s'appelait... attendez... qui s'appelait, je crois, mademoiselle Rachel.

— C'est bien cela, dit Maxime. Maintenant ce que j'ai à ajouter est sérieux, tâchez donc de m'écouter sérieusement; j'aime à croire que vous êtes un galant homme, monsieur.

— Un galant homme et un homme galant, interrompit Auguste en se dandinant et en faisant jouer ses deux pouces dans les entournures de son gilet.

— J'aime à croire, continua Maxime, que jamais vous ne consentiriez à répudier un de vos actes et à nier votre écriture. Ainsi vous soutiendriez partout, en public, dans un journal, devant un tribunal même, si besoin était, que la correspondance, dont j'ai détaché la lettre que je viens de vous présenter, a été réellement écrite par vous pour le compte de monsieur Edgard Dubief.

— Permettez, madame, balbutia Auguste Malpertuis, effrayé à la vue de l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas et sur les bords duquel il s'était avancé de lui-même et sans défiance; Edgard est mon ami, il est mon collègue; et si

mon témoignage devait le compromettre, par égard pour l'honneur du corps auquel nous appartenons tous les deux, je me croirais obligé...

— De mentir à votre conscience et de taire la vérité, interrompit Maxime, voilà ce que vous pensez, n'est-ce pas? Ah! vous êtes bien tous les mêmes, messieurs les robins. L'honneur du corps! voilà ce qui vous touche par-dessus toutes choses; quant à l'honneur d'une pauvre femme détruit, quant à l'avenir d'un enfant flétri dans son germe, fi donc! vous ne vous préoccupez pas de si peu que cela! Du reste, monsieur, je savais d'avance que les loups ne se mangent pas entre eux, et j'avais prévu votre réponse; aussi mes mesures sont-elles prises, et je vous contraindrai bien à faire l'acte d'honnête homme que je veux de vous.

— Et quels moyens de contrainte avez-vous donc à votre disposition, madame? demanda Auguste.

— Vous verrez, dit Maxime en retournant à table et en se versant un demi-verre de champagne dans lequel elle trempa tranquillement un biscuit.

Ce laconique et significatif aparté adroitement intercalé par Maxime au milieu d'une

scène bruyante, avait produit sur Auguste Malpertuis l'effet d'un bain d'eau glacée sur un homme en sueur. Il avait bien essayé de se persuader que Maxime ne pouvait rien contre lui, mais l'assurance qu'elle avait montrée, et la sérénité légèrement railleuse qu'elle affectait maintenant, l'effrayaient malgré lui ; autant il avait été gai jusque-là, autant il devint sombre et triste, et son imagination ne projeta plus que des lueurs mourantes jusqu'au moment où las de lutter contre les fantômes qui l'obsédaient, il se décida à fausser brusquement compagnie.

— Mon cher ami, dit-il à l'avocat Richomme en le quittant, je retourne demain à Melun.

Cette brusque résolution de quitter Paris ressemblait à la résolution d'un corps d'armée qui, de peur d'être surpris, se met à couvert dans une ville fortifiée. A Melun, Auguste Malpertuis se sentirait plus fort et moins attaquable qu'ailleurs ; à Melun il faudrait l'aller chercher dans son prétoire et l'égorger sur son siége comme un sénateur romain sur sa chaise curule ; à Melun il se trouverait à l'abri derrière des remparts officiels, et se tiendrait clos dans sa toge comme dans une citadelle.

De son côté Maxime quitta aussi Paris le len-

demain; mais avant de partir elle eut un long entretien avec Félicien, lui remit tous les diamants qu'elle possédait et lui dit :

— Vends-les tous jusqu'au dernier, si cela est nécessaire à l'exécution des ordres que je te donne.

XVI

De retour dans la petite ville qu'elle habitait momentanément, Maxime attendit sans bouger l'issue des négociations que Félicien devait entamer à Paris. Au bout de huit jours, elle reçut par la poste le billet suivant :

« Tout est prêt. — Félicien. »

A ce billet laconique, elle répondit plus laconiquement encore :

« Agis. — Maxime. »

Huit jours se passèrent encore avant que Maxime reçût d'autres nouvelles ; le neuvième jour, le facteur lui remit une lettre timbrée de Melun. Cette lettre, que Maxime décacheta avec empressement, contenait ces mots :

« Madame,

« Vous m'avez vaincu, et je me rends à merci. Disposez de moi, et veuillez me tracer en détail le plan de conduite que je dois suivre.

« Auguste MALPERTUIS. »

Après avoir lu, Maxime ne trouva pas d'autre moyen d'exprimer sa joie que de courir à un mauvais piano que les propriétaires de sa maison lui avaient laissé, et d'entonner de toutes ses forces le chant de Grétry : *La victoire est à nous !* Redevenue un peu plus calme, elle réfléchit un instant, s'habilla, et se rendit chez madame Soubeyran.

Pendant sa quinzaine d'inaction, Maxime s'était enquise avec le plus grand soin des modifications qui avaient pu survenir dans la situation d'Edgard Dubief. Elle connaissait déjà les vues d'Edgard sur sa voisine : par l'entremise de Marguerite, qui causait souvent

le matin avec la bonne de madame Soubeyran, elle apprit ce qui s'était passé le lendemain de la fameuse nuit, et comment, à l'aide d'une espèce de violence morale, le procureur du roi avait essayé d'enlever d'assaut le consentement de la veuve. En abordant celle-ci, Maxime se servit très-habilement des renseignements qu'elle possédait, et lui dit sans hésitation :

— Madame, on parle beaucoup de vous dans la ville ; on prétend que vous êtes sur le point d'accorder votre main à monsieur Edgard Dubief, et que le cœur a déjà précédé la main. Je sais qu'il n'en est rien, continua-t-elle avec vivacité ; je sais que vous avez pour monsieur le procureur du roi le mépris que sa conduite envers vous mérite, et que vous ne voulez pas être sa femme. Vous voyez que je vous comprends, madame, et c'est tout simple : ne suis-je pas femme comme vous? Mais il n'en est pas moins vrai que l'insigne audace de votre hypocrite adorateur a produit ses fruits, et que votre réputation, jusqu'ici sans tache, est maintenant en butte aux attaques des mauvaises langues. Dans votre position, vous devez désirer, et vous désirez en effet, trouver un moyen de couper court aux sots commentai-

res : ce moyen, je l'ai trouvé, et je viens vous le soumettre.

Vis-à-vis de Maxime, qu'elle avait entrevue pendant ces quinze derniers jours, la nièce de monsieur le président tenait beaucoup sans doute à maintenir sa supériorité de femme honnête ; mais une fois ses intérêts mis en jeu, elle savait faire bon marché des distances et accepter les services des personnes même qu'elle méprisait le plus. Maxime avait deviné avec un tact merveilleux les sentiments rancuniers qui animaient la veuve, et elle offrait une issue à ces sentiments : ce fait seul rétablissait l'égalité.

— Je ne comprends pas bien votre idée, madame, dit madame Soubeyran en se dépouillant presque entièrement de sa hauteur ordinaire ; veuillez, je vous prie, vous expliquer plus clairement.

— Mon Dieu ! madame, mon idée est toute simple ; il s'agirait de forcer Edgard Dubief à épouser dans le plus bref délai une autre femme que vous.

— A quoi cela me mènera-t-il ? demanda madame Soubeyran.

— A quoi ? le voici, dit Maxime. Edgard Dubief invitera nécessairement monsieur votre

oncle à sa noce, et ne pourra se dispenser de vous inviter aussi. Vous vous ferez belle, madame, pour ce jour-là, vous assisterez tout au long à la cérémonie du mariage, au repas, au bal, vous aurez un visage tranquille, gai, riant, vous danserez s'il le faut jusqu'au matin, et de cette façon vous prouverez qu'une femme qui n'a pas de jalousie n'a jamais eu d'amour.

— Et vous pourriez forcer M. Edgard Dubief à se marier dans un bref délai, même contre son gré ? demanda madame Soubeyran, savourant déjà le plaisir de la vengeance.

— Oui, madame, dit la chanteuse, si vous voulez seulement me seconder et me promettre, ce qui vous est facile, l'appui de monsieur votre oncle.

Ici Maxime expliqua successivement les rapports qui avaient existé entre Edgard et Rachel, et ajouta en terminant :

— Je prouverai clairement, sans réplique possible, la vérité de ce que j'avance. Eh bien ! madame, dois-je compter sur vous ?

Madame Soubeyran fit un signe d'assentiment.

— Veuillez donc alors écrire ce que je vais vous dicter, reprit Maxime.

Madame Soubeyran prit une plume et écri-

vit sous la dictée de Maxime ce qui suit :

« Madame veuve Soubeyran prie monsieur le procureur du roi de vouloir bien lui faire l'honneur de venir déjeuner chez elle lundi prochain, à onze heures précises. »

— Bien, bien, continua Maxime. Maintenant veuillez envoyer cette invitation à M. Edgard Dubief, je réponds du reste.

Les deux femmes se saluèrent, et Maxime se retira. Rentrée chez elle, elle écrivit à son tour une longue lettre en réponse à celle qu'elle avait reçue de Melun, et une fois cette lettre expédiée, elle attendit avec calme le jour fixé pour la grande bataille.

Le lundi, à dix heures vingt minutes du matin, Maxime entrait chez madame Soubeyran, accompagnée par le père Lerat et par l'avocat Richomme qu'elle était allée chercher ; madame Soubeyran et son oncle l'attendaient au salon.

— Madame, dit Maxime à la veuve en désignant du doigt une porte latérale qui donnait entrée dans la chambre à coucher, peut-on entendre de là ce qui se dit ici ?

Madame Soubeyran répondit affirmativement.

— En ce cas, madame, et vous, monsieur le

président, et vous, monsieur Lerat, et vous, monsieur Richomme, voulez-vous avoir la bonté de passer dans cette chambre? La personne que j'attends doit être ici à dix heures et demie, et je voudrais être seule pour la recevoir.

Madame Soubeyran, le président, l'oncle Lerat et l'avocat Richomme, ne firent aucune difficulté pour obtempérer au désir exprimé par Maxime. Un instant après leur disparition, Auguste Malpertuis saluait froidement Maxime, comme un vaincu salue son vainqueur.

— Monsieur, dit celle-ci, vous avez reçu mes instructions par écrit, vous voudrez bien les suivre à la lettre. Si M. Dubief, en arrivant ici, s'étonnait de ne pas rencontrer la maîtresse de la maison, vous lui répondrez qu'elle est sortie pour un instant et qu'elle ne doit pas tarder à rentrer. Adieu, monsieur.

Elle s'inclina légèrement, et, pour ne pas être rencontrée dans la rue, elle sortit par une petite porte du jardin qui donnait sur la campagne.

Resté seul, Auguste Malpertuis se laissa tomber dans un fauteuil avec l'air de mauvaise humeur d'un comédien qui va jouer un rôle par autorité de justice. Ses habits étaient cou-

verts de poussière, ses cheveux, ordinairement frisés avec beaucoup de soin, s'abattaient sur son front et sur ses tempes. En entendant un bruit de pas dans l'escalier, il ne put même réprimer un léger frisson.

Le personnage qui montait en ce moment l'escalier n'était autre qu'Edgard Dubief.

Il est à remarquer que presque toujours le sort capricieux et railleur se plaît à emmieller les bords du calice qu'il nous destine, et que toutes les grandes catastrophes nous arrivent à la suite d'une série de petits bonheurs.

Cette remarque générale peut s'appliquer parfaitement à Edgard. L'invitation qu'il avait reçue de madame Soubeyran devait nécessairement faire fleurir les espérances, jusque-là en bouton, qui foisonnaient dans son cœur; aussi s'était-il paré avec plus de recherche qu'à l'ordinaire; son habit lui pinçait la taille, les verres de ses lunettes brillaient comme deux astres; semblable au fiancé du *Cantique des Cantiques*, il n'avait épargné ni le nard ni la myrrhe (lisez: la pommade de violettes et l'eau de Cologne). Cependant, en apercevant Auguste Malpertuis, qu'il était loin de s'attendre à trouver dans le salon de madame Soubeyran, il s'arrêta tout court, et un léger

nuage courut sur sa figure rayonnante. La vue de l'homme qui lui avait servi autrefois de secrétaire, et la possibilité d'une rencontre, si improbable qu'elle fût, entre lui et la chanteuse, avaient suffi pour troubler le contentement de son âme ; aussi la reconnaissance entre les deux procureurs du roi fut-elle beaucoup moins vive qu'elle n'aurait dû l'être entre deux camarades d'étude.

— Par quel hasard es-tu ici ? demanda Edgard à Auguste, qui venait à sa rencontre.

— Hasard bien simple. En passant par cette ville, j'ai voulu rendre une visite à ton président, qui a été le mien, et le digne homme m'a invité à déjeuner avec sa nièce en m'assurant que j'aurais le plaisir de t'y rencontrer.

— Et tu nous resteras quelques jours ? dit Edgard avec un commencement d'anxiété.

— Non pas : je pars ce soir.

Délivré de la crainte secrète qui le tourmentait, Edgard respira plus librement, et, reprenant le ton guindé qui caractérisait sa façon de parler habituelle :

— Je n'insiste pas pour te retenir, répondit-il avec une intonation jésuitique. Sans doute, c'est le devoir qui te force à nous quitter si

vite, et, le devoir avant tout : voilà notre devise, à nous.

Ici, un moment de silence, pendant lequel Edgard Dubief alla s'asseoir en face de son collègue.

— Mon cher ami, reprit Auguste Malpertuis le premier, je suis bien heureux de te voir, car je me trouve en ce moment-ci dans une position assez délicate, et j'aurais besoin, pour me guider, d'un ami sûr, qui juge les choses avec impartialité, mais sans rigorisme, avec indulgence, mais sans faiblesse. Tu me comprends, mon ami : en te consultant, c'est à l'homme que je m'adresse, et non au procureur du roi. Voilà ma position : Quand je faisais mon droit à Paris, j'ai eu une liaison avec une jeune fille, très-sage d'ailleurs, et de cette liaison il est résulté un enfant. Aujourd'hui, cette jeune fille réclame l'exécution des engagements que j'ai pris autrefois ; elle veut me forcer à l'épouser, et me menace, si je n'y consens pas, de faire du bruit, de provoquer du scandale, et enfin de me signaler, comme elle le dit elle-même, à l'animadversion publique et à l'exécration des honnêtes gens. Tu penses bien que je ne serais guère effrayé de ses menaces, si je ne craignais de sa part que

des déclamations banales ; mais le pis de l'affaire, c'est qu'elle a des titres qui parlent contre moi, et prouvent en quelque sorte la légitimité des prétentions qu'elle élève ; ces titres, mon ami, ce sont des lettres, de malheureuses lettres, écrites jadis dans mes moments de vertige, et que je n'ai pas eu la prudence d'anéantir.

Au récit de cette histoire, qui coïncidait si étrangement avec la sienne, Edgard avait plus d'une fois tressailli. Mais l'air sérieusement convaincu d'Auguste le rassura tant soit peu ; il réfléchit qu'après tout, des histoires pareilles à celle qu'il venait d'entendre n'étaient pas rares ; que pas un étudiant ne quittait Paris sans y laisser au moins une femme séduite et un enfant à demi orphelin ; qu'enfin, franc et loyal comme il était, Auguste Malpertuis était incapable d'une trahison. En vertu de ces différentes considérations, il se rassura donc, et l'effroi qu'il avait un moment ressenti ne se reflèta pas même dans ses traits. Aussi quand son collègue lui dit :

— A présent, mon ami, tu connais mon embarras, parle, conseille-moi, guide-moi, que faut-il faire?

— Ton devoir, répondit dogmatiquement

Edgard. D'abord, continua-t-il, je n'admets pas la distinction que tu as voulu faire entre l'homme privé et l'homme public, en moi les deux se confondent et ne font qu'un, et je mépriserais un magistrat qui parlerait et penserait autrement dans un salon que dans le prétoire.

— Et que pense le magistrat? demanda doucement Auguste.

—Le magistrat pense qu'un honnête homme est obligé de tenir sa parole, et qu'un père doit toujours reconnaître son enfant.

Pendant qu'Edgard formulait gravement cette opinion, un sourire singulier avait plissé les lèvres d'Auguste Malpertuis; il se leva tout à coup, et prenant la main de son collègue:

— Oh! mon ami! mon ami, s'écria-t-il, que je te remercie! Tu rends bien facile la tâche que j'ai à remplir auprès de toi. L'avis que tu me donnes, tu le suivras, n'est-il pas vrai? tu feras ce que tu me conseilles de faire, car l'histoire que je t'ai racontée est la tienne; le séducteur, le père de l'enfant, c'est toi, mon ami.

En entendant cette brusque déclaration, Edgard sentit comme un coup violent à la tête, il se leva à son tour, et en marchant à pas

précipités à travers le salon, il répéta avec une fureur qui tenait du délire :

— Mais c'est un guet-apens ! un indigne guet-apens ; on ne me fait parler que pour retourner contre moi mes paroles !

— Comment cela, mon ami ? demanda Auguste Malpertuis, étonné de ce brusque revirement, est-ce que tu te dédirais ? Est-ce que la conduite que tu trouvais bonne à suivre tout à l'heure ne te paraît plus bonne maintenant ?

— Moi ! moi ! c'est différent, dit Edgard en se retournant brusquement vers son collègue, il n'y a pas de titres contre moi.

— Hélas ! si ! soupira Auguste.

— Quels sont-ils ?

— Les lettres que j'ai écrites autrefois sous ta dictée, et qui sont maintenant entre les mains d'une certaine Maxime Coquille. Hélas ! mon ami, plains-moi, mais si cette Maxime le veut, je serai obligé de déclarer que tu es bien l'auteur des lettres, et que j'étais seulement ton secrétaire.

— Et à qui comptes-tu déclarer cela ? demanda Edgard.

— A tout le monde, dit Auguste, à ton président d'abord !

Ce dernier trait porta l'indignation d'Edgard à son comble.

— Mais c'est une dénonciation ! s'écria-t-il en dardant sur son collègue un regard qui contenait tout un réquisitoire, et tu crois que je me laisserai égorger sans me défendre, sans me venger; oh ! non pas, plutôt, plutôt me battre !...

Edgard avait prononcé avec effort ce dernier mot, mot monstrueux dans la bouche d'un magistrat.

— Te battre ! toi ! murmura Auguste, y songes-tu ? Un duel de toi à moi, c'est impossible ! Deux procureurs du roi transformés en ferrailleurs, ce serait joli ; as-tu donc oublié les mercuriales de notre illustrissime maître Dupin ?

XVII

Auguste Malpertuis se tut un instant, puis en voyant son collègue se mordre les lèvres jusqu'au sang, et continuer à le foudroyer de son regard exterminateur, il reprit avec une exaspération plaintive :

— Eh bien, soit, nous nous battrons, nous donnerons au monde un spectacle nouveau ; oui, nous nous battrons, car aussi bien, le rôle que je joue ici me pèse horriblement, et je voudrais, au prix de la moitié de mon sang, être débarrassé du joug odieux que je subis. Tu m'accuses, Edgard, et je suis mille fois plus

malheureux, plus à plaindre que toi. Écoute-moi, et après m'avoir entendu, traite-moi d'ami félon, de traître, de dénonciateur, si tu en as encore le courage. Voilà ce qui s'est passé : Il y a huit jours, je me rendais à mon poste, et je traversais rapidement la salle des Pas-Perdus, lorsque j'entends à côté de moi une voix de femme articuler ces deux mots : Bonjour, Auguste ! Le timbre accentué de cette voix me frappe, je détourne la tête, et je me trouve nez à nez avec une grisette qui me regarde en riant, et me répète : Bonjour, Auguste ! Tu conçois, mon ami, que je me garde bien de la reconnaître et de lui répondre ; je serre les coudes, j'enfonce ma toque sur mes yeux et je file. Une fois sur mon siége, tu penses bien que je me tranquillise ; je porte la parole comme à l'ordinaire, et à la fin de l'audience je ne pensais plus au petit incident qui m'avait un instant troublé. Je m'en allais doucement le bras appuyé sur le bras d'un de mes juges, et j'écoutais les félicitations qu'il m'adressait à propos de ma facilité oratoire, lorsque j'entends une seconde voix de femme qui ne m'était pas plus inconnue que la première, détacher à mes oreilles un second : Bonjour, Auguste ! aussi nettement articulé que le premier. Cette fois,

je me gardé bien de détourner la tête, et pour éviter une reconnaissance, j'entraîne avec moi au pas de course le juge qui m'accompagnait. Rentré chez moi, j'étais dans l'état d'un homme qui cherche à résoudre un problème ; ma double rencontre était-elle l'effet du hasard ? Je le croyais encore ; mais quel singulier hasard ! Le même jour, à trois heures d'intervalle, rencontrer deux femmes qui vous ont connu étudiant et vous saluent par votre nom de baptême ! Ceci était bizarre, voire inquiétant. Cependant comme j'étais invité à dîner chez mon président, je fais trêve à mes réflexions, je m'habille et je pars. J'avais à peine fait quelquse pas lorsque je rencontre M. le comte de l'Édorière, un noble de la vieille souche, très-entiché de son nom, très-bigot, et très-rigoriste ; mais que je dois ménager beaucoup, parce qu'il a une nièce immensément riche et veuve, qui pourrait bien devenir un jour madame Malpertuis. Le comte se rendait comme moi chez le président, et nous cheminâmes ensemble. Nous venions de tourner l'angle d'une rue ; tout à coup je sens mon coude heurté par un autre coude, et en même temps une voix de femme me crie encore : Bonjour, Auguste ! Je ne bougeai pas ; je ne levai pas

les yeux ; mais le comte les avait levés, lui, et en voyant la femme qui m'avait coudoyé s'éloigner en riant, il me demanda d'un air ironique et rogue si je connaissais des espèces de femmes comme celle-là ? A cette question, je sentis le rouge me monter à la figure ; je balbutiai je ne sais quelle réponse insignifiante, et je n'étais pas encore bien remis de mon trouble quand nous arrivâmes chez le président. Je savais que la nièce du comte de l'Édorière devait dîner avec nous, et j'avais peur que le récit du ridicule accident qui venait de m'arriver ne me fît perdre à ses yeux tous mes avantages. Sous le coup de cette crainte, je fus pendant le dîner taciturne et morose ; je n'osais pas regarder la nièce du comte ; j'étais vraiment mal à mon aise. Au dessert, je me levai et allai me placer dans l'embrasure d'une fenêtre qu'on avait laissée ouverte, je sentais mes poumons s'embarrasser et j'avais besoin d'air. Le président vint bientôt me rejoindre ; il avait à me parler d'une affaire de ma compétence, et il s'accouda à côté de moi sur la barre d'appui. Je prêtai de mon mieux attention aux explications qu'il me donnait lorsqu'il s'interrompit et me dit :

— Regardez donc en bas, voilà une femme

qui vient de s'arrêter sous ma fenêtre et qui vous salue.

Je me retirai brusquement, mais pas assez vite encore pour ne pas entendre l'impitoyable refrain qui me poursuivait depuis le matin : Bonjour, Auguste ! Le président se retira aussi de la fenêtre et me dit d'un ton moitié amical, moitié sévère :

— Monsieur le procureur du roi, vous êtes encore jeune ! prenez garde ! il y a certaines connaissances qu'un magistrat ne doit jamais avoir.

Que répondre à cela ? Je gardai le silence et j'avalai la honte. Un instant après, comme il n'était encore que huit heures, la maîtresse de la maison proposa une promenade, et sa proposition fut acceptée ; la compagnie se mit donc en marche. Pour moi, j'hésitais à la suivre ; mais la nièce du comte de l'Édorière s'approcha de moi, me prit le bras avec une grâce charmante et m'attira doucement. Je traversai la grande rue de la ville avec elle, et, en toute occasion, j'aurais été heureux et fier de lui servir de cavalier ; mais en ce moment j'avais l'esprit troublé par le souvenir de mes récentes mésaventures et par le pressentiment d'une dernière catastrophe. Mes pressentiments ne

me trompaient pas. Au moment où nous passions devant l'église, une cinquième voix, plus aiguë et plus criarde que les autres, me décrocha à bout portant le terrible mot d'ordre : Bonjour, Auguste. Je sentis la nièce du comte de l'Édorière tressaillir, et elle me dit avec un mélange de surprise et de colère, dont je ne m'expliquai que trop bien le sens :

— Qu'avez-vous donc ! vous êtes pâle comme un mort ! Est-ce que vous êtes malade ?

Oui, j'étais malade en effet ; mon sang bouillonnait avec force dans mes veines ; mon cœur battait violemment, j'avais la fièvre.

— Mon oncle, dit madame de Laplane au comte qui marchait à quelques pas devant nous, voulez-vous me donner votre bras ! monsieur le procureur du roi est indisposé, et je lui conseille de rentrer chez lui.

Ces paroles contenaient évidemment une secrète amertume, mais, hélas ! j'étais sans défense. Je saluai madame de Laplane, et suivant son conseil, je pus me livrer sans contrainte à toute ma fureur. Il n'y avait plus à en douter, j'étais la victime d'un coup monté. Les cinq femmes que j'avais rencontrées l'une après l'autre sur mon chemin, ne se trouvaient pas à Melun le même jour par le fait du hasard, il

fallait qu'une volonté barbare les eût déchaînées contre moi et leur eût assigné d'avance le rôle qu'elles avaient à jouer. Cette conviction porta mon désespoir au comble. Je devins insensé à ce point qu'en me mettant au lit, je me répétai à moi-même, avec un accent impossible à décrire, ce mot infernal, ce mot qui ne cessait plus de bourdonner à mes oreilles : Bonjour, Auguste !

Le lendemain tous mes doutes auraient été dissipés, si j'avais pu en conserver encore. Dès le matin je reçus la visite d'un jeune homme porteur d'une barbe épaisse et qui se nomme Félicien ; ce Félicien me parla ainsi :

— Monsieur, vous avez reçu hier un premier avertissement ; si par hasard il ne vous suffisait point, nous vous en donnerons encore un aujourd'hui, encore un demain, encore un tous les jours ; oui, monsieur, soit que vous entriez au palais, soit que vous en sortiez, soit que vous alliez dîner en ville, soit que vous fassiez un tour de promenade, partout enfin vous rencontrerez désormais sur votre passage une femme qui vous criera : Bonjour, Auguste ! Réfléchissez, monsieur, et pesez les conséquences qui peuvent résulter pour vous d'un pareil état de choses.

Mon pauvre Edgard, ces conséquences étaient faciles à deviner, et elles étaient effrayantes; toute la ville instruite de mes peccadilles de jeunesse, mon nom colporté de café en café avec son accolade inévitable : Bonjour, Auguste; ma réputation compromise, mon mariage avec madame de Laplane manqué, ma destitution peut-être arrachée au garde des sceaux par les réclamations d'une ville tout entière, sans compter les chansons, les épigrammes et un charivari peut-être, voilà les désastres qui m'attendaient !

— Mais que voulez-vous donc de moi? demandai-je à mon interlocuteur.

— Que vous obéissiez à madame Coquille, dont je suis le fondé de pouvoir, me dit-il froidement, que vous déclariez partout où besoin sera, que les lettres écrites de votre main, et adressées à Rachel Vallier, sont en réalité d'Edgard Dubief.

Ici Auguste Malpertuis fit une pause; puis il reprit en modulant élégiaquement sa voix :

— Mon pauvre ami, je te demande pardon; mais il n'y avait pas à reculer, il fallait ou me perdre, ou te perdre, ou manquer un mariage qui me convient, ou t'obliger à en contracter un qui te répugne; alors je me suis décidé,

encore une fois pardon ! et je suis venu ici pour te dire : Mon ami, sauve-moi, dévoue-toi, sois le Curtius de l'amitié, puisqu'aussi bien tu ne peux pas faire autrement ; sacrifie-toi, épouse.

— Jamais ! dit Edgard en repoussant du geste l'insinuation de son collègue.

Ce mot solennel *jamais* avait à peine cessé de résonner, lorsque le président du tribunal ouvrit la porte de la chambre à coucher et apparut aux yeux d'Edgard.

— On m'écoutait ! murmura le procureur du roi.

— Je l'ignorais, dit vivement Auguste Malpertuis, je te jure que je suis innocent.

Le président s'approcha d'Edgard, et lui dit sévèrement :

— Monsieur, je n'ai besoin que de vous rappeler votre propre décision : Un honnête homme, disiez-vous à M. Malpertuis, doit tenir sa parole. Tenez donc la vôtre, monsieur. Un père doit toujours reconnaître son enfant, ajoutiez-vous ; reconnaissez donc votre enfant, vous prouverez ainsi que vous pensez toujours ce que vous dites, et que l'homme privé pratique ce que l'homme public enseigne.

— Jamais ! répéta Edgard.

— En ce cas, monsieur le procureur du roi,

reprit le président, je dois vous prévenir que votre conduite sera de ma part l'objet d'un rapport au garde des sceaux, et que je provoquerai moi-même votre destitution.

— Je n'attendrai pas qu'on me destitue, monsieur le président, et je vous prie de vouloir bien recevoir à l'instant même l'offre de ma démission en attendant que je vous la renouvelle par écrit.

Le président se contenta d'incliner la tête en signe d'assentiment.

— Monsieur l'ex-procureur du roi, dit alors madame Soubeyran, qui venait d'entrer au salon à son tour, j'ai, moi aussi, quelques observations à vous présenter. Je ne veux pas vous parler des espérances que vous avez peut-être imprudemment nourries. A dater d'aujourd'hui, j'imagine, ces espérances n'existent plus. Mais par hasard, ou volontairement, vous m'avez compromise, monsieur l'ex-procureur du roi, et je me verrai forcée désormais d'éviter des relations qui ne pourraient qu'accréditer de mauvais bruits.

— Que votre volonté soit faite, madame, répondit Edgard.

Le bruit d'un pas lourd, et qui semblait à dessein faire craquer le parquet, retentit alors;

le père Lerat venait aussi de quitter sa cachette, et s'avançant jusque sous le nez de son neveu :

— A moi la parole maintenant, dit-il d'une voix sonore. Si tu ne veux pas épouser madame Delporte et reconnaître ton enfant, je te déclare d'abord que je te retire immédiatement la pension annuelle que je te sers. En outre, je fais ici, à l'instant même, devant monsieur le président du tribunal, un testament dans lequel je léguerai à madame Delporte tous mes biens, heureux de réparer ainsi tout le mal que tu lui as fait.

Ainsi traqué, acculé, privé de toutes ressources pour l'avenir et pour le présent, l'infortuné procureur du roi sentit un instant ses jambes fléchir et sa raison s'égarer.

— Voyons, mon ami, lui dit Auguste Malpertuis qui s'était approché pour le soutenir, ne te laisse pas égorger ; prends ton parti, épouse.

— Par respect pour l'honneur de la magistrature, épousez, dit le président.

— Par intérêt pour toi, épouse, dit l'oncle Lerat.

— Épousez, monsieur le procureur du roi, dit madame Soubeyran, n'osant pas ajouter : par considération pour moi.

— Épousez, dit l'avocat Richomme qui, à la place d'Edgard, se serait probablement exécuté de meilleure grâce.

— Épousez, dit enfin Maxime, qui venait d'entrer et complétait ainsi cette collection de personnages réunis dans le même but, et n'ayant qu'un mot à la bouche : Épousez.

Edgard Dubief resta quelque temps immobile et promena sur tous les spectateurs un regard fauve, qui s'arrêta sur Maxime plus longtemps que sur les autres.

— Vous le voulez tous, s'écria-t-il à la fin en empruntant l'accent d'Oreste tourmenté par les Furies, eh bien! soit, j'épouserai! Qu'on me conduise chez ma future.

— Venez, venez, dit Maxime en lui prenant le bras.

Edgard et la chanteuse arrivèrent aux Gredeux sans avoir échangé une seule parole en chemin. Ils trouvèrent madame Delporte chez elle. A la vue de son ancien amant, elle recula, presque épouvantée.

— Madame, lui dit sèchement celui-ci, je viens vous demander votre main; mais je ne veux pas vous tromper et vous promettre un bonheur que je ne pourrai probablement pas vous donner. Je vous épouserai comme con-

traint et forcé, madame, et je me marierai comme on part pour l'exil.

En entendant cette insolente déclaration, la petite veuve sentit des larmes lui monter aux yeux, et un refus lui vint sur les lèvres ; mais Maxime lui serra la main, et lui dit à voix basse :

— Si tu refuses, tu es une mauvaise mère !

— Monsieur, dit Rachel, je comprends qu'en m'épousant vous faites un grand sacrifice : ce sacrifice, je le repousserais en mon nom, mais au nom de mon enfant, je l'accepte.

Edgard poussa un soupir qui équivalait au *consummatum est* de la Passion, et se retira sans rien ajouter : le coup mortel était porté.

Le père Lerat s'occupa avec une joie maligne des apprêts du mariage, et en fixa lui-même le jour. Dans l'intervalle Edgard envoya sa démission écrite au président ; il ne voulait plus poursuivre une carrière dans laquelle il n'avait plus que des chances ordinaires d'avancement.

La veille du jour fixé pour la célébration de la cérémonie, une chaise de poste s'arrêtait aux Gredeux devant la porte de madame Delporte, comme cela était arrivé six semaines environ auparavant. La petite veuve sortit sur

le seuil de sa porte, et reconnut Maxime accompagné de Félicien. La chanteuse ne voulut pas descendre de voiture, et comme madame Delporte lui demandait si elle n'assisterait pas à son mariage :

— Non, dit Maxime, maintenant tu n'as plus besoin de moi, tu vas avoir une position, un titre dans le monde, et une amie comme moi te compromettrait. J'étais ce qu'il fallait pour te rendre service, je ne suis pas ce qu'il faut pour te concilier la considération dont tu as besoin. On m'attend à Marseille, adieu. Je ne dis pas que je ne te verrai plus ; je te ferai encore quelques petites visites, mais rarement et quand tu seras seule.

Ici Maxime fit signe à Rachel de s'approcher, et l'embrassa sur le front ; elle avait deux ou trois larmes dans les yeux.

— En route ! cria-t-elle au postillon, craignant sans doute de se laisser trop attendrir.

La chaise de poste partit au galop, et madame Delporte n'aperçut bientôt qu'un nuage de poussière fuyant à l'horizon.

Malgré la résistance opiniâtre d'Edgard, le père Lerat avait décidé qu'on ferait une noce, et qu'on inviterait le président du tribunal et sa nièce. La noce eut lieu, madame Soubeyran

y assista depuis le commencement jusqu'à la fin, et tous ceux qui la virent remarquèrent qu'elle n'avait jamais été si gaie que ce jour-là ; elle se réhabilitait. Quant à Edgard, il fut toute la journée si sombre que l'avocat Richomme, qui était au nombre des invités du côté de Rachel, dit en le voyant passer :

— Ce garçon-là ne vivra pas longtemps ; à présent qu'il n'est plus procureur du roi, il n'a plus de raison de vivre.

La prophétie de M. Richomme devait bientôt s'accomplir ; au bout d'un mois de mariage, Edgard Dubief mourut d'une fluxion de poitrine, au dire du médecin qui l'avait soigné, et d'une indigestion de réquisitoires rentrés, au dire des plaisants de la ville.

Madame Delporte, devenue réellement la *petite veuve*, porta le deuil comme elle faisait tout, convenablement. Ce ne fut qu'au bout de deux ans de veuvage qu'elle se décida à épouser l'avocat Richomme, avec l'assentiment du père Lerat, dont les cheveux blanchissaient à vue d'œil, et qui se résignait à avoir soixante ans (il en avait soixante-quatre).

L'auteur doit maintenant tenir la promesse qu'il a faite à ses lecteurs, et leur expliquer comment les *Mémoires d'un Orphelin*, précé-

demment publiés [1], sont venus en sa possession : on peut facilement deviner cette explication. M. Richomme, qui plaide maintenant à Paris, est un de nos amis, et à la suite d'un dîner qu'il nous avait offert, il nous dit un jour :

— J'ai trouvé dans les papiers du premier mari de ma femme, un manuscrit dont vous pourrez peut-être tirer parti. En outre, et pourvu que vous me promettiez de déguiser les noms, je vous autorise à publier la comédie qui a amené le premier mariage de ma femme, et que je vous ai racontée.

En ce moment, la porte de la salle à manger s'ouvrit ; un homme court et gros, qui portait une blouse par-dessus ses habits, s'approcha de madame Richomme et l'embrassa en l'appelant sa nièce, puis il dit à l'avocat en lui prenant la main :

— Ursule, ma gouvernante, m'a permis de venir passer huit jours à Paris, et j'ai voulu, en descendant de voiture, vous souhaiter un petit bonsoir, boire un coup de riquiqui avec vous et fumer une pipe, si vous voulez le permettre. Oh ! maintenant je bois, je fume, je flotte dans mes habits, je suis libre enfin, nom

[1] Bruxelles, Meline, Cans et Cᵉ, 1 vol. in-18.

iomme, depuis la mort de mon
ıreur du roi.
e? demandai-je à l'avocat quand
ıt installé et en train de dégus-
de vieux cognac.
me dit M. Richomme, chante
rique.
n?
st à son poste : il claque.

428

FIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building